CHANSONS DE GESTE

Dans sa séance du 5 juin 1902, l'Académie française a décerné aux *Chansons de Geste,* de M. Georges Gourdon, le prix de Courcel, destiné à récompenser une œuvre littéraire sur la France du moyen âge.

DU MÊME AUTEUR

Les Pervenches, édition de bibliophile (épuisé).

Les Villageoises, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (épuisé).

Le Sang de France, préface de PIERRE LOTI. 1 vol. in-18, 2e édition, 3 fr. 50.

Guillaume d'Orange, poème dramatique en 5 actes, préface de M. GASTON PARIS. 1 vol. in-18, 2 fr., Alphonse Lemerre, éditeur.

Cronstadt-Toulon-Paris, in-18, 0 fr. 50, Alphonse Lemerre, éditeur.

GEORGES GOURDON

CHANSONS DE GESTE

Couronnées par l'Académie française

Préface du Vicomte E. MELCHIOR de VOGÜÉ

Deuxième édition, augmentée

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M CM III

PQ
2205
C7C5
1901

LETTRE-PRÉFACE

Cher Monsieur,

Vous tirez sur moi une lettre de change. Il y a six ans, dans un article que vous voulez bien vous rappeler, je me permettais de taquiner irrévérencieusement MM. les philologues, romanistes, médiévistes et autres détenteurs-jurés de la « matière de France, » comme ils disent dans leur langage technique. Ce langage est ici admirable de justesse et de signification : ils ont raison d'appeler ainsi l'ensemble de vieilles épopées, Chansons de geste et Romans de

chevalerie, qui est bien véritablement la matière féconde dont se forma plus tard le génie littéraire de notre France.

Je demandais donc à ces gardiens du trésor national un peu moins de scrupule, un peu plus de libéralisme ; je souhaitais qu'ils interrompissent parfois leurs savantes discussions sur ces textes interdits aux profanes et qu'ils nous en montrassent quelque chose ; je les adjurais d'ouvrir enfin le *fons signatus,* le réservoir scellé où dorment les eaux-mères de notre poésie épique, pour reverser dans notre littérature moderne ces eaux bienfaisantes. Bref, je sommais les savants de faire l'aumône aux ignorants, au grand public, et de lui donner des versions de nos Chansons de geste où il pût reconnaître ses sentiments d'aujourd'hui dans le cœur des trouvères de jadis. J'essayais d'intéresser leur patriotisme en leur redisant ce qu'ils savent bien : l'Allemagne, partie la première, eut la fortune d'enfanter un conquérant qui annexa notre patrimoine et en fit honneur à son pays ; ce prodigieux Wagner a puisé aux sources celtiques, aux sources françaises le plus souvent, les torrents de poésie lyrique qu'il a détournés sur l'Allemagne et répandus de là sur le monde.

Je n'ai pas à regretter mon audacieux braconnage sur les chasses réservées de MM. les philologues. M. Bédier a bien voulu me dire qu'il y avait trouvé un stimulant pour cette exquise recomposition de *Tristan et Iseult,* qui fait aujourd'hui nos délices. Si le public était mieux informé des livres où il peut chercher de grands plaisirs, ce roman dix fois séculaire serait de préférence à tout autre le roman du jour. Où trouvera-t-on plus de grâce délicate, plus de passion, plus d'intérêt dramatique ? Je puis en appeler sur ce point à votre témoignage : *Le retour d'Iseult,* le poème où vous avez condensé la légende des amants de Cornouailles, dit éloquemment que nul mieux que vous ne sut aimer et comprendre

> .... la mélancolique et tragique chanson
> Qui vous poigne le cœur et sans cesse vous hante.

Mais vous, Monsieur, vous n'aviez pas attendu ma mise en demeure. Poète, — et « vrai poète de Geste, » selon le mot élogieux de Mistral, — vous étiez revenu d'instinct à ces chansons maternelles ; vous vous étiez dit avec raison que, même après Victor Hugo, on pouvait encore exhumer du reliquaire des aïeux les éléments épars de vingt *Légendes*

des Siècles. Vous réalisiez d'avance une partie de mes vœux, dans votre judicieux arrangement de *Guillaume d'Orange*, dans ces autres fragments d'épopées qui rattachent au passé le patriotisme ardent de votre recueil, *Le Sang de France* : titre si bien choisi pour marquer votre intuition de la continuité dans notre veine poétique.

Et voici que vous récidivez, avec de nouveaux emprunts faits à vos vieux confrères, les jongleurs de Douce France.

Deux vénérables pylônes s'érigent au seuil de votre œuvre, la *Chanson du Roi Sighebert* et *Girart de Roussillon* ; la chaîne harmonieuse, renouée à ces lointaines origines, se déroule tout le long des siècles du moyen-âge ; ses anneaux tintent, égrenés sous vos doigts, comme ceux qui tombaient des mains de *La Dame aux annels*, tandis que le miracle d'amour rajeunissait sa beauté flétrie.

Ayant combattu des premiers le bon combat, vous voulez enrôler dans votre ost un pauvre sonneur d'olifant, afin qu'il rallie à votre bannière ceux qui partagent notre passion. Bien volontiers ! Je sonne l'assemblée : à vous d'entraîner les cœurs.

Vous n'y aurez pas de peine, cher Monsieur.

Votre vers est habile et sonore. Ces qualités de métier me touchent peu quand la pensée est vide ou basse ; elles décuplent le pouvoir d'une pensée généreuse, elles sont indispensables au poète qui veut s'emparer des âmes. Pour prendre les nôtres, vous faites appel à ce qu'elles gardent de plus pur au fond d'elles-mêmes : l'amour de la patrie, le culte de ses gloires, la communion douloureuse dans ses malheurs. J'aime dans ce nouveau livre ce que j'aimais dans le *Sang de France* : l'intelligente et filiale inspiration qui rattache nos émotions présentes aux plus vieux émois de la race, le souffle égal qui nous conduit de l'héroïsme malheureux d'un Sighebert ou d'un Girart au sublime sacrifice des cuirassiers de Reischoffen, alors qu'ils chargent

> Comme les Templiers chargeaient à Saint-Jean d'Acre,
> Et comme leurs aînés chargeaient à Waterloo.

C'est l'attrait et l'originalité de votre poésie, qu'elle plane ainsi sur tous les moments épiques de notre histoire, et qu'elle opère sans effort, dans les sentiments éternels, une majestueuse fusion des âmes françaises à travers les siècles. Jamais encore vous ne l'aviez tentée aussi large, aussi complète. Oh ! la

belle et triomphale symphonie, où chantent dans l'unisson d'un même chœur Roland et saint Louis, Jeanne d'Arc et Bayard, les Chevaliers de Malte et les vaincus de 1870 ! Les morts vous ont parlé, cher Monsieur, les bons morts, les vaillants : puisqu'il y a, hélas ! de mauvais morts, qui hurlent du fond de leur tombe le mensonge et la discorde. Les morts propagateurs de l'antique idéal vous ont parlé, vous faites entendre leur voix aux vivants. Puisse-t-elle être écoutée, être aimée par beaucoup, comme elle l'est par le lecteur séduit qui a voulu vous apporter ici son faible témoignage !

E.-M. DE VOGÜÉ,
De l'Académie française.

Paris, ce 25 avril 1901.

POST-SCRIPTUM

POUR LA DEUXIÈME ÉDITION

Cher Monsieur,

Uno avulso non deficit alter. Vous avez taillé ces jeunes rameaux que vous greffiez naguère sur le vieil arbre de la Geste française : et le voici qui se charge de floraisons nouvelles. Votre livre me revient, ramené à une plus parfaite unité, enrichi de poèmes où se déclare le souci du bon ouvrier, jamais content de son œuvre, toujours généreux de sa peine. *Vires acquirit eundo*, dirai-je de ce livre, puisque je suis en train de citer Virgile, ce qui n'est pas pour déplaire à un poète. Le succès a été pour vous l'aiguillon qui incite à le mériter davantage.

Je serais bien surpris, si le lecteur ne jugeait pas qu'ils égalent leurs aînés, quand ils ne les surpassent point, ces nouveaux preux qui viennent s'asseoir

autour de votre Table ronde : *Ogier*, *Girbert de Metz*, *Valoré*, et le gentil *Aiol*, digne frère du petit Aymerillot de Narbonne. Mais j'aime surtout vos *preuses*, comme les eussent nommées nos pères ; ces tant pitoyables et délicates silhouettes qu'on dirait découpées dans les enluminures d'un vélin de jadis : la vertueuse reine Berthe, la coupable Guinèvre, pardonnée d'avance par vos lectrices attendries. Dans ce dernier poème, l'honneur de joûter avec Tennyson vous a éperonné : vous y avez montré toutes les ressources de votre art. Ces grands vers plaintifs, vous les avez remplis d'une émotion communicative qui fait nôtre et proche le très ancien malheur de la pauvre Guinèvre. Comme le roi Artus, nous la quittons à regret, tant nous poignait le mélancolique plaisir de nous condouloir avec elle.

Donnez-lui d'autres sœurs, cher Monsieur, puisque vous savez le beau secret de les faire pleurer ; et donnez-nous d'autres raisons de répéter le remerciement qu'on vous doit pour cette gerbe opulente, libéralement ajoutée à votre première moisson.

E.-M. DE VOGÜÉ.

Ce 5 novembre 1902.

DOUCE FRANCE

De dulce France à remembrer li prist.

(*Chanson de Roland*, v. 2, 379.)

Quand nos aïeux dans les combats
Sentaient venir la mort, tout bas
Ils invoquaient la « douce France, »
Et l'on voyait sourdre des pleurs
Aux yeux de ces fiers batailleurs,
A cette chère souvenance.

Douce France ! moi j'ai voulu
Chanter ici ton peuple élu,
Grand par l'idée et par le glaive,
Ton parler, doux comme le miel,
Tes femmes à l'œil vif, ton ciel
Où l'espérance enfin se lève. (1)

Fouillant tes fastes glorieux
Afin de te connaître mieux,
J'en ai rapporté ce poème ;
Rêveur épris de ta beauté,
Le cœur débordant, j'ai chanté
Comme aux pieds de celle qu'on aime !

Quand par le monde, où l'on t'attend,
Il reste à faire tant et tant
Pour que le Bien ait la victoire,
Que ton rôle soit terminé,
Non, dans son amour obstiné,
Mon cœur de fils ne le peut croire !

Soldat du Christ et son flambeau,
On a pu te mettre au tombeau,

(1) Écrit au lendemain de l'alliance franco-russe.

Mais comme Lui tu ressuscites,
Plus puissante et plus belle encor,
Pour entraîner dans ton essor
Les nations, tes satellites.

Et c'est pourquoi, moi ton enfant,
Certain du signe triomphant
Que ton histoire porte en elle,
Je te chante, pour que tes fils
Sachent t'aimer comme jadis,
Douce France, mère immortelle !

LA CHANSON DU ROI SIGHEBERT

On sait que pour certains critiques, même allemands, Siegfried, le héros des *Nibelungen,* n'est autre que Sighebert I^er^, roi d'Austrasie, assassiné à l'instigation de Frédégonde au moment où, vainqueur de Chilpéric, il était proclamé roi de tous les Franks. En restituant à notre histoire nationale, d'après ses sources mêmes, un héros qui lui appartient, l'auteur de la présente Chanson de Geste s'est inspiré de cette thèse, âprement contestée de l'autre côté du Rhin.

LA CHANSON DU ROI SIGHEBERT

I

L'OR DES ROIS FRANKS

En des coffres massifs à quadruples serrures,
A tous les yeux caché, sous les voûtes obscures
Du plus mystérieux souterrain du palais,
Il resplendit, l'or fauve aux magiques reflets,
L'or des rois franks, objet d'ardentes convoitises,
Rançon des brenns captifs et des cités conquises,
Magnifique butin amassé par Clovis !

Le roi Clothaire est mort, et voilà que ses fils
Se disputent cet or fatal, père des crimes
Et dont la soif, un jour, fera tant de victimes.
Pour le peuple, il remonte aux âges fabuleux
Où dieux, nains et géants faisaient la guerre entre eux,
Et nul n'en peut braver la flamme vengeresse !
Cet or de la *Saga* qui chante leur détresse
Par les Nibelungen fut jeté dans les eaux ;
Pour de nouveaux forfaits, pour des malheurs nouveaux,
Les dieux, dans leur courroux, le réservent au monde,
Et, le voilant aux yeux sous sa masse profonde,
Le vieux Rhin coule en paix sur ce dépôt sacré...

Chilpéric des trésors s'était seul emparé.
Ses frères l'ont contraint de partager sa proie ;
Mais la cupidité dans son âme flamboie,
Et ce métal maudit, l'or aux lueurs de sang,
Dans lequel il plongea ses mains en frémissant,
Comme pris de vertige, il le revoit en rêve...
Frédégonde en secret le harcèle sans trêve :
« Tout l'empire à lui seul, le souverain pouvoir,
C'est avec ces trésors qu'il pourrait les avoir,
Tandis qu'il doit rester, ô sombre jalousie !
Moins riche et moins puissant que le roi d'Austrasie. »
Et comment ce dernier ne le serait-il pas,
Quand la dot de sa femme a doublé ses États ?

Moins riche que son frère, il l'est de ce qui manque
A cette Frédégonde, à cette esclave franque
Qui n'apportait en fief et pour dot que sa chair !

Concubine imprudente, il t'en coûtera cher
D'avoir humilié ton maître de la sorte.
Si le roi Sighebert sur son frère l'emporte,
C'est que ce prince fier, au bras fort, au cœur pur,
Qui sous de blonds cheveux cache des yeux d'azur,
A mieux que Chilpéric su choisir sa compagne :
Brunhilde, dont le père est roi des Goths d'Espagne.
Qui l'a vue, à jamais se souvient de ses traits,
Et les guerriers chassant dans les vastes forêts
Parlent de sa beauté comme d'une merveille.
Sa fine chevelure à l'or fauve est pareille,
Hautains sont ses regards, et tendres tour à tour,
Et combien fut charmant l'aveu de son amour :
Là-haut, dans le palais royal, la jeune fille
Est assise, à son front le diadème brille,
Et sous un long manteau fait de pourpre de Tyr,
On voit sa gorge blanche et ferme resplendir.
Chacun en est épris, mais son cœur est de roche !
Les princes les plus fiers tremblent à son approche,
Et songeant à tous ceux qu'écrasa son dédain,
Pas un n'ose à présent solliciter sa main.
Et dans la salle haute et massive de voûte,

Le roi s'avance et dit : « Fille chérie, écoute :
D'ennemis entouré, vieux comme je le suis,
Tes refus incessants aggravent mes ennuis.
— Père, il n'est pas venu celui qu'attend mon âme,
L'invincible guerrier qui doit m'avoir pour femme !
C'est l'illustre vainqueur des Huns et des Lombards,
Dont vingt cités ont vu flotter les étendards
Et dont le nom m'est doux comme un flot d'ambroisie,
Le noble Sighebert, qui règne en Austrasie.
Sur son cheval rapide à l'haleine de feu,
En son armure d'or il est beau comme un dieu,
Quand il vole au combat, plus prompt que la tempête.
C'est lui, c'est lui que j'aime !... »
Et leur noce fut faite,
Et Chilpéric jaloux en revoit la splendeur :
Dans Metz, sous les rayons d'un soleil enchanteur,
Ce jour-là se pressaient tous les grands du royaume.
Les Alamans vaincus, les Gaulois dont le heaume
Arbore une alouette, et, venus d'Outre-Rhin,
Le Saxon belliqueux sur des chevaux sans frein,
Les Germains au cri rauque, aux longues chevelures,
Et le Scythe nomade habillé de fourrures,
Dont les refrains dansés éveillent les échos,
Formaient contraste avec l'élégance des Goths
Dans leur manteau de pourpre à la mode romaine.
Quant au festin, depuis ceux de Clothaire à Braine,

Jamais on n'avait vu son pareil chez les Franks :
Les tables s'étendaient en file sur cinq rangs,
Avec de forts étais placés de proche en proche ;
Des sangliers entiers rôtissaient à la broche,
Sans compter les chevreuils, les daims et les dix-cors.
Des tonneaux défoncés, des coupes à pleins bords
La bière et l'hydromel ruisselaient, et la salle
Retentissait des chants de fête nuptiale
Et des défis qu'entre eux se portaient les buveurs !

Les nouveaux mariés eurent tous les bonheurs,
Car Fortunat, habile à manier la lyre,
Dans un épithalame en latin, qu'il vint lire,
Célébra l'épousée et le roi tour à tour,
Et compara Brunhilde avec l'astre du jour.
Or, sa sœur Galeswinthe est, dit-on, aussi belle !
Que Chilpéric l'obtienne, et d'un seul coup, par elle
Il est aussi puissant et riche, et sans combats,
Jusqu'aux marches d'Espagne il étend ses États...

Quant à la concubine ardente et volontaire,
Elle n'a qu'à rentrer dans l'ombre — et qu'à se taire !

II

GALESWINTHE

Muletiers qui là-haut traversez la sierra,
Laissant derrière vous le pont d'Alcantara
Et la plaine où le seigle à la vigne succède,
N'apercevez-vous rien du côté de Tolède ?
— « Des cavaliers, des chars, des chariots très lourds,
Des cavaliers encor, des chariots toujours,
Apparaissent rangés aux portes de la ville...
Sur le chemin poudreux l'interminable file
Se déroule — et jamais plus magnifique arroi
N'escorta hors d'Espagne une fille de roi. »

Vers l'époux inconnu promis à sa tendresse
Galeswinthe s'en va, la très douce princesse,
Loin du soleil, là-bas, sous le ciel froid du Nord,
Et son âme se sent triste jusqu'à la mort.
Ah ! l'heure du départ, elle a sonné trop vite !
En vain, quand un malheur nous attend, on l'évite,
Toujours il faut se rendre à la fatalité.
Son père Athanagilde a longtemps hésité
A donner, lui le roi chrétien, de mœurs austère,

Sa fille à ce roi frank si longtemps adultère
Et dont maintes rumeurs jusqu'au pays des Goths
Du règne scandaleux apportent les échos.
« Eh quoi ! jeter ma fille et si jeune et si pure
Dans les bras de ce prince affamé de luxure ! »
La reine se révolte avec emportement.
— « Mais Chilpéric promet de vivre dignement ;
Il a répudié Frédégonde, et fidèle
Il jure de rester à l'épouse nouvelle.
— Hé ! qui le garantit ?
— Son serment, son amour,
Dont témoignent ici les seigneurs de sa cour.
Refuser, pensez-y, ce peut être la guerre !
Sighebert intervient lui-même pour son frère ;
Cette double union nous assure à la fois
La paix et l'amitié des Franks et des Gaulois.
— Hélas ! qu'elle soit donc, et que Dieu vous entende ! »

Et la reine se tait, mais son angoisse est grande.
Quand les ambassadeurs reviennent au palais
Pour chercher Galeswinthe et partir sans délais,
Ils la trouvent pleurant dans les bras de sa mère ;
Et troublés, respectant cette douleur sincère,
Ils n'osent plus parler du départ. — Cependant,
L'impatience au cœur, Chilpéric les attend.
Alors, Athanagilde intervient : « Ma parole

Est donnée, a-t-il dit ; pars, et Dieu te console !
— O maître, encore un jour, un seul ! N'oubliez pas
Que nous ne la verrons jamais plus ; que là-bas
Elle ne m'aura plus pour essuyer ses larmes... »

Mais bientôt le palais s'emplit du bruit des armes
Et du fracas des chars pesants, — et sans retard
Le cortège se forme et le voici qui part.
Jusqu'au sortir des murs le vieux roi l'accompagne.
Le cortège s'éloigne, il franchit la montagne,
Et la reine ne peut encor s'en séparer.
Les yeux sur Galeswinthe et la voyant pleurer,
Elle a quitté son char pour monter avec elle.
Déjà dans le ciel pur une étoile étincelle :
« Mère, la nuit approche, hélas ! séparons-nous.
— Non ! l'heure est si rapide et le soir est si doux
Que je veux prolonger mon voyage ! » — Et la reine
Va d'étape en étape où son amour l'entraîne.
Cependant les sentiers deviennent périlleux ;
Au pied des pics de neige érigés vers les cieux,
En grondant sourdement dans les gorges profondes
Les torrents déchaînés précipitent leurs ondes.
— « Allons, allons, de grâce, où vous la conduisez ! »
Mais les chefs ont fait halte et s'y sont refusés.
Qui dira la douleur de la suprême étreinte ?...
La mère quitte enfin le char de Galeswinthe

Et tandis qu'elle suit des yeux, avec stupeur,
Ce char qui disparaît en emportant son cœur,
— Ah ! dans un tel moment, que Dieu lui soit en aide ! —
Le cortège des Goths retourne vers Tolède...

La fiancée en pleurs, résignée à son sort,
Poursuit avec les Francs sa route vers le Nord,
Au milieu des périls, à petites journées ;
Son escorte a franchi le col des Pyrénées,
Traversé Carcassonne, et voici qu'elle atteint
La marche confinant au pays Aquitain.
Aux portes des cités où leur troupe s'engage,
Les cavaliers, laissant leurs manteaux de voyage
Et découvrant aussi les harnais des chevaux,
Prennent la longue épée où brillent des joyaux,
Les boucliers pendus à l'arçon de la selle
Et dont la bosse d'or à leur bras étincelle ;
Et dans son char luisant, fait en forme de tour,
Galeswinthe apparaît, plus belle que le jour !
Ainsi Bordeaux, Poitiers, Tours et mainte autre ville
Admirent le cortège éclatant qui défile
Et se perd comme un rêve à l'horizon lointain.
Après vingt jours de marche et de fatigue, enfin
On arrive à Rouen, où le roi de Neustrie
Attend sa fiancée et veut qu'on les marie.

Au temps où l'alouette essore du blé vert,
Les noces de Brunhilde et du roi Sighebert
Avec moins d'appareil et de magnificence
Ont déployé leur pompe aux yeux d'un peuple immense,
Et reine jamais n'eut de semblables honneurs.
Comme devant un chef, guerriers francs et seigneurs
Rangés en demi-cercle et brandissant le glaive,
A la jeune épousée aux yeux couleur de rêve
Par serment solennel engagèrent leur foi;
Et, la main sur la châsse aux reliques, le roi
Jura de lui rester à tout jamais fidèle
Et de ne jamais prendre une autre femme qu'elle...

Et le cœur consolé, plein d'amour et joyeux,
Galeswinthe sourit en s'essuyant les yeux !

III

L'ESCLAVE ET LA REINE

Le bonheur dure peu qui fait couler des larmes.

Perverse, déployant avec art tous ses charmes,
Frédégonde est auprès du roi, dans le palais :
L'or sur elle flamboie en splendides reflets,

Et sa voix, qui parfois en un sanglot se brise,
Dit au roi, dont les yeux brillent de convoitise :
« Non, seigneur, laissez-moi dans mon obscurité,
Résignée à mon sort, car je l'ai mérité.
Une autre a pris ma place, ayant su mieux vous plaire ;
Mais je n'en dois avoir ni dépit, ni colère,
Et l'esclave obéit quand le maître a parlé.
Nul ne l'a jamais su, si mes pleurs ont coulé ;
Il en est des baisers de ma lèvre pâlie
Comme d'un vin amer, qui grise... et qu'on oublie !
— Non ! c'est toi que je veux encor, toi dont l'amour
M'est tout, dont la beauté fait l'éclat de ma cour !
— Ma beauté n'est plus rien dès qu'une autre se lève !
Elle est riche, moi pauvre, et j'ai fini mon rêve !...
Moins riche, cependant, que Brunhilde sa sœur,
Dont l'époux Sighebert, orgueilleux possesseur
De vingt cités, et craint de tous, mais d'elle esclave,
Par son faste insolent vous éclipse et vous brave. »

Le front de Chilpéric soudain s'est assombri,
Et son courroux alors éclatant dans un cri :
« Oui, dit-il, unissons contre eux deux notre haine,
Je l'ordonne ! »
Et l'esclave a remplacé la reine,
Et la reine subit ses défis outrageants ;
A travers le palais du roi, parmi ses gens,

La concubine va semant les calomnies.
Galeswinthe, exposée aux pires avanies,
Cache à tous les regards ses pleurs silencieux,
Et, seule, s'en remet à la pitié des cieux.
Il n'est à sa douleur personne qui réponde,
Dans cette cour déjà gagnée à Frédégonde ;
On rit de l'étrangère à l'accent du pays ;
Ses ordres maintenant ne sont plus obéis,
Et, proie offerte même aux femmes de sa suite,
Aux travaux les plus vils elle se voit réduite.
Ah ! c'est double douleur quand ainsi nous souffrons !
A l'autre les honneurs, pour elle les affronts,
Le mépris des valets et la haine du maître !
O victime innocente et douce ! Peut-il être
Fille de roi soumise à tant d'abaissement
Et femme qu'un époux traite aussi lâchement ?
Mais, pour l'amour de Dieu, dans sa fierté loyale,
Elle se tait, craignant d'ébruiter le scandale
Et de briser le cœur de sa mère, là-bas,
Au cher pays natal où va son rêve, hélas !
Dont un si long chemin désormais la sépare,
Et qu'elle abandonna pour ce pays barbare !
Ici tout est brumeux, là-bas tout est soleil :
Le printemps s'est levé dans le matin vermeil ;
Des monts où vous brillez, neiges immaculées,
Les gaves aux flots bleus roulent dans les vallées,

Où, comme un pan d'azur, leur eau fraîche, au repos,
Forme le lac paisible où boivent les troupeaux.
O douleur ineffable, amère nostalgie !
La reine vous revoit et n'a plus d'énergie
Pour souffrir ; brusquement elle entre chez le roi :
« Puisque nous sommes seuls, seigneur, écoutez-moi.
Quand je m'unis à vous devant Dieu, pour la vie,
C'était pour être reine et non pas asservie ;
C'était pour nous aimer, vous le juriez alors !
Mais vous vouliez surtout ma dot et mes trésors ;
Eh bien ! gardez-les donc, car je n'en ai que faire,
Laissez-moi seulement retourner chez mon père... »

Frédégonde soudain apparaît sur le seuil.
Toutes deux en silence échangent un coup d'œil ;
Le roi pâlit. La voix de la reine indignée
S'élève : « Assez longtemps je me suis résignée ;
Désormais, de nous deux, l'une est de trop ici !
— Tu te repentiras de me parler ainsi ;
Je puis aux yeux de tous marcher la tête haute.
Si mieux que toi je suis aimée, est-ce ma faute ?
Que n'as-tu su garder l'amour de ton époux !
— La douleur est pour moi, mais la honte est pour vous.
Epargnez-moi, seigneur, une existence infâme :
Ou laissez-moi partir, ou chassez cette femme ! »
Mais Chilpéric se tait, et Galeswinthe sort ;

Et, blême de fureur, Frédégonde se tord ;
En transports forcenés sa colère s'exhale,
Ses imprécations font retentir la salle,
Et pâle, épouvanté devant un tel démon,
Le roi tombe à genoux, implorant son pardon !
— « Non ! renoncez à moi ; j'aime mieux être morte
Que de continuer à vivre de la sorte.
En croyant au bonheur ici, je me trompais,
Car, tant qu'elle vivra, je n'aurai plus de paix !... »

A ces mots, brusque et souple, infernale couleuvre,
Laissant au roi le soin de compléter son œuvre,
Elle fuit ! — et stupide, il tend des bras tremblants...
L'implacable désir presse et brûle ses flancs,
Et tout aux voluptés qu'il cherche en vain dans l'*autre,*
Sa pensée adultère y replonge et s'y vautre !

Le lendemain, à l'heure où l'aube au ciel pâlit,
On trouva Galeswinthe étranglée en son lit !

IV

LA GUERRE

Elle est morte, la reine et si douce et si bonne !
Parmi les saintes fleurs du Ciel elle rayonne,

Et ses malheurs, un jour, chantés par les jongleurs,
Dans les âges lointains feront couler des pleurs.

Aux pieds de Sighebert, la sœur de Galeswinthe
Sanglote et le palais retentit de sa plainte :
« Seigneur, ils l'ont tuée ! Ah ! seigneur, vengez-nous !
Soyez le justicier de Dieu !
— Relevez-vous,
Et que la paix descende en votre âme affligée :
J'en atteste le Christ, elle sera vengée ! »

Et sans plus, le héros reste silencieux,
Mais un courroux terrible éclate dans ses yeux,
Qui le rend effrayant et plus beau tout ensemble ;
Et de le voir ainsi la reine même tremble.
Déjà le ban de guerre est proclamé partout ;
Indigné comme lui, tout son peuple est debout,
Et Chilpéric s'apprête à l'orage qui gronde.
Mais leur frère commun, Gonthramm, le roi burgonde,
S'interpose, et devant les leudes assemblés,
Il les cite à venir porter leurs démêlés.
Sighebert, appelant, le premier se présente,
Et par trois fois il dit, d'une voix frémissante :
« La reine de Neustrie est morte, et devant vous,
J'accuse de sa mort Chilpéric son époux,
Et suis prêt à prouver ici ce que j'avance ! »

Mais Chilpéric ne bouge et garde le silence.
« Lisez la loi salique, ajoute Sighebert,
Et jugez-nous d'après le dommage souffert ! »
Et comme Chilpéric reste encor sans réponse,
Fixé par cet aveu, Gonthramm ainsi prononce :
« Nous, roi de Burgondie, ordonnons qu'en ce jour
A la reine Brunhilde en droit fassent retour
Les villes que sa sœur possédait en douaire,
De son époux le roi Chilpéric, notre frère ;
A ces conditions, que tout soit oublié,
Entre nous règneront paix et bonne amitié,
Et chacun promettra, d'une façon formelle,
De ne jamais chercher à rouvrir la querelle. »
Cet arrêt équitable est par tous accepté.
Comme gage de paix et de fidélité,
Après s'être embrassés, les rois, selon l'usage,
Échangent un rameau garni de son feuillage.
Le loyal Sighebert a tenu son serment,
Mais la haine couvait et grondait sourdement
Au cœur de Chilpéric ; et blême, furibonde,
En reproches amers éclatait Frédégonde :
« Quoi ! subir, accepter cet arrêt décevant ?
Mais Sighebert est plus riche qu'auparavant !
Il accroît ses États sans périls et sans risque,
Et ton bien, sans tirer l'épée, il le confisque !
Le meurtre de la reine, à quoi sert-il alors ?

Désormais c'est la honte ajoutée au remords,
La Neustrie amoindrie, et son roi ridicule
Se rendant à merci — même avant qu'on l'accule !
Ah ! ce marché de dupe au profit d'un parti,
Ce n'est pas Sighebert qui l'aurait consenti.
Ses biens et ses trésors, il sait, lui, les défendre
Et mal en point serait qui voudrait les lui prendre !
Oui, sa Brunhilde a tout : son or et son amour ! »
Et songeant au héros, par un brusque retour,
Frédégonde voudrait, éperdument éprise,
Se défaire pour lui d'un roi qu'elle méprise.

Chilpéric a longtemps concentré ses fureurs,
Puis un jour, Sighebert guerroyant par ailleurs,
Il saisit ce moment pour assouvir sa haine.
Sans cause, un de ses fils envahit l'Aquitaine ;
Mais bientôt, comme un cerf que poursuit le chasseur,
Devant le duc Sigulf s'enfuit l'envahisseur,
Aux accords des buccins qui lui font la conduite !
A son tour, entraînant une armée à sa suite,
Théodebert, son second fils, autre vautour,
Dévaste le pays de la Loire à l'Adour,
Pendant que Chilpéric à l'Est pille et rançonne.
Cette fois, Sighebert intervient en personne.
Chilpéric effrayé sur Chartres se rabat ;
Son frère l'y rejoint, le défie au combat :

« Si tu n'es pas un lâche et le dernier des hommes,
Dit-il, mesurons-nous dans la plaine où nous sommes.
Nos camps seront témoins et juges entre nous. »
Chilpéric se dérobe à ce fier rendez-vous.
Et pour sauver ses jours, c'est la paix qu'il implore !
Trop facile au pardon, plus magnanime encore,
Le héros y consent.
Mais voilà que soudain,
Frustré dans son espoir de sac et de butin,
D'une sourde rumeur le camp gronde et tressaille.
Et veut que Sighebert engage la bataille.
Alors, droit aux mutins il pousse son cheval.
Et frappant le rebord de son écu royal,
Il crie à tous les chefs d'une voix éclatante :
« S'il en est parmi vous que l'aventure tente,
Qu'ils viennent essayer leur force contre moi ! »
Mais la rumeur s'apaise et chacun se tient coi.
Car auprès d'un tel chef, l'homme le plus robuste
Est ce qu'auprès d'un chêne est un fragile arbuste.
Et, l'émeute vaincue à ce ton souverain,
L'armée en paix s'ébranle et regagne le Rhin.

Dans le cœur des méchants le mal constamment veille.
Leur âme ténébreuse à l'abîme est pareille :
Toute clémence est vaine, hélas ! à leur endroit.
Et du bien qu'on leur fait leur rancune s'accroît.

Quand de son frère il voit les forces dispersées,
Chilpéric, obsédé par les mêmes pensées,
Emporté par sa haine à d'autres attentats,
Du noble Sighebert envahit les États.
Horrible et sans merci, la lutte recommence.
A travers le pays, des hordes en démence
Vont profanant les morts, massacrant les vivants,
Saccageant, brûlant tout, églises et couvents,
Et, pêle-mêle avec les troupeaux de l'étable,
Devant elles chassant un peuple lamentable.

Ah ! guerrier sans honneur et lâche obstinement,
Et toi, femme d'enfer dont il fut l'instrument,
Vous serez châtiés de votre félonie !
Une autre ost, Sighebert l'a vite réunie.
Les tribus d'Outre-Rhin accoururent à sa voix,
Et même les Saxons qu'il vainquit tant de fois ;
Les Frisons, les Lombards, les Angles, les Suèves,
Cris barbares, forêts de haches et de glaives,
Tels que jadis la Gaule en vit sous Attila,
Que l'espoir du butin sous un chef assembla,
Roulent comme un torrent que déchaîne l'orage.
L'armée emporte, écrase tout sur son passage,
Accrue incessamment par des renforts nouveaux.
La terre au loin gémit sous les pas des chevaux :
Lances et boucliers, débordant dans la plaine,

Emplissent l'horizon comme une mer humaine.
Résolu d'en finir, Sighebert cette fois
Réduira sans pitié l'agresseur aux abois ;
Oui, le fourbe expiera sa trahison dernière,
Dût-il l'aller chercher jusque dans sa tanière !
Et tel qu'un aigle, il fond sur sa proie.
Affolé,
Sous les murs de Paris le traître a reculé.
Le vainqueur s'y repose, et Chilpéric profite
De ce répit, pour battre en retraite au plus vite ;
Son escorte en débris fuit à francs étriers.
Avec sa concubine et ses meilleurs guerriers,
Dans Tournai, seul appui qui lui reste, il se sauve,
Et c'est là qu'ils viendront le traquer comme un fauve.

Courte trêve pour lui ! Dès le sixième jour,
Le guetteur neustrien qui veillait sur la tour
Cria : « Je vois là-bas se lever la poussière,
Casques et boucliers luire, ... la plaine entière
En fourmille, au galop ils viennent droit ici ! »
Le roi songe au péril des siens ; de peur transi
En face de la mort, il parle de se rendre.
A quoi bon résister, et comment se défendre ?
La plupart de ses chefs au vainqueur sont passés !...
Quoi ! ses projets détruits, tous ses plans renversés
Sans espoir !... Frédégonde a des accès de rage

Et les emportements d'une bête sauvage :
« Non, tout n'est pas perdu ! Malheur à Sighebert !
Il paiera chèrement tout ce que j'ai souffert !
Arrière les poltrons à qui le cœur défaille !
Moi, je ne me rends pas, et je veux la bataille !
Oui, demain, le vainqueur peut descendre au cercueil,
Et Brunhilde apprêter ses vêtements de deuil ! »
Chilpéric se révolte, un frisson le secoue ;
Mais a-t-il à choisir ? C'est son va-tout qu'il joue !...
— « Ecoute, roi vaincu, ces innombrables voix
Acclamant Sighebert porté sur le pavois,
Sighebert qui t'a pris ton or et ton royaume
Et dont un bon poignard pourrait faire un fantôme !
Il est, lui, désormais le chef de tous les Franks,
Et toi, roi sans courage, à merci tu te rends
Pour t'en aller bientôt, seul et sans patrimoine,
Finir au fond d'un cloître et tondu comme un moine ! »

Sur son siège, en sueur, le roi s'est affaissé.
Un sourire sinistre en ses yeux a passé,
Et, complice muet, il incline la tête.
Et pendant que l'écho pour le vainqueur répète
Les applaudissements, les vivats et les cris,
Frédégonde a mandé deux de ses favoris,
Bose, agile et rusé ; Landéric, fait au crime ;
Et leur ayant d'un mot désigné la victime :

« Mêlez-vous, leur dit-elle, au servile troupeau
Qui se presse hurlant autour du chef nouveau.
Mais, pour frapper celui que votre reine accuse,
Dressez un guet-apens, recourez à la ruse,
Car sa force est terrible, et son courage est tel
Que jamais il n'en fut d'égal chez un mortel ;
Qu'il tombe en plein triomphe, alors qu'il touche au faîte ;
Ma vengeance à tout prix doit être satisfaite ;
Si votre dévouement sait la réaliser,
Frédégonde n'aura rien à vous refuser ! »

V

LE GUET-APENS

Dédaignant Chilpéric des siens abandonné
Et qu'il tient sans espoir assiégé dans Tournai,
Sighebert le hardi, Sighebert est en chasse !
Au milieu des guerriers, du front il les dépasse,
Et chevauche, superbe à voir, beau comme un dieu.
Pour manier la lance ou pour brandir l'épieu,
Qui jamais égala sa force et son adresse ?
Mais, parmi tous ces chefs dont la foule se presse
Autour de lui, trop noble, il ne soupçonne pas
Qu'il est des traîtres qui méditent son trépas...

Hier, c'étaient les festins bruyants des vastes salles,
L'hommage des vaincus et des tribus vassales,
Et le roi triomphant que son peuple honorait ;
Aujourd'hui, libre enfin, dans la verte forêt
Sighebert le hardi, Sighebert est en chasse !
D'un sanglier énorme ayant suivi la trace,
Il a, d'un coup d'épieu, terrassé l'animal.
La sueur fume et coule au flanc de son cheval
Et les meilleurs coureurs s'arrêtent, hors d'haleine.
Mais lui, de la fatigue il se ressent à peine
Et forcerait un cerf encor, sans être las.
On a faim cependant, à l'heure du repas,
Quand depuis l'aube on a chevauché de la sorte
Dans l'air pur et grisant des grands bois !
Oui, qu'on sorte
Les vivres et le vin, et qu'on serve à l'instant
L'appétissant dîner que tout le monde attend.
Or, la soif est ardente au chaud soleil d'automne ;
Les mets, qu'un Neustrien fortement assaisonne,
Sont par les affamés engloutis aussitôt.
Et tout à coup, voilà que le vin fait défaut !
Alors, Bose le fourbe, intrépide à la course,
Dit : « Au bord de ce bois, je connais une source ;
Nous pourrions nous y rendre et tous y boire frais.
— Pars le dernier alors; tu nous distancerais ! »
Répondit Landéric, l'homme en ruses fertile.

— « Non ! reprit Sighebert, luttons au plus agile,
Et tout armés, voyons qui sera le vainqueur ! »
Et loyal, sans soupçon, le héros au grand cœur
Lutte avec les guerriers et bientôt les devance.
Il arrive à la source et déposant sa lance,
Il dit aux Neustriens qui le suivaient de près :
« Honneur à vous ! Buvez d'abord. Dans les forêts
Je n'ai jamais trouvé daim ni cerf qui vous vaille;
Quant aux autres, je vois que le cœur leur défaille ! »
Et Bose et Landéric ont bu ; puis, lentement,
Le roi s'étant penché sur le miroir charmant
De la source paisible et d'ombre enveloppée,
Landéric en plein corps lui plonge son épée.
Sighebert se redresse en poussant un grand cri,
Et tombe inanimé sur le gazon fleuri,
Dans le recueillement de la forêt profonde !
Et les deux assassins ont fui vers Frédégonde...

Pour venger ce forfait que de sang coulera,
Et que de pleurs, là-bas, Brunhilde versera,
La reine au cœur vaillant, belle parmi les belles !

Qui dira la douleur des chefs restés fidèles,
Quand ils trouvent le roi frappé par trahison
Et gisant là, seul et sanglant, sur le gazon ?
Ils se penchent vers lui ; sa face est chaude encore,

Mais insensiblement elle se décolore,
Et ses yeux sans regard, dont l'éclat fut si beau,
Demain seront scellés dans la nuit du tombeau !
Sur son cheval rapide et vêtu d'écarlate,
Sans trouver d'ennemi que son glaive n'abatte
Et portant devant lui la déroute et l'effroi,
Il n'ira plus, le chef vaillant, le noble roi !
Lui, dont le cœur était sans envie et sans haine,
Et si loyal, il gît, foudroyé comme un chêne,
Victime d'un complot ourdi par des félons.
Les siens avec amour baisent ses cheveux blonds,
Ses mains, ses vêtements, et lui parlent de gloire ;
Mais à sa mort, hélas ! il leur faut enfin croire,
Et leur suprême adieu se brise en un sanglot...
Quelques-uns vers le camp sont partis au galop
Annoncer le malheur, l'irréparable perte ;
Les autres, près du roi, sur sa blessure ouverte
Ont répandu l'eau fraîche, ont étanché le sang.
Et tandis que le soir sur la forêt descend,
Et tandis que déjà l'horizon s'enténèbre,
Formant de branches d'arbre une couche funèbre,
A pas lents, tristement, ils transportent sous bois
Celui qu'ils élevaient, hier, sur le pavois !

Pendant ce temps, au camp, dans la ville assiégée,
La terrible nouvelle est vite propagée :

Partout, avec stupeur, on répète : « Il est mort ! »
De Tournai, librement, le peuple en foule sort ;
La consternation a dispersé l'armée,
Et Chilpéric revoit autour de sa framée
Ses ennemis d'hier se ranger aujourd'hui :
Car désormais, le chef de tous les Franks, c'est lui !
— ' Trop longtemps divisés par un destin contraire,
Il pardonne, il accourt en pleurant vers son frère.
Il veut, — car Sighebert fut un prince accompli, —
Qu'avec tous les honneurs il soit enseveli,
Et que malgré ses torts, causés par Galeswinthe,
Sa dépouille, demain, repose en terre sainte. '

Ainsi parle le roi perfide ! — Cependant,
Sighebert a repris connaissance, il entend
Une vaste rumeur ; il gémit et s'éveille.
Des bruits de pas, des voix ont frappé son oreille ;
Il se dresse à demi, tragique, ensanglanté,
Et regarde...
Ils sont là ! Son frère épouvanté
Recule, prêt à fuir encor, deux fois infâme.
Mais, rappelant sa force et retenant son âme,
Le héros parle ainsi : « Traîtres, je meurs par vous,
Mais sans peine, mon bras vous aurait vaincus tous
Dans un combat loyal, accepté face à face...
Toi, fratricide, écoute ! Aux derniers de ta race

La céleste vengeance étendra ses effets...
Cette guerre entre nous est due à tes forfaits ;
Cet or, cet or fatal, dont la soif te dévore,
Tu ne l'auras jamais !... Écoute, écoute encore :
Toi-même, tu viendras me rejoindre avant peu,
Et je te donne, ici, rendez-vous devant Dieu ! »

Il dit et tombe mort ; — et la Nuit, dans ses voiles,
Pour veiller le héros allume ses étoiles !

OU DAGOBERT EN REMONTRE A SON MAITRE

I

Le roi Clothaire chasse, et son fils Dagobert,
Regrettant la forêt où dans le taillis vert
Bondit devant les chiens le cerf aux pieds agiles,
Songe à son précepteur, maître Sadragésiles.
Qui, ce matin encore, a pris, en lui parlant
Avec un mauvais rire, un ton presque insolent.
Oui, depuis que ce fat, ample barbe et teint pâle,
S'aperçoit qu'il prévaut dans la faveur royale,

L'orgueil, l'ambition lui troublent le cerveau.
Il tâche d'abaisser le prince à son niveau
Et va, présomptueux, jetant comme une aumône
Son savoir méprisant à l'héritier du trône ;
Il fait ce rêve fou d'être un jour le tuteur
Du prince dont il est céans le précepteur
Et de mener ainsi le royaume lui-même,
Sous un roi fainéant paré du diadème !
Et plus l'enfant croissait, beau, vaillant, généreux,
Plus le fourbe en son cœur le jalousait. — Entre eux
Les seigneurs s'indignaient parfois de son langage ;
Mais le cuistre alléguait qu'on doit, dès le jeune âge,
Briser la volonté pour réprimer l'orgueil.
Et que le prince, hélas ! courait à cet écueil !

Dagobert, avisé de ces propos hostiles,
N'y crut pas tout d'abord ; mais par Sadragésiles
Lui-même, il connaîtra, ce soir, la vérité.

Dans une rue étroite, au cœur de la Cité,
Un manteau dérobant à moitié son visage,
D'un pas alerte et prompt, le voilà qui s'engage.
Il entre chez Eloi. L'artiste limousin
Était à son enclume et, le martel en main,
Forgeait un lingot d'or. Malléable et ductile,
Le métal obéit au batteur : il rutile,

Tout empourpré du feu qu'il a pris au fourneau ;
Il s'amincit, s'allonge, et plongé de nouveau
Dans le brasier ronflant que le soufflet attise,
Il en sort flamboyant, recuit, rouge cerise,
Pour être tour à tour feuille, animal ou fleur !
L'alliage du cuivre exalte sa couleur
Et permet d'y frapper la royale effigie,
Ou d'ouvrer ces bijoux où l'art met sa magie ;
Mais l'argent l'atténue et le change en vermeil,
Et sous le brunissoir on dirait du soleil !
Dagobert attentif en silence examine
Ce travail, qu'un reflet de la forge illumine,
Et, s'approchant d'Eloi qui l'avait regardé :
« M'as-tu fait le couteau que je t'ai commandé ?
— Oui, messire, voici ! Par moi-même trempée,
Sa lame d'acier pur vaut la meilleure épée. »
Et prenant un feuillet de mince papyrus,
L'artiste y découpa le profil de Bacchus,
Puis sonnant des pipeaux un fauve aux pieds de chèvre.
« Lorsque je serai roi, tu seras mon orfèvre !
S'écria Dagobert, je t'en fais le serment. »
Eloi sourit, flatté surtout du compliment,
Et répond : « Trop heureux d'être à votre service. »

II

Au bord de l'horizon, là-bas, le soleil glisse,
Promenant un rayon sur la Seine aux flots lents —
Chemin des lourds convois de blé, des grands chalands
Qu'on amarre à l'abri des collines boisées —
Et mettant une flamme aux vitres des croisées.
Dans le palais royal qui domine Paris,
Où l'empire de Rome a vu sur ses débris
S'établir le pouvoir des fils de Mérovée,
Et Clovis régner seul sur la Gaule sauvée,
L'héritier de Clothaire est enfin de retour.
C'est l'heure du repas, et, de toute la cour
Sadragésiles seul à sa table a pris place,
Non pas à ses côtés, comme il doit, mais en face,
En homme qui se croit l'égal de son seigneur
Et trouve naturel d'être à pareil honneur.
Donc, comme Dagobert lui présentait à boire.
L'autre alors, le traitant en camarade, voire
En vassal, prend la coupe et la vide à sa fin !
Dagobert a pâli de colère ; soudain,
En présence de tous il bondit sur le traître,
Et pour lui bien prouver que lui seul est le maître,
Saisissant le couteau fabriqué par Éloi,
Il lui tranche la barbe en criant : « Souviens-toi ! »

LA MORT D'ORRI

Érigeant vers le ciel ses remparts et ses tours
Dont le soleil couchant empourpre les contours,
Et contre le coteau hardiment étagée,
Depuis bientôt deux mois la ville est assiégée.
Débris de l'ost immense au flot torrentiel
Que naguère, à Poitiers, broya Charles Martel,
Les Sarrasins vaincus, coalisant leurs haines
Avec les Esclavons, les Frisons et les Saisnes,
Sont revenus en nombre, et leur chef Antequin
Jura de ne rentrer sur le sol africain
Qu'après avoir soumis cette cité chrétienne,

Qui, des marches de France intrépide gardienne,
Tient, sans désespérer, tête à l'envahisseur.
Orri, le roi vaillant, en est le défenseur.
— « Ce peuple nous défie et sa force nous use,
Dit l'émir ; plus d'assauts ! Recourons à la ruse. »
Et voici que dès l'aube, ils ont levé leurs camps,
Et que, tournant le dos, sourds aux cris provocants
Que leur jettent sans fin des voix exténuées,
Les assaillants, là-bas, s'en vont sous les huées !
Emporté par sa fougue, Orri loin des remparts
A témérairement poursuivi les fuyards
Et sa géante épée en leurs rangs passe et taille.
L'arrière-garde enfin s'arrête ; la bataille
S'engage furieuse, acharnée, et coupé
Des siens, le roi soudain se voit enveloppé ;
Et la troupe ennemie, incessamment accrue,
Surgissant de partout sur les chrétiens se rue !
Ah ! quels terribles coups leur porte Orri ! Voyez
Que de heaumes fendus, que de crânes broyés,
Et comme, autour de lui, son arme fait le vide !
Mais que peut la bravoure où le nombre décide ?
Ses gens sont décimés ; sans trêve, ils ont en vain
Tenté jusques au roi de s'ouvrir un chemin.
Le cercle se resserre, étouffant, infrangible ;
Son cheval est tué sous lui, vivante cible,
Et lui-même jeté sur le sol, enchaîné,

Au milieu des clameurs de joie est ramené
Sous les murs de la ville, où pour tenir encore
Sont venus s'enformer les survivants.
— « Adore
Mahomet, dit l'émir, et je romps tes liens !
Et désormais amis, mes trésors sont les tiens.
— Ne plaise au Christ Jésus que je devienne infâme
Et qu'afin de sauver le corps, je perde l'âme !
— Que ta ville se rende, et libre tu seras !
— Elle est au roi Pépin, mon seul maître ici-bas,
A nul autre que lui je ne dois la remettre.
— Invoque alors ton Dieu comme tu sers ton maître ! »
Au poteau les païens ont lié le bon roi,
Et sous les yeux des siens en pleurs, blêmes d'effroi,
On prépare le soufre avec la poix fondue ;
Et devant ces apprêts du supplice, éperdue
La reine s'est pâmée, en jetant un grand cri.
— « Que la ville se rende et nous rendrons Orri ! »
Répètent-ils ; mais lui : « Jamais ! tenez quand même.
La mort n'est rien auprès de la honte suprême !
Conservez-moi l'honneur. » — Antequin furieux
L'insulte, et lâchement lui fait crever les yeux ;
Et le prenant pour but, après chaque réponse,
Un trait sarrasin vibre et dans ses chairs s'enfonce.
Son pauvre corps pantèle, et transpercé de coups
Le torse convulsé touche presqu'aux genoux,

Un dernier souffle errant sur sa lèvre pâlie.
Mais pour ne pas qu'il meure encore, on le délie,
Il sera torturé tant que battra son cœur.
Un breuvage savant ranime sa vigueur
Et d'un baume on enduit le corps criblé d'entailles.
Les bourreaux attendaient...
Vers les hautes murailles
Où des siens il entend les sanglots retentir.
Levant alors les bras, et beau comme un martyr
Dont le sang et les pleurs illuminent la face,
Il cria : « Gloire au Christ ! Ne rendez pas la place ! »

LA REINE BERTHE

I

Si vous voulez entendre une bonne chanson,
Daignez mettre, seigneurs, vos cœurs à l'unisson,
A la douce pitié laissez votre âme ouverte,
Car je vais devant vous chanter la reine Berthe.

En son palais lointain, le roi Flore songeait :
« Ma fille au roi de France, oui, c'est un beau projet,
Et l'honneur sera grand, certes, pour la Hongrie ;
Mais, si j'eusse dit non, entre nous je parie
Que le bon roi Pépin aurait cherché longtemps

Une enfant plus exquise en ses dix-sept printemps
Que ma Berthe, le fruit béni de mon automne;
Il n'est pas de tristesse où sa beauté rayonne
Et je donne à ce roi mon plus riche trésor !
Mes cheveux blanchiront sous ma couronne d'or
Loin de celle qui fait le charme de ma vie ;
Mais c'est pour son bonheur que je me sacrifie,
Et des petits-enfants me souriront, plus tard !... »

Les jours ont passé vite, et voici le départ.
Essuyant d'un baiser les pleurs qu'elle voit luire,
La reine Blanchefleur est très pâle et soupire :
« Que ne puis-je vous suivre ! Ah ! j'ai voulu, du moins,
De servants dévoués vous assurer les soins ;
Margiste, dont la fille Aliste vous ressemble
Au point qu'on vous confond en vous voyant ensemble,
Et leur cousin Thibert vous accompagneront.
Rachetés par mon or, d'esprit subtil et prompt,
Leur zèle à tout propos pour vous se manifeste. »

— Fatale confiance, aveuglement funeste ! —

— « Mère, ils me seront chers en souvenir de vous.
— Soyez, par vos vertus, digne de votre époux,
Car vous allez en France, et je ne puis vous taire
Que de plus beau royaume il n'en est point sur terre,

Ni de race plus brave et de roi plus loyal ;
Dieu vous conduise et vous préserve de tout mal !
Faites la charité, pratiquez la justice,
Et pour que votre peuple en tout lieu vous bénisse,
Montrez-vous, comme ici, douce et de bon accueil... »
Mais la reine s'est tue, ayant l'âme en grand deuil,
Et comme elle, le cœur envahi de tristesse,
Chacun pleure en voyant s'éloigner la princesse.

Quand Berthe et son escorte arrivent à Paris,
Tout un peuple accourait par les chemins fleuris,
Et, parmi les vivats de la foule pressée,
Le roi Pépin reçut la blanche fiancée.
Elle est tendre et candide, et le roi sans retour
Dès le premier regard a conquis son amour.
Par le premier amour dont une âme est charmée,
Pour toujours, ici-bas, la vie est embaumée....

Si la noce fut belle et riche le festin,
Je le laisse à penser ! Du soir jusqu'au matin,
Ce ne furent que bals, repas et chants de joie. —
Mais dans l'ombre, le crime aussi guettait sa proie.

Lorsqu'a sonné minuit, dans la chambre du roi
Margiste a suivi Berthe, et là, jouant l'effroi :
« Vos jours sont menacés, Thibert vient de l'apprendre !

Courez vous enfermer chez vous, sans plus attendre ;
Moi j'expliquerai tout au roi, mais sauvez-vous,
Si vous ne voulez pas expirer sous leurs coups ! »

Et l'enfant obéit que l'épouvante glace,
Pendant qu'au lit royal Aliste prend sa place,
Aliste aux blonds cheveux qui tant lui ressemblait !
Las ! la supercherie eut un succès complet,
Et quand, le lendemain, Berthe tremblante insiste
Pour entrer chez le roi, soudainement Margiste
L'y pousse, en lui mettant un poignard à la main,
Et sa fille s'enfuit et crie à l'assassin !
Accusée aussitôt d'attentat sur la reine,
L'infortunée en vain se défend. On l'entraîne ;
On la prend pour la serve, et condamnée à mort,
C'est au félon Thibert que l'on remet son sort.
Il doit choisir le genre et le lieu du supplice.....
Si toutefois le Ciel permet qu'il s'accomplisse !

Je vous prends à témoins, seigneurs, depuis Judas
Plus noire trahison se vit-elle ici-bas ?
L'Enfer même en frémit. Mais écoutez la suite.
Dans la forêt du Mans la victime est conduite ;
Des chaînes aux poignets, un bandeau sur les yeux,
Elle attend le trépas en invoquant les cieux,
Quand, effet merveilleux de la bonté divine,

De sa chaste beauté la forêt s'illumine
Et les bourreaux tremblants tombent à ses genoux !
Thibert en vain menace, ils bravent son courroux
Et contraignent le traître à respecter la « sainte ».
« Qu'elle parte, elle est libre ! » Et dès que hors d'atteinte
Ils l'ont vue, à la cour tous trois sont revenus,
L'abandonnant ainsi dans ces lieux inconnus.
Margiste la croit morte, et malgré son envie,
Thibert ne peut parler sans exposer sa vie.
Or, pendant qu'elle errait sans asile et sans pain,
Aliste triomphait aux côtés de Pépin !

II

Par l'immense forêt solitaire et déserte,
Au hasard, en pleurant, s'en va la reine Berthe ;
Elle regarde à droite, à gauche, et ne sait pas
En ce pays sauvage où diriger ses pas.
Déjà la nuit descend et le bois s'enténèbre.
Parfois le cri d'un fauve ou d'un oiseau funèbre,
Qui retentit, là-bas, comme un rire moqueur,
Traverse le silence et lui serre le cœur.
Elle songe à sa mère et murmure à voix basse,
Tremblant de confier sa peine au vent qui passe :
« Mère, si vous saviez en quel méchef je suis,

Votre cœur se fendrait ! »
Soudain, parmi les bruits,
Des pas se font entendre.... A travers le feuillage
Deux larrons qui guettaient des marchands en voyage
Dans l'ombre ont aperçu son manteau blanchissant ;
L'un d'eux veut la saisir ; mais l'autre, menaçant,
Ébloui par l'éclat du visage adorable,
Crie : « Arrête ! c'est moi qui l'aurai, misérable ! »
Et pendant qu'en fureur il se ruait sur lui
Et qu'ils s'entr-égorgeaient pour elle, Berthe a fui.
Elle bondit, trébuche et court à perdre haleine,
Laissant, comme aux buissons une brebis sa laine,
Des lambeaux de sa robe et des gouttes de sang
A chacun des ronciers qui la cingle en passant.
Enfin, au pied d'un chêne elle tombe épuisée,
Et s'endort !...
Oiselet palpitant, fleur brisée,
Pauvre petite reine arrachée à l'amour,
Où sont tes écuyers, tes dames et ta cour ?
Pour chambre, un lieu désert ; pour lit, la terre dure ;
Pas d'oreiller moelleux, ni draps, ni couverture !
Oui, son cœur maternel se fendrait de douleur
Si dans ce dénument te voyait Blanchefleur !

D'un sommeil agité lorsque Berthe s'éveille,
Au bord des cieux déjà fleurit l'aube vermeille ;

Tout chante et tout sourit autour d'elle, et voici
Qu'un peu d'espoir lui vient, — car elle est jeune aussi,
Et vaillante, et chrétienne, et ne peut croire encore
Qu'elle ne doive plus saluer d'autre aurore.
« J'ai faim, soupire-t-elle ; où trouverai-je, hélas !
Un fruit, sinon du pain ? »
De nouveau ses pieds las
S'en vont par la forêt en quête d'une route.
Elle marche, regarde, anxieuse elle écoute :
Mais l'immensité verte, où chuchotent les vents,
L'enveloppe, étendant partout ses flots mouvants,
Et quand sous la ramure épaisse aux cîmes bleues
Elle croit avoir fait devant elle des lieues,
Voici qu'elle retombe à son point de départ !
La fatigue l'abat ; fiévreuse, l'œil hagard :
« Vais-je mourir ici ? » gémit-elle accablée.
Alors, joignant les mains : « O Vierge immaculée,
Dit-elle, guidez-moi, venez à mon secours !
Seigneur, vous connaissez les périls que je cours ;
Puisque votre vouloir m'éprouve de la sorte,
Je souffrirai pour vous, mon Dieu, je serai forte,
Sûre que vous saurez récompenser ma foi ;
Mais qu'il vous plaise aussi d'avoir pitié de moi,
Et je tiendrai ce vœu fait en votre présence :
Jamais nul ne saura mon pays, ma naissance ;
J'irai de porte en porte en mendiant mon pain,

Sans dire que je fus unie au roi Pépin ;
Dans un cas seulement je me ferai connaître :
Si quelque homme de moi voulait se rendre maître
Et criminellement déshonorer mon corps,
Pour forcer le respect, je dirais tout alors ;
Car je veux vivre pure où que le sort m'appelle,
A mon royal époux j'entends rester fidèle ;
Agréez ce serment, ô Dieu de pureté,
Afin que nul n'attente à ma virginité. »
Et pendant qu'elle prie, en son rêve perdue,
Pour la seconde fois la nuit est descendue.
Oh ! la terrible nuit ! L'orage brusquement
Eclate, et la forêt, qu'un long frémissement
Secoue, ouvre aux éclairs qui sillonnent ses dômes
Des lointains effrayants où passent des fantômes.
Les loups hurlent, le vent siffle et brame à la fois
Et la pluie en torrents ruisselle à travers bois.
Berthe cherche un abri de feuillée en feuillée ;
Les pieds à demi-nus, hâve, toute mouillée,
Elle pense mourir d'épouvante et de froid ;
A chaque pas nouveau sa faiblesse s'accroit,
Mais Dieu qui la protège apaise enfin l'orage.
Un sentier la conduit vers un humble ermitage ;
Elle frappe à la porte : « Ouvrez-moi, par pitié ;
De fatigue et de faim je suis morte à moitié. »
En la voyant, l'ermite est troublé dans son âme :

« Mon Dieu, soupire-t-il, d'où vient si belle femme ?
Est-ce, pour me séduire, un piège du démon ? »
Et se signant, à Berthe il demande son nom.
— « Ouvrez, et volontiers je me ferai connaître.
— Ma règle l'interdit, et je dois m'y soumettre.
Femme dans aucun cas ne doit entrer ici ;
Acceptez cependant mon pain noir et durci. »
La reine mord au pain du pauvre anachorète,
Mais dans sa gorge en feu chaque morceau s'arrête.
Et de la voir pleurant, en ce cruel état,
Et de ne rien pouvoir, si fort que le tentât
La pitié de son cœur devant cette détresse,
L'ermite aussi pleurait, lié par sa promesse.
« Dame, dit-il enfin, ne vous désolez pas ;
Je vous donne un avis, à vous d'en faire cas :
La maison du voyer est à courte distance,
Allez-y ; chez Simon et sa femme Constance
Vous trouverez du pain, un bon lit et du feu,
Avec de braves cœurs, simples et craignant Dieu. »

Berthe part, relevant sa robe, d'où l'eau goutte,
Et, rencontrant un homme à moitié de la route :
Est-ce bien le sentier qui mène chez Simon ?
— « Oui, mais d'où venez-vous et quel est votre nom ?
— Je fuis devant la guerre, orpheline et proscrite.
« Chez le voyer Simon, m'a dit un saint ermite,

« On vous accueillera. » Montrez-moi sa maison.
— Belle, ne pleurez pas, c'est moi qui suis Simon. »

Vers le logis rustique ils cheminent ensemble.
Berthe se sent revivre, et c'est Simon qui tremble,
Car il devine bien qu'elle est de noble aloi.
Ah ! Dieu ! s'il se doutait qu'elle est femme de roi !
Elle entre ; en la voyant tous restent bouche bée.
O l'accueillant foyer et la bonne flambée !
Constance va chercher ses habits les plus beaux,
Ses deux filles ont mis à ses pieds des sabots,
Et de linge bien chaud entouré sa poitrine ;
Mais en voyant sa chair et si blanche et si fine,
Et ses beaux cheveux d'or si longs et si soyeux,
De pitié, l'eau du cœur leur dévale des yeux,
Et sitôt qu'elle entend son joli nom, Constance
S'écrie : « Ah ! c'est celui de la reine de France,
Et de dame plus belle, il n'en est point, dit-on...
Vous êtes belle aussi, vous qui portez son nom ! »
Berthe à ces mots rougit, craint d'être reconnue.
Cependant, à son corps la force est revenue ;
D'un sourire ineffable elle a remercié
Ces braves et bons cœurs attendris de pitié,
Puis dans un lit bien chaud, aux draps fleurant la pomme,
Durant toute la nuit elle n'a fait qu'un somme.

Simon avait promis de la garder un mois,
Mais deux sont écoulés, en voilà bientôt trois,
Et personne ne pense à se quitter. La « dame »
A pris les vêtements et l'air d'une humble femme
Et dans tous leurs travaux aide ces pauvres gens.
Pour coudre, pour filer, nuls doigts plus diligents ;
En guise de repos, sa quenouille achevée,
Elle brode, et si bien, qu'on dirait une fée.
Une fée ! Ah ! peut-être en est-ce une ? Ici-bas,
Elles ont des pensers que l'on ne connaît pas ;
Mais celle-ci, du moins, est si belle et si bonne
Que, pour sûr, elle n'a fait de mal à personne.
« Depuis qu'elle est chez nous, le Ciel nous à bénis,
Dit Constance, et nos cœurs sont tellement unis
Que s'il nous fallait rompre amitié si fidèle,
Mes filles, je le crains, nous quitteraient pour elle ! »
Berthe de son côté songeait à son époux,
Et répétait : « Mon Dieu, souffrir pour lui m'est doux.
Faites qu'à votre gloire il tienne son royaume,
Car sur toute la terre il n'est plus vaillant homme.
Si d'autres l'ont trompé, c'est en le trahissant,
Et du mal qu'on me fit son cœur est innocent. »
Elle priait, jeûnait, portait habits de veuve,
Et son âme en vertus grandissait dans l'épreuve.
Ainsi, lorsque l'orage a meurtri leurs couleurs,
Un plus tendre parfum se dégage des fleurs.

Telle, neuf ans durant, — cette histoire est certaine, —
Chez le voyer Simon vécut la bonne reine.

III

Cependant, le cœur plein d'un orgueil indompté,
Féroce, impitoyable en sa cupidité,
Aux côtés de Pépin régnait toujours Aliste.
Le peuple la déteste, à son joug il résiste,
Et, voué sans relâche à ses exactions,
Il se répand contre elle en malédictions,
Enveloppant aussi Margiste dans sa haine,
Car c'est elle qui mène et conseille la reine.

Tout à coup, on apprend qu'en France Blanchefleur
Arrive ! — Dès longtemps la publique rumeur
Lui porte les griefs qu'on impute à sa fille,
Naguère le bonheur, l'orgueil de la famille !
Elle-même a voulu savoir la vérité,
Et partout elle voit un pays irrité,
Et de toute part monte un long cri de misère :
« Malheur aux pauvres gens, depuis que l'étrangère
Dicte ses volontés dans les conseils du roi ! »
Et Blanchefleur se hâte, avec un vague effroi...
A ses yeux inquiets enfin Paris se montre,

Mais Berthe ne vient point, hélas ! à sa rencontre.
Blanchefleur s'en étonne. Elle arrive au palais
Et demande la reine ; officiers et valets,
Obéissant alors aux ordres de Margiste,
Répondent que la reine est malade. Elle insiste :
N'est-elle pas sa mère ? Et qui donc lui défend
D'être, quand elle souffre, auprès de son enfant ?
Elle presse, elle implore une garde inflexible :
« M'empêcher de la voir, ma fille, est-ce possible ?
Je voudrais seulement que Berthe m'entendît !... »
Et par l'huis entrouvert une voix répondit :
« Personne n'entrera ; la reine s'y refuse ;
Derrière ses rideaux elle vit en recluse,
Dans l'ombre, loin du jour qui lui blesse les yeux !
— Ah ! clame Blanchefleur, j'en atteste les cieux,
Non, ce n'est point ma fille et l'on m'a menti ! Certe,
L'orgueil a pu troubler, changer le cœur de Berthe ;
Elle peut, trop docile aux perfides avis,
Être dure à son peuple, avare, et, j'en rougis,
Préférer au devoir le plaisir éphémère ;
Mais jamais mon enfant n'eût repoussé sa mère !
Je m'en vais, ma présence est de trop en ce lieu,
Et pour ce qui suivra, je m'en rapporte à Dieu ! »

Le roi, mis au courant de cette scène étrange,
S'émeut ; en vain l'on cherche à lui donner le change,

Désormais le soupçon hantera son esprit.
Il délaisse la reine et son humeur s'aigrit.
Lui-même il veut savoir la vérité sur Berthe
Et n'aura de repos qu'il ne l'ait découverte ;
Mais en public, le roi doit cacher ses tourments.

Or, un jour qu'il chassait dans la forêt du Mans,
Courant un sanglier qu'il avait mis en fuite,
Il se trouve soudain séparé de sa suite.
Il s'arrête, il écoute, il cherche... vain effort !
Quand il voit devant lui, ramassant du bois mort,
Une pauvresse en deuil.
— « Hé, dit-il, bûcheronne,
Depuis une heure au moins en tous sens j'éperonne ;
Pour me tirer d'ici quel est donc le chemin ?
— Prenez par là, dit Berthe, en étendant la main.
De ce côté, Simon le garde-chasse habite ;
La sente que voici vous y conduira vite.
Simon est un digne homme, obligeant volontiers,
Qui vous renseignera sur les plus courts sentiers,
Car il connaît à fond cette forêt sauvage. »

Dès que le prince a vu l'éblouissant visage,
Quand il entend la voix suave, tour à tour
Il a le cœur saisi de surprise et d'amour ;
Il descend de cheval et se rapproche d'elle.

Berthe tremble et rougit. — « Ne craignez rien, la belle,
Je suis des gens du roi qui chasse par ici,
Et, sans penser à mal, on peut causer ainsi. »
Puis lui prenant la main : « Comme vous pourriez vivre
Riche, heureuse, à la cour si vous me vouliez suivre ! »
Berthe a peur et va fuir ; mais lui, toujours plus près
Lui parle, il la regarde, il admire ses traits
Et la trouve plus belle encore que la reine ;
Il ne sait quel pouvoir mystérieux l'entraîne,
Un fol enivrement luit en ses yeux hardis :
« Ah ! dût-il m'en coûter ma part de paradis,
S'écrie-t-il, tu viendras partager ma tendresse ! »
Mais d'un bond vigoureux la vierge se redresse :
— « Si vous vous oubliez, malheur à vous, seigneur !
Je préfère cent fois la mort au déshonneur;
Car ne me jugez point sur mon humble apparence :
Ma mère est Blanchefleur, je suis reine de France ! »

Et le roi, dont l'épée abattit un lion,
Le chef vaillant et fort pâlit d'émotion :
« Oui, c'est bien toi, dit-il, je le sens en mon âme,
Celle que je cherchais, c'est toi, ma noble femme ! »
Alors, brisée aussi d'un ineffable émoi,
Berthe, posant le front sur l'épaule du roi,
Silencieusement laissa couler ses larmes.

Le crime est découvert ! Déjà les hommes d'armes
Ont enchaîné Margiste et Thibert accouplés,
Et par quatre chevaux ils sont écartelés.
Aliste fut cloîtrée au fond d'un monastère,
Et nul ne la pleura quand on la mit en terre !

Dieu qui forme ici-bas les héros et les saints,
Ayant ainsi rendu, par de secrets desseins,
Au plus brave des rois la plus chaste compagne,
Berthe alors devint reine et conçut Charlemagne !

LE DÉFI DE FIERABRAS

Sur la tente écarlate où plane un aigle d'or
L'aube naissante allume un rayon pâle encor.
D'une rude bataille à l'issue incertaine
Charlemagne et ses preux se reposaient à peine,
Et Roland, trop puni de sa témérité,
Se tenait à l'écart de son oncle, irrité,
Quand un chef sarrasin, de taille gigantesque
Et tout bardé de fer, apparut, et vint presque
A la porte du camp rempli de sa clameur,
Par ce sanglant défi provoquer l'empereur :
« Holà ! roi de Paris, qu'on vante et qu'on redoute,

Si ton Dieu t'a donné des oreilles, écoute :
Choisis l'arme, l'endroit, l'heure que tu voudras,
Contre le plus hardi des tiens, moi Fierabras
Je suis prêt à combattre, et si dans ta retraite
Tu te caches ainsi, pour te couper la tête
Je reviendrai demain, à la même heure !... »
Il dit,
Et s'étant désarmé, sur l'herbe il s'étendit.
Charles pâlit.
— « Barons, qui de vous, par saint George !
Assaillant ce païen, lui fera rendre gorge ?
Roland, cours me venger ! » crie-t-il à son neveu.
Mais, le front lourd d'orage et le regard en feu,
Roland reste muet, il ne veut pas entendre.
— « D'autres, dit-il enfin, sont là pour vous défendre.
Ma façon de combattre est peu de votre goût,
Et par ma fougue, hier, j'ai failli perdre tout.
Pour joûter, aux vieillards donnez, donnez licence,
Car avec la bravoure eux seuls ont la prudence. »
Mais nul ne se présente, et par ce ton moqueur
L'empereur grandement est froissé dans son cœur.
Pourtant, blessé vingt fois et tout saignant encore,
Olivier s'est levé pour combattre le More.
Armé de pied en cap, Hauteclaire à la main,
Sur son bon destrier il franchit le chemin ;
Il va droit à l'émir, qui repose sur l'herbe

Et ne daigne pas même, indolent et superbe,
Tourner les yeux vers lui. — « Debout, roi des païens;
Tu nous as défiés tout à l'heure, et je viens ! »
Mais le toisant alors en éclatant de rire,
Le Sarrasin répond : « Qui donc es-tu, beau sire ?
J'attendais Olivier ou Roland. Où sont-ils ?
Ils préfèrent, je vois, le repos aux périls.
— Arme-toi sur le champ si tu veux me connaître,
Et sans chercher ailleurs, tu trouveras ton maître.
— Au moins, dis-moi ton nom ?
— Je me nomme Guérin
Et je viens contre toi venger mon suzerain.
— Mais pourquoi pas Roland ? Est-ce que Roland tremble ?
— Non, Roland te méprise !
— Allons donc ! trois ensemble
Comme lui ne feraient pas fléchir Fierabras.
— Pour t'abattre à mes pieds il suffit de ce bras. »
Et comme il brandissait son arme haute et sûre,
Olivier tout-à-coup sent rouvrir sa blessure.
— « Mais, ce sang d'où vient-il qui rougit le gazon ?
— Bast ! c'est que mon cheval est dur à l'éperon.
— Tu mens, Guérin ! vois donc, c'est ton sang qui ruisselle !
Mais j'ai là, suspendus à l'arçon de ma selle,
Deux merveilleux barils, pleins d'un baume sans prix,
Et dès qu'ils en ont bu les blessés sont guéris.
— Je ne suis pas blessé, luttons ! Et que je meure

Si mon bras sans faiblir ne le prouve sur l'heure,
En te faisant payer tes défis de tantôt. »
Fierabras se redresse enfin... Il est si haut
Qu'il dépasse Olivier d'au moins une coudée,
Et fier dans sa tunique en soie, et d'or brodée :
« Dis-moi, comment sont-ils, Olivier et Roland,
Dont ceux qui les ont vus ne parlent qu'en tremblant ?
— Olivier a, dit-on, ma taille et mon visage,
Quant à Roland, pas un ne l'égale en courage.
— Alors, va le chercher, car je ne bouge plus,
Par Mahomet ! avant de les avoir vaincus.
— Ah ! je te frapperais, si tu n'étais sans armes !
— Soit ! puisque tu le veux, je les prends... Tu me charmes
Par ton courage, toi si frêle et moi si fort,
Mais c'est pitié, Guérin, de te donner la mort !
— Eh bien, sache-le donc, c'était un stratagème :
Je ne suis pas Guérin, mais Olivier lui-même !
— Je m'en doutais, à voir que tu ne tremblais point.
— Donc, trêve de discours, et mets l'épée au poing !
— Non, messire Olivier ; votre sang vous inonde,
Buvez à mes barils, car pour tout l'or du monde
Je ne vous combattrais quand je puis vous guérir.
— Pour boire à tes barils, j'entends les conquérir ! »
Dit l'ami de Roland, et levant Hauteclaire,
Il frappe le païen, qui bondit de colère.
Tous deux ont pris du champ et se heurtent, pressés :

Les hauberts sont rompus, les écus fracassés,
Et dans l'air frémissant où son acier flamboie
Chaque épée au soleil, comme un oiseau de proie
Dont l'appétit soutient l'infatigable essor,
Va, vient, monte et s'abat, remonte et frappe encor !
Charlemagne et ses preux, la pâleur à la joue.
Suivent des yeux la lutte où leur honneur se joue.
— « Quel assaut merveilleux ! » dit Roland, qui déjà
Voudrait charger aussi l'émir qui l'outragea,
Et pleure son ami sans lui risquant sa vie.
Le duel continue et chacun se défie ;
Mais tandis qu'Olivier saigne, blessé vingt fois,
Le géant garde un corps intact sous son harnois.
La fureur du combat dans leur âme s'allume,
Et l'acier sous les coups sonne comme une enclume.
L'un, souple et hardi, frappe et pare tour à tour,
L'autre est inébranlable et tient comme une tour ;
Parfois, quand il oscille au plus fort de la lutte
Il semblerait qu'il va l'écraser dans sa chute,
Ou que las, dédaignant de le voir pourfendu,
Il pourrait l'enlever de selle, à bras tendu !
Soudain, Fierebras fond sur Olivier et tranche
Le haubert démaillé de l'épaule à la hanche.
Le chevalier pâlit et se signe.
— « As-tu peur ? »
Ricane Fierabras.

— « Tu te vantes, gabeur ! »
Et d'un coup, il lui fend la tête avec le heaume.

Mais quoi ! l'autre est guéri dès qu'il a bu son baume !
Seigneur, venez en aide au chevalier chrétien !

Olivier tout à coup volte, et quand le païen,
Forcé de s'arrêter trop brusquement, chancelle,
Il saisit les barils suspendus à la selle
Et jette à l'eau le baume, après en avoir bu.
Mais du choc son cheval s'abat, et gît fourbu.
Lors, le voyant à pied, Fierabras saute à terre.
— « Je n'eus jamais, dit-il, plus vaillant adversaire !
Pourtant, avant la nuit il nous faut en finir ;
Crois donc à Mahomet, sinon tu vas mourir. »
Et dans l'air il brandit son arme formidable.
— « Pourquoi, dit Olivier, trahir Dieu pour le diable ? »
Et ramassant sa force en un coup surhumain,
Il plonge son épée au flanc du Sarrasin,
Qui croit alors au Christ et reçoit le baptême.

C'est ainsi que vaincu dans ce combat suprême,
Fierabras converti, sur ses fautes pleurant,
Fut l'ami d'Olivier et devint saint Florent.

LE DUC ET SES FILS

I

Furieux qu'on dise : Oui, tandis que lui dit : Non !
Et qu'aux échecs on lui conteste ce qu'il gagne,
Renaud, le plus hardi des quatre fils Aymon,
A tué Bertholais, neveu de Charlemagne.

« Cette mort veut du sang ! a crié l'empereur.
Duc Aymon, sur tes fils malheur, trois fois malheur ! »
Il dit, et comme un dieu qui d'éclairs s'environne,
Du châtiment promis symptôme avant-coureur,
Sous les pas d'une armée au loin la terre sonne.

Mais déjà, s'élançant sur le dos de Bayard,
Les frères ont gagné la forêt des Ardennes ;
Et là, dans leur donjon ceint d'un triple rempart,
Ils bravent Charlemagne et tous ses capitaines.

Cependant, épuisés par d'aussi longs efforts,
Lentement, autour d'eux, leurs compagnons sont morts,
Et, derniers survivants, quand tant de coups les frappent,
Plutôt que de se rendre, en secret ils s'échappent.

Ils vont, ils vont, ils vont dans l'immense forêt ;
Les jours suivent les jours, les nuits aux nuits succèdent,
L'insomnie et la faim et la soif les excèdent,
Mais, redoublant sa course ardente, sans arrêt,
Et fier de leur prêter sa croupe large et forte,
Le bon cheval Bayard tous quatre les emporte...
O fuite échevelée, où les conduiras-tu ?

Désormais l'empereur ne pourra les atteindre ;
Mais, si la peur n'a pas ébranlé leur vertu,
Dans un tel dénûment qui ne voudrait les plaindre ?
L'écu pendant au cou, le heaume fracassé,
Demi-nus, tout souillés de sang et de poussière,
Comme des mendiants marchant le front baissé,
Ils arrivent, un jour, au château de leur mère.

Dans la grand'salle, assis à table les voilà ;
Par l'huis entre-bâillé leur mère les regarde...
« C'est elle ! dit Renaud, que faire ? — Implorons-la,
Contons-lui nos malheurs, plaçons-nous sous sa garde,
Son cœur à nos accents se laissera toucher, »
Dit Richard.
Mais aucun d'eux n'osait approcher,
Tant ils étaient honteux de leur grande misère !...

Le palais resplendit, tendu de soie et d'or ;
Ouverte à tout venant, la table hospitalière,
Où rangés d'après l'âge ils croient se voir encor,
Se garnit de mets fins et de riche vaisselle.
Dans les vastes hanaps le vin joyeux ruisselle ;
Paons et cygnes rôtis sortent fumants du four,
Tandis que les sergents s'empressent à l'entour,
Aux pauvres affamés prêts à faire largesse.

Et toujours, sur le seuil, regardait la duchesse...
Quels sont ces inconnus ? Elle veut leur parler,
Mais voici que son cœur commence à se troubler.
Renaud pâlit ; au mur il faut qu'il se soutienne,
Et son front laisse voir une blessure ancienne
Qu'il s'était faite au jeu de billes, tout enfant.

— « Renaud, mon fils Renaud, au nom du Dieu vivant,

C'est toi ! » Mais lui se tait et se cache la face,
Et vers eux, elle alors s'élance et les embrasse,
Et la mère et les fils, laissant leurs pleurs couler,
S'étreignent en silence et ne peuvent parler...

II

Or, tandis qu'on leur sert vins et volaille grasse,
Le duc Aymon, leur père, est rentré de la chasse :
« Hein ! quels sont ces marauds qui dégustent mon vin ?
— Seigneur, ce sont vos fils, que Dieu nous rend enfin !
— Nos fils ! ils sont proscrits ; vous savez bien, du reste,
Que depuis leur révolte à tout jamais funeste
J'ai juré de prêter main-forte à l'empereur,
Et que moi, son féal, je tiens à mon honneur !
Quant à vous, dont la guerre est un vrai brigandage,
Comment vous osez-vous dire de mon lignage ?
Des chevaliers ? Non pas ! Mais de chétifs larrons,
Et c'est bien comme tels que nous vous traiterons.
Venir en cet état au château de Dordone,
Sordides, en haillons et demandant l'aumône !
La terre est-elle vide et les sergents du roi
Vous inspirent-ils donc, désormais, tant d'effroi
Que vous ne songiez plus à leur livrer bataille ?
Se cacher, mendier et coucher sur la paille

Lorsque dans maints couvents peuplés de moines gras
Vous trouveriez gratis de splendides repas
Et des mets plus exquis que nos paons et nos cygnes !
Ma pitié, je la garde à des gueux moins indignes,
Ce que vous m'inspirez mérite un autre nom ;
Videz-moi cette salle et quittez ce donjon ! »

Renaud s'est redressé, pâle ; sa main crispée
A moitié du fourreau tire sa bonne épée :
— « Si tout autre que vous m'eût tenu ce discours,
Je l'aurais, sur le champ, fait taire pour toujours !
Raillez notre détresse ; à l'empereur fidèle,
Contre nous, vos enfants, soutenez sa querelle ;
Mais, si grandes que soient sa force et vos vertus,
Ne comptez pas nous voir de si tôt abattus.
Nous vaincrons, dût Bayard, bravant la flamme et l'onde,
Nous porter sur sa croupe à l'autre bout du monde ! »

Le duc ne répond rien ; il est de leur avis,
Au fond, et surtout fier d'avoir de pareils fils.
« Soignez-les bien, dit-il à voix basse à leur mère ;
Or, vivres, vêtements, chevaux, armes de guerre,
Tout ce qu'il faut enfin, et plus, donnez-le leur. »
Et brusquement, il sort pour cacher sa douleur,
Car, vraiment, trop de joie inonderait leur âme,
S'ils le voyaient ainsi pleurer comme une femme !

LA FOI JURÉE

I

Seul dans un guet-apens lâchement entraîné,
Le duc Girart de Blaye est mort assassiné,
Ne laissant après lui qu'un enfant en bas âge
Dont le traître Fromont usurpa l'héritage.
Mais le remords s'attache au crime triomphant,
Et le félon se trouble en songeant à l'enfant
Qu'au bon Renier le duc a confié naguère.
Donc, pour exterminer le fils après le père,
Fromont a fait savoir au fidèle gardien
Qu'un prince, de passage à Blaye, voudrait bien

Voir l'enfant de Girart, déjà grandi, sans doute ?
Renier flaire le piège et se met seul en route.
C'est Dieu qui l'inspira pour le petit Jourdain !
Des brigands apostés l'ont assailli soudain
Et traîné pieds et poings liés devant le traître.
« Ce que nous attendions, c'est le fils de ton maître !
— Me suivant, il risquait de partager mon sort ;
J'ai préféré sans lui m'exposer à la mort.
— A ton aise ! Bientôt, on verra ce que dure
Un si beau dévouement, seul devant la torture. »
Et le voilà soumis à d'atroces tourments,
Le vaillant chevalier fidèle à ses serments.
Bravant le fer, le feu, promené sur la claie,
Son pauvre corps pantèle et n'est plus qu'une plaie ;
Vaincu par la douleur, il crie enfin merci :
Il fera ce qu'on veut (car il est père aussi !)
Et la seule faveur qu'en échange il réclame,
C'est qu'on laisse venir auprès de lui sa femme.
Mais partez sans retard, messagers diligents !

Erembourc avertie assemble tous ses gens.
« Fromont assassina le duc Girart, dit-elle,
Et parce que Renier, à son serment fidèle,
Refuse de livrer le fils de son seigneur,
Le traître veut sa mort ou notre déshonneur !
S'il faut une rançon pour nous venir en aide,

Je suis prête à donner tout ce que je possède ;
Mais s'il osait prétendre au fils du duc Girart,
Jurez de le sauver ou de mourir !... Plus tard
Jourdain nous vengera. »
Ils en font la promesse,
Et vers Blaye, en pleurant, s'éloigne la comtesse.

En la voyant, soudain Renier se sent plus fort :
Désormais, ils sont deux pour affronter la mort.
A tour de rôle en vain la torture les broie.
Que Fromont, las d'attendre, aille chercher sa proie !
Assiégé, leur château jusqu'au bout se défend,
Mais, si Jourdain est sauf, on a pris leur enfant.
Le fils du duc Girart, le dernier de la race,
Fromont croit le tenir enfin ! Il leur fait grâce ;
Ils peuvent s'en aller maintenant ! Et joyeux,
Il a fait amener le captif sous leurs yeux.
Renier pense mourir d'un tel coup, il chancelle.
La mère pousse un cri, tout se déchire en elle :
C'est leur sang, c'est leur chair, leur vie ! Et tour à tour,
Sentant lutter en eux le devoir et l'amour,
Ils sont là, torturés par l'horrible martyre,
Sans prononcer le mot sauveur qu'ils pourraient dire ;
Car parler, ce serait lâche, infâme, sans nom,
Trahir leur seigneur mort, qui leur était si bon,
Et livrer au bourreau son fils, leur propre maître,

L'enfant qu'ils ont juré de garder... Et le traître,
Voyant dans leur douleur et dans leur désespoir
La preuve qu'il a bien Jourdain en son pouvoir,
Prend le petit enfant et lui tranche la tête !
Et les anges en foule, avec des chants de fête,
Emportent l'âme blanche au sein du Paradis...

Malheur à toi, félon, malheur ! Je te le dis,
Tu n'éviteras pas la céleste vengeance !

II

Erembourc et Renier ont eu leur récompense :
Une enfant leur est née, exquise de beauté ;
Jourdain, non moins charmant, grandit à son côté,
Et les gens du pays le prennent pour son frère.
Mais de sa vie, un jour, il connaît le mystère ;
Il est parti, laissant Aélis tout en pleurs.
Et sans doute un magique attrait le fixe ailleurs,
Dans un pays lointain, qu'il cache et qu'on ignore,
Et Renier ne sait pas si même il vit encore...

Il vit ! Pour accomplir son tragique dessein,
Sous l'œil de Charlemagne, au sang du Sarrasin,
Il s'en fut éprouver son cœur et son épée ;

Et le cœur est vaillant, et l'arme est bien trempée,
Si bien, que l'empereur, l'ayant vu batailler,
A voulu de sa main le faire chevalier.
Ils reviennent d'Espagne, et déjà, couronnées
De neige, derrière eux brillent les Pyrénées.
A l'heure où dans le crime endormi sans remords
Fromont se croyait sûr de son triomphe, alors,
A Blaye, le félon voit avec épouvante,
— Car Jourdain de son père est l'image vivante, —
Se dresser devant lui le fils du duc Girart :
« L'épée aux braves, mais à toi, bandit, la hart ! »
Et le traître bientôt flotte entre ciel et terre !

Maintenant, l'empereur veut voir le second père
De Jourdain, ce féal qui si stoïquement
Brava plus que la mort pour tenir son serment.
Au son des olifants, par la verte campagne,
Chevauchent les guerriers que la foule accompagne.
Renier de son perron regarde, et croit rêver :
Il voit à son château cette armée arriver
Et sur un destrier que l'or caparaçonne,
Parmi les douze pairs l'empereur en personne !
Renier voudrait parler, il pleure et ne peut pas.
Erembourc l'a suivi ; Jourdain tombe en leurs bras.
Mais tout à coup, voici qu'apparaît et s'avance,
Dans toute la fraîcheur de son adolescence,

Charmante et blonde — tel un rayon de soleil —
Aélis !... La pudeur fait son teint plus vermeil,
Et, timide, elle tend sa main toute petite...
Jourdain rougit de même, il s'incline, il hésite,
N'osant pas, devant tous, baiser les jolis doigts !
Et de les voir si beaux et si purs à la fois
Charlemagne a souri dans sa barbe fleurie.
Il admire ce trouble et cette gaucherie,
Car d'un regard il a deviné leur amour ;
Et de son destrier descendant à son tour :
« Approche, duc de Blaye ! est-ce qu'ainsi l'on tremble ? »
Alors, prenant leurs mains et les joignant ensemble,
Et le cœur envahi d'un paternel émoi :
« Epouse-la, dit-il, elle est digne de toi ! »

Ci finit la chanson que je vous ai chantée ;
Que Dieu garde tous ceux qui l'auront écoutée !

LE FILS D'OLIVIER

La bataille finit. — Sous la fuite du More
Le val de Roncevaux résonne et tremble encore,
Et le cœur entr'ouvert, mort face à l'ennemi,
Près d'Olivier mourant, Roland est endormi ;
Tandis que le soleil, témoin d'un tel carnage,
Au bas des cieux sanglants où son disque surnage,
Semble pleurer leur perte et faire à ces lions
Comme un linceul de gloire en ses derniers rayons !...

Aux appels prolongés de Roland, Charlemagne
S'arrête. Il a déjà repassé la montagne,

Terrible et devinant la grande trahison.

Mais voici que là-bas, du fond de l'horizon,
Sur un cheval plus prompt que l'aigle et que la foudre,
Accourt, la lance au poing, en sueur, blanc de poudre,
Un jeune chevalier qui paraît un enfant.
Contre les Sarrasins son âge le défend,
Et des bras maternels s'échappant sans rien dire,
Il a couru longtemps. — Celui qu'il cherche expire.
« Père ! père ! » crie-t-il, et tout près d'Olivier,
Comme on voit sous le vol pressant de l'épervier
Trembler et palpiter une tendre colombe,
Affolé, sanglotant, à deux genoux il tombe !
A la voix de ce fils bien-aimé, le héros
Soupire en entr'ouvant lentement ses yeux clos :
« Aime Dieu, l'empereur Charle et la douce France.
— Oui ! » lui répond l'enfant, et farouche, il s'élance
Au milieu des païens, qui, stupéfaits d'abord,
Ouvrent leurs rangs — bientôt éclaircis par la mort.
Et brandissant joyeux sa lance toute rouge,
Galien redescend. — Mais Olivier ne bouge :
Las ! il a rendu l'âme, et voici que son corps
Reste en proie aux païens qui reviennent.
Alors,
Galien se redresse et, de la main crispée
De son père arrachant sa formidable épée,

Puis se changeant lui-même en vivant bouclier,
Au-dessus de sa tête il la fait tournoyer,
Et, lâche et pâlissant, le Sarrasin recule !...
Depuis les temps fameux où travaillait Hercule
Et depuis que Roland, lui-même, a clos les yeux,
La terre n'a rien vu d'aussi prodigieux.
Le forgeron qui frappe à tour de bras l'enclume,
Devant la fournaise, où le fer plonge et s'allume ;
Le bûcheron dont la cognée à temps égaux
S'abat, entrant aux flancs des arbres les plus beaux,
Dans la forêt profonde où gémissent les chênes,
N'ont jamais accompli tâches plus surhumaines
Ni manœuvré le fer d'un aussi vaillant cœur
Que ce fils éperdu d'amour et de douleur,
Enfant sublime en qui l'honneur français tressaille,
Et qui tient en respect toute cette racaille !

Sur son cheval fumant et cabré sous le frein,
L'empereur ébloui s'est arrêté soudain :
Oubliant son courroux pour ce combat étrange,
Il pense voir saint George ou saint Michel Archange !
« Chevalier, lui crie-t-il, quel pays est le tien ? »
— Je suis fils d'Olivier et j'ai nom Galien ;
De grâce, admettez-moi parmi vos gens de guerre,
Une fois chevalier, je vengerai mon père ! »
Mais déjà, dans ses yeux roulant des pleurs de feu,

Charlemagne s'était penché vers son neveu
Et couvrait de baisers sa face inanimée.

Alors un grand miracle a lieu devant l'armée.
Dans le silence ému qui plane sur le val,
Le bras droit de Roland se lève — et Durandal
Brille comme une croix, vers Galien tendue !
Charles comprend et dit : « Au plus brave elle est due. »
Et courbant vers Roland le blond fils d'Olivier,
Par la main de ce mort il l'arma chevalier !

AUDE ET ROLAND

Aude est la fille de Rénier, duc de Gênes et frère de Girart, à qui Charlemagne a donné le fief et la cité de Vienne, sur le Rhône. Dans *Girars de Viane* (poème du commencement du XIII^e^ siècle), quand Girart va rendre hommage à l'empereur et s'agenouille pour lui baiser le pied, la reine lui tend le sien. De là une guerre terrible, dont les deux héros sont Roland, neveu de Charlemagne, et Olivier, frère de la belle Aude, et dont le principal épisode est le siège de Vienne, avec le combat singulier qui a inspiré à Victor Hugo le *Mariage de Roland*.

AUDE ET ROLAND

Des douze pairs, soutiens du trône impérial,
Le plus brave est Roland, neveu de Charlemagne,
Et tout tremble, là-bas, chez les Maures d'Espagne,
Lorsque Roland chevauche armé de Durandal,

L'épée incomparable, émule de Joyeuse,
Qu'il éprouva, l'ayant trempée au flot du Rhin,
Sur le perron d'acier du donjon suzerain
Et que font mille exploits à jamais glorieuse !

***

Un jour que l'empereur, en guerre avec Girart,
Le tenait, près du Rhône, assiégé dans sa ville,
Roland renouvelait une attaque inutile
Quand il voit la belle Aude aux créneaux du rempart.

— « Damoiselle, dit-il, ne soyez offensée
Si j'ose vous parler. Votre nom, quel est-il ?
Comme un vrai chevalier vous bravez le péril
Et la pierre pesait, que vous m'avez lancée !

— Aude est mon nom ; je suis fille du duc Rénier,
Et libre, je n'entends dépendre de personne,
A moins que ma famille autrement ne l'ordonne.
Mais vous, à votre tour, veuillez me renseigner ?

« Vous avez, aujourd'hui, fait bien du tort aux nôtres.
Quel est donc votre nom ? On croirait, sur ma foi,
Que, l'épée à la main, vous êtes fils de roi,
A vous voir chevaucher plus fier que tous les autres.

« Sans doute votre amie est de grande beauté...
— C'est vrai, répond Roland ; oui, c'est une merveille ;
Et je l'atteste ici, pour trouver sa pareille
En vain parcourrait-on toute la chrétienté !

« Pour moi, j'ai nom Roland et la gloire me tente.
— Est-ce vous qui devez jouter contre Olivier ?
Ah ! sachez-le, mon frère est un hardi guerrier,
Et si vous vous battez, j'en serai bien dolente... »

Sur ces mots, le héros s'en va, car il a vu
L'empereur qui de loin suivait la causerie,
Et qui, l'air très gaillard sous sa barbe fleurie,
Lui crie : « Hé ! beau neveu, vous rentrez donc fourbu ?

« Cette blanche pucelle a l'air d'assez vous plaire.
Mais il faut emporter la ville avant son cœur ! »
Et de l'entendre ainsi railler, d'un ton moqueur,
Le baron dans son âme a frémi de colère...

***

Olivier et Roland, casqués et cuirassés,
Vidant pour chaque armée une querelle ancienne,
Ont combattu trois jours sous les remparts de Vienne,
Et, ne pouvant se vaincre, ils se sont embrassés !

Aude, la lèvre pâle et l'angoisse dans l'âme,
A suivi, des créneaux, l'homérique duel,
Et Roland l'ayant vue, à témoin prit le Ciel
Que jamais ici-bas il n'aurait d'autre femme.

Depuis ce jour, Roland fut l'ami d'Olivier,
Et la sœur d'Olivier à Roland fut promise ;
Il guerroie en Espagne, et, l'Espagne soumise,
Aussitôt son retour on doit les marier.

Pleine d'un charme exquis, idéalement belle,
Aude à la longue tresse et le front cerclé d'or,
Rayonne en ses vingt ans inachevés encor,
Comme un lys au royal palais d'Aix-la-Chapelle...

De Roncevaux revient l'armée à flots pressés,
Et dans la grande salle aux voûtes polychrômes,
Au bruit tumultueux des hauberts et des heaumes,
Pour dérober ses pleurs tenant les yeux baissés,

Silencieusement Charlemagne s'avance...
— « Et Roland, s'écrie Aude, où donc est-il ? Pourquoi
Ne vois-je pas Roland qui m'engagea sa foi ? »
Mais l'empereur s'incline et garde le silence.

La belle Aude soudain a changé de couleur,
Et de la voir ainsi le plus brave tressaille ;
Charlemagne soutient le blanc corps qui défaille,
Car dans tous les regards elle a lu son malheur...

O monts pyrénéens aux neiges éternelles,
Et que jamais le pas de l'homme n'a foulés,

Comme vous, les grands cœurs meurent inviolés,
A leur unique amour obstinément fidèles !

Mains jointes, les yeux clos, — tel un ange endormi,
Aude baise ardemment son anneau de promise,
Et son âme, qu'un chaste rêve emparadise,
Est remontée au Ciel rejoindre son ami !

LA COLÈRE D'OGIER

I

Baudouinet, le blond fils d'Ogier le Danois,
Gît tout ensanglanté, sans regard et sans voix,
Tué net par Charlot, le fils de Charlemagne,
Furieux qu'en trichant aux échecs on le gagne.
Le duc, comme un lion secouant son poil roux,
Sanglote de douleur, écume de courroux;
Et devant la massue armant son poing d'Hercule
Chacun, autour de lui, terrifié, recule.
Il cherche le coupable afin de le broyer,
Et ne le trouvant pas, il assomme Lohier,

Neveu de l'empereur à la barbe fleurie.
Les barons courent sus au géant en furie ;
Seul à tous il tient tête, il lasse les plus forts
Et l'on ne compte plus les blessés et les morts ;
Puis, sautant à cheval, il s'enfuit de la ville.
Broiefort, au jarret ferme, à la bouche docile,
L'emporte ! Qui les voit se demande surpris
Vers quel pays de songe, à l'appel des Esprits,
S'en vont éperdument ce coursier blanc d'écume,
Sous le galop duquel le sol tremble et s'allume,
Et ce colosse en pleurs sous ses cheveux épars...

Ils font halte à Pavie, où le roi des Lombards,
Vassal de l'empereur, Didier leur donne asile.
Mais Charles aussitôt vient assiéger la ville.

Déjà l'armée approche, et dès le point du jour,
Duc et roi sont montés à la plus haute tour ;
Et d'un œil inquiet fouillant la vaste plaine,
Ils voient poindre et courir comme une houle humaine :
Des archers, des chevaux, des lances par milliers,
Des heaumes, des hauberts, des brants, des boucliers
Surgissent de partout, sans trêve, en si grand nombre
Que derrière eux le ciel est de plus en plus sombre.
— « Où donc est l'empereur ? interroge le roi.
— Patience, il n'est pas près de paraître. — Eh quoi !

D'autres viennent après ? — Ce n'est que l'avant-garde. »
La sueur perle au front de Didier ; il regarde...
Des clercs, des chapelains, des prélats vêtus d'or
Se succèdent. — « Voici l'empereur ? — Pas encor !
— Ah ! réplique le roi d'une voix qui s'altère,
Comment lui résister ? Viens, cachons-nous sous terre !
— Quand, reprend Ogier qui réprime un frisson,
Tu verras les hauberts drus comme la moisson,
Et les flots du Tessin, noirs de cottes de mailles,
S'élever en grondant jusques à ces murailles,
Alors apparaîtra le terrible empereur ! »

Il n'a pas achevé qu'à leurs yeux, ô terreur !
Apparaît tout à coup Charlemagne en personne.
Il est bardé de fer et le fer l'environne ;
Et la plaine et les flots semblent rouler du fer.
Dans sa puissante main, prompte comme l'éclair,
Ardente comme l'aigle à fondre sur sa proie,
« Joyeuse, » son épée invincible, flamboie !
Parmi les douze pairs il chevauche, pareil
A quelque dieu vêtu de fer et de soleil...
— « Le voilà, dit le duc, dans sa toute-puissance,
Le terrible empereur ! » — Alors l'armée immense
Afflua, déborda partout comme une mer
Submergeant le pays sous ses vagues de fer,
Et sur la tour Didier roula sans connaissance.

Renonçant contre Charle à toute résistance,
Le soir même, pieds nus, il se rendait à lui.
Mais à temps, sur Broiefort, Ogier s'est enfui.
Dans Castelfort, que nul encore ne put prendre,
Il s'enferme, — et qu'on vienne, il saura s'y défendre !

II

Non moins prompt, l'empereur l'avait suivi de près.
Mais la besogne est rude, et sans aucun progrès
La lutte se prolonge. Avec une bravoure
Qu'il a communiquée à ceux dont il s'entoure,
Le duc depuis six mois tient tête aux assiégeants.
Cependant, la misère a décimé ses gens ;
De trois cents qu'ils étaient au début, c'est à peine
S'il en survit encore une demi-douzaine.
Bientôt il se voit seul, n'ayant contre la mort
Que Courtain, son épée, et son cheval Broiefort ;
Enfin son dénûment est à ce point extrême,
Qu'il est réduit pour vivre à tout faire lui-même !
Hâve, maigre, en haillons, le Danois moud son blé,
Il enfourne son pain, et, forgeur endiablé,
Il ferre son cheval, il garnit sa mangeoire
Et tire de son puits l'eau qu'il lui donne à boire.
Et l'ennemi surpris d'entendre jour et nuit,

Derrière ces créneaux, des chansons et du bruit,
N'a plus, pour triompher, d'espoir qu'en la famine.

Non ! il faut qu'autrement la lutte se termine.

En songeant que pour lui tant de braves sont morts,
Le fils de l'empereur est hanté de remords :
Cette guerre, lui seul en est cause ; son crime
Exige qu'il en soit la dernière victime.
Et dès l'aube, tandis que tout le monde dort,
Charlot — seul — est entré par ruse à Castelfort.
A sa vue Ogier ébahi croit qu'il rêve...
Il recule, et son bras pour écraser se lève.
Mais l'enfant, sans trembler, et debout devant lui,
Parle : « Qu'entre nous deux tout se règle aujourd'hui.
Le coupable, c'est moi ; l'auteur de cette guerre
Entre mon père et toi, c'est moi ; moi qui naguère
Ai frappé Baudouinet, ton fils et mon ami.
Assouvis ta vengeance ! »
Ogier a blémi,
Et bondissant, dans un rugissement farouche,
Il va le tuer, comme on écrase une mouche.
— « Frappe ! » reprend l'enfant, qui fléchit les genoux ;
Et dans ses yeux levés vers lui, calmes et doux,
Le sacrifice a mis une beauté sublime.
« Frappe, je suis venu pour expier mon crime ! »

Mais soudain l'arme échappe à la main du Danois;
L'aspect de ce visage et cette jeune voix
Rappellent à son cœur troublé le fils qu'il pleure.
Dans cette âme, où grondait la haine tout à l'heure,
Une immense pitié descend.... Tuer ainsi,
Lâchement, un enfant qui se livre à merci !
Va-t-il à son malheur ajouter cette honte ?
C'est avec l'empereur qu'il doit régler son compte.
Et pâle, brusquement le duc a crié : « Sors !
Va-t-en !
— Suis-moi !
— Jamais !
— Frappe-moi donc alors,
Je ne m'en irai pas sans que la paix soit faite.
— Elle est faite », dit-il enfin, courbant la tête,
Pendant que dans sa gorge il étouffe un sanglot.

C'est ainsi qu'Ogier se rendit à Charlot !

L'ÉPÉE

I

Le soir du grand désastre, aux champs de Roncevaux,
Voyant Roland tombé sanglant et les yeux clos,
Un Sarrasin géant vint à sa main crispée
Arracher Durandal, la formidable épée.
Le héros se ranime, et d'un coup d'olifant,
Abattant à ses pieds le païen triomphant :
« Lâche, tu n'iras pas te vanter en Espagne
D'avoir vaincu Roland, neveu de Charlemagne ! »

Cependant, épuisé par ce suprême effort,

Le preux sent de nouveau l'angoisse de la mort
Et la nuit dans ses yeux avec le froid descendre.
Alors, prenant le fer qu'il ne peut plus défendre,
Sur un bloc de granit il frappe à tour de bras ;
Le bloc se fend, l'acier grince et ne se rompt pas.
Et triste, Roland songe à toutes les conquêtes
Qu'avec sa bonne épée autrefois il a faites ;
Quand il ne sera plus, les païens la prendront...
Ah ! le Ciel à la France épargne un tel affront !
Et sur le roc il frappe, il frappe et frappe encore ;
Mais l'arme rebondit, éclatante et sonore,
Sans que soit entamé son merveilleux métal.
Enfin, ne la pouvant briser : « O Durandal !
S'écrie-t-il en pleurant, comme vous êtes belle
Et sainte, et se peut-il qu'aux mains d'un infidèle,
Rouge encor de mon sang, vous tombiez aujourd'hui ! »
Et baisant son épée, il la cache sous lui, —
Puis expire, les bras croisés sur sa poitrine...

Mais bientôt, vil rebut de la gent sarrasine,
Pour dépouiller les morts les rôdeurs sont venus, —
Car le baron chrétien, hélas ! ne bouge plus, —
Et sûrs qu'on leur paiera ce vol abominable,
Ils emportent à deux l'épée incomparable
Par qui chênes et monts furent écartelés
Et fauchés les païens aussi dru que les blés !

Et quand arrivent — comme un tremblement de terre —
Charles et son armée en ce val solitaire,
Ils devinent, muets, la grande trahison
Et l'ennemi lointain qui fuit à l'horizon,
Derrière la montagne où le couchant rougeoie...

O rage de sentir s'évanouir sa proie !
Seigneur, Seigneur, pitié ! Ne ferez-vous donc rien
Pour venger ces martyrs, orgueil du nom chrétien,
Tombés en défendant l'Eglise et la Patrie ?
Ainsi qu'à Gabaon votre peuple vous prie ;
Parlez, et que témoin d'un miracle pareil,
Dans les cieux en suspens s'arrête le soleil !

Mais, pendant que vers Dieu s'élève leur prière,
L'ombre au faîte des monts remplace la lumière...

Soudain, de tous les cœurs un cri part à la fois :
Aux mains du chaplain, le vrai bois de la Croix
Resplendit comme un phare, et vers le ciel tendue,
D'une immense lueur elle emplit l'étendue !
Et Charlemagne peut, alors, de son malheur
D'un œil épouvanté mesurer la grandeur.

Les douze pairs sont morts au sein de la mêlée,
On dirait les débris d'une tour écroulée,

Et là-bas, où les corps sont plus nombreux qu'ailleurs,
Il retrouve Roland qu'il baigne de ses pleurs.
Il s'arrache la barbe, et sanglote, et se pâme...
Puis, un courroux terrible envahissant son âme,
Il fait sonner la charge et dans l'ardente nuit
S'élance sur les pas du Sarrasin qui fuit.

Les pics sont hauts, ardus ; dans les gorges profondes
Les gaves en grondant précipitent leurs ondes ;
En avant ! Et soudain vingt mille chevaliers
Roulant à flots hauberts, heaumes et boucliers,
Dans leur galop qu'un jour surnaturel éclaire,
Semblent aux flancs des monts les laves d'un cratère !
C'est l'ouragan de fer et le torrent de feu ;
En avant ! Qui les voit se recommande à Dieu
Dont le signe vengeur éclate dans la nue,
Et pâlit en songeant que son heure est venue !

II

L'empereur a franchi l'Ebre, et de vingt cités
Humilié l'orgueil à ses pieds irrités.
Il n'est murs qu'il n'abatte et bourg qu'il ne rançonne.
Il a pris Saragosse et dompté Barcelone,
L'Aragon, la Navarre et la Biscaye aussi ;

Il a, sept ans durant, guerroyé sans merci,
Et sa Geste a compté de plus une épopée, —
Mais il est revenu sans rapporter l'Épée.

Et Durandal attend celui qui doit venir !

III

Accrochée aux lambris du palais de l'émir,
Dans la cité mauresque où l'on voit, de dix lieues,
Croissants d'or, minarets blancs et coupoles bleues
Resplendir au soleil, l'Épée attend toujours...

Au fond de sa demeure aux gigantesques tours,
L'émir, le sceptre en main, est assis sur un trône ;
La crainte le défend, le faste l'environne,
Mais qui donc lui rendra le bonheur qui le fuit ?
Aux plis de son turban une escarboucle luit,
Et sa barbe, blanchie au souffle des années,
Descend comme la neige aux pieds des Pyrénées.
Las de haine assouvie et de sang répandu,
Il reste là, pensif et le regard perdu
Dans l'enchevêtrement sans fin des galeries
Aux piliers incrustés d'or et de pierreries...
Vanité ! que lui sert d'avoir tous ces trésors,

Ces portiques de marbre aux féeriques décors,
Festonnés d'arcs cintrés si légers et si frêles
Qu'ils semblent, dans les airs, suspendre leurs dentelles?
A quoi bon ces jardins aux suaves senteurs,
Où, dans les bassins blancs, le bruit des flots chanteurs
Verse aux sens enivrés d'une éternelle fête
Les délices qu'on goûte au vrai ciel du Prophète?

Il songe tristement que Charlemagne est mort,
Et que, lui-même un jour n'étant plus, un bras fort
Manquera pour défendre, avec son héritage,
L'enfant à qui son cœur s'est voué sans partage :
Zahra dont la beauté fait rêver les walis !
Sa gorge a la blancheur lumineuse des lis,
Les houris envieraient sa chevelure brune,
Et ses longs yeux sont doux comme un rayon de lune.
Mais seul il peut prétendre à ce cœur virginal,
Le prince qui saura manier Durandal, —
L'arme ravie un soir sur le champ de bataille,
Et qui demeure là, pendue à la muraille...

Et l'émir centenaire arrête ses regards
Sur l'épée accrochée entre deux étendards,
Rappelant que l'Islam dans sa toute-puissance
Vainquit le même jour et le Christ et la France !
Or, pour brandir l'épée et l'offrir en vainqueur,

Vainement les plus forts ont usé leur vigueur :
L'arme aux temps fabuleux semble avoir été faite,
Et posséder en elle une vertu secrète
Paralysant le bras des soupirants d'amour ;
Et c'est pourquoi, parmi les guerriers de sa cour,
L'émir est inquiet de l'avenir, et songe...

IV

Du sein mystérieux des mers où drague et plonge
Son filet, le pêcheur qui ramène un trésor ;
Le passereau sur qui l'aigle abat son essor ;
Le pâtre aux pieds duquel la foudre du ciel tombe,
Ou le félon qui voit se lever de sa tombe
Le chevalier jadis témoin de son forfait,
Dans leur pose immobile ont l'air moins stupéfait
Que ceux-ci, quand soudain, au seuil de la grand'salle,
Un jeune homme apparut, silencieux et pâle
Et beau comme une fleur que la faulx va cueillir.

A son aspect l'Épée a semblé tressaillir,
Car c'est l'âme des preux qui vit encore en elle.
Il est jeune et vaillant, poésie éternelle !
Digne de ses aïeux, à son cœur de vingt ans
La gloire a claironné ses appels éclatants,

Et l'Histoire palpite à son nom légendaire...

L'émir en a pitié quand il le considère :
Si frêle, est-ce d'amour que brillent ses yeux bleus ?
Voyez donc ! d'une vierge il a les blonds cheveux.
A qui ce damoiseau vient-il chercher dispute ?
Et l'émir est en joie et rit, — comme une brute
Dilatant son poitrail, enflant ses flancs pesants ;
Et sa lourde gaîté gagne les courtisans.

L'enfant s'est avancé pourtant, haussant sa taille,
Afin de décrocher le fer de la muraille, —
Et voilà qu'il le prend et, sans effort, dans l'air,
Lui fait décrire un brusque et flamboyant éclair,
Tandis que lentement, et loin de sa portée,
La foule autour de lui recule épouvantée.
— « Qu'est-tu ? lui dit l'émir, qui s'est dressé tremblant ;
Qu'est-tu ?
— Regarde-moi, je suis fils de Roland ! »
Et, vengeant d'un seul coup tant de gloire usurpée,
L'enfant lui plante au cœur la foudroyante épée !

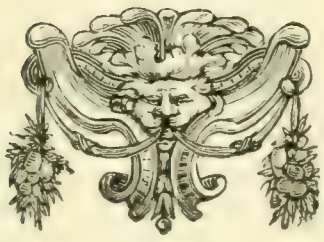
V

La France aussi possède une Épée, — il y a

Onze siècles qu'au poing d'un brave elle brilla
Pour arracher l'Europe aux hordes sarrasines.
Avec Philippe-Auguste elle était à Bouvines.
Justicière intrépide et loyale, cherchant
Un faible à protéger ; à punir, un méchant ;
Riche de son honneur et de sa foi profonde,
Au flanc des Chevaliers elle erra par le monde.
Saint Louis la brandit, et plus tard Duguesclin
Ravive la splendeur de sa gloire au déclin.
Enfin, après cent ans de guerres et d'obstacles,
Le Ciel, pour la sauver, opère des miracles :
Quand la France en lambeaux sous l'Anglais se débat,
Une sublime enfant se fait alors soldat,
Et, rendant le courage aux cœurs sans espérance,
Les mène à la victoire et délivre la France !

Qu'elle vainque à Rocroy, mêlée aux fleurs de lys,
Ou rayonne géante au soleil d'Austerlitz,
Ou vole avec Courbet vers l'Orient extrême,
C'est toujours Durandal qu'on admire et qu'on aime.
Vieille arme des aïeux, ô noble épée en deuil !
Salut, notre invincible espoir et notre orgueil !
En silence, attendant le jour expiatoire,
Tu veilles, immortelle, au seuil de notre histoire.
C'est en vain qu'on a vu, sous d'épiques revers,
Ainsi qu'à Roncevaux tomber les douze pairs,

Et qu'un ennemi croit enchaîner ta puissance,
Inéluctablement le drame recommence :
Quand les aïeux sont morts vaincus par l'étranger,
Des fils au cœur vaillant naissent pour les venger !



GIRBERT DE METZ

I

C'était un bois sinistre, en plein pays lorrain,
Que le bois sombre où fut assassiné Garin,
Le duc qui tenait Metz ; et pour venger son père,
Comme un fauve traqué dans son dernier repaire,
Girbert, dans Bordeaux même, avait bloqué Fromont.
Mais le vieux duc, ayant franchi rivière et mont,
S'en fut demander aide aux Sarrasins d'Espagne ;
Et, tué par ceux-là qu'il mettait en campagne,
Le traître maintenant gît au fond du cercueil,
Sans même une épitaphe et sans marques de deuil,

Dans la crypte où son fils a caché sa dépouille,
Et que l'humidité dévore avec la rouille.
Abdiquant leur rancune, oubliant leurs discords,
Bordelais et Lorrains sont en paix depuis lors
Et s'appliquent à vivre en bonne intelligence ;
Seul, Girbert est encore assoiffé de vengeance.

***

Un jour que Fromondin le reçoit à Bordeaux,
Il lui demande, après de somptueux cadeaux,
En jouant un émoi que l'autre croit sincère,
Où repose celui qui fut son adversaire ;
Car son cœur est sans haine, il le jure à nouveau.
Et dès que Fromondin lui montre le tombeau :
« Pour laisser de ce jour un souvenir qui dure,
Érigeons à ton père une autre sépulture,
Dit-il, et que le marbre atteste mon oubli ! »

Or, comme on exhumait le corps enseveli,
Girbert, jetant les yeux sur l'ivoire du crâne,
Souffle à son écuyer Mauvoisin : « Dieu te damne,
Si tu n'arrives pas à me le procurer.
Le vin de la vengeance est doux à savourer,
Et dans ce crâne-là je veux plonger ma lèvre ! »

Le forfait accompli, le duc mande un orfèvre :
— « Enchâsse-moi, dit-il, ce crâne dans de l'or,
Car c'est une relique insigne et plus encor !
Retrace mes exploits sur ses parois fleuries,
Fais que, resplendissant du feu des pierreries,
Il soit une œuvre d'art unique à tous les yeux. »

Et le crâne devint un hanap merveilleux !

***

Le duc et ses vassaux fêtent la Pentecôte,
Et Girbert, à son tour, a Fromondin pour hôte.
La table est magnifique et joyeux le repas ;
L'appétit des mangeurs ne se ralentit pas,
Quand, brusquement, le duc s'interrompant de boire :
« Qu'on m'apporte mon beau hanap d'or et d'ivoire ;
En l'honneur de notre hôte il sied de le remplir
Du vin qu'en mon cellier nous mîmes à vieillir,
De ce vin pimenté, parfumé de muscade. »
Et lui tendant la coupe : « A toi cette rasade !
— A ta santé, dit l'autre en la vidant d'un trait ;
Tu me fais un accueil que le roi m'envierait !
— Merci, répond Girbert ; merci, nous sommes quittes ;
Je te fais simplement l'accueil que tu mérites,

Car si ton père, un jour, assassina le mien,
Tu bois à ma santé dans le crâne du tien ! »

Fromondin, redressant sa taille colossale,
En titubant d'horreur est sorti de la salle,
Et les autres, muets, ont quitté le festin....

II

Dix ans sont écoulés depuis lors. Un matin,
Dans les bois couleur d'or, effeuillés par l'automne,
Où le vent prolongeait sa plainte monotone,
Girbert allait songeur.... Tout à coup son cheval
Bute et le désarçonne ; il roule au fond d'un val,
Et là, gisant broyé, seul dans le grand silence,
Le duc depuis une heure a perdu connaissance ;
Une large blessure est béante à son flanc,
D'où sur le gazon vert s'échappe un flot sanglant....

Il rouvre enfin ses yeux hagards, brillants de fièvre ;
Une soif dévorante a desséché sa lèvre :
« A boire ! gémit-il ; oh ! pour l'amour de Dieu,
Rien qu'une goutte d'eau pour ma poitrine en feu ! »
Et voici qu'un ermite approche. — Solitaire,
Il vit dans la forêt, loin des bruits de la terre,

Oublié par le monde, heureux de l'oublier.
En voyant un cheval errer sans cavalier,
Il pressent un malheur ; qui sait ? peut-être un crime ;
Et bientôt, tendrement penché sur la victime,
Pour lui donner à boire il se met à genoux.
— « Merci ! dit le mourant ; et béni soyez-vous,
O vous dont la pitié secourt ma dernière heure !
— Frère, il est une vie et plus haute et meilleure,
Où la miséricorde attend le repentir.
— Non, non ! J'ai trop péché ; l'Enfer va m'engloutir ;
Le pillage et le meurtre ont pris toute ma vie,
Et mon cœur débordait de haine inassouvie.
— La haine passe, elle est moins forte que l'amour,
Et pour fléchir le Ciel il suffit d'un retour. »

Il dit, et l'espérance a remplacé le doute ;
Le pécheur se confesse et le moine l'écoute.

Or, pendant qu'à mi-voix le blessé lui parlait,
L'ermite, ayant laissé tomber son chapelet,
Était affreusement pâle, et sa main crispée
Serrait son crucifix comme un pommeau d'épée.
Le moribond râlait, sa force était à bout.
Il reprit cependant, très bas : « Ce n'est pas tout...
J'ai commis un de ces forfaits que rien n'efface...
Ivre de haine envers l'ennemi de ma race,

Je profanai sa tombe, et lâchement je fis
De son crâne une coupe où but son propre fils !
Et ce dernier, si brave et si fougueux naguère,
Au lieu de relever mon défi par la guerre,
Partit pour les Lieux-Saints, et depuis ce temps-là
Il ne reparut point et nul n'en reparla ;
Mais je revois le mort, le mort impitoyable,
Qui dresse devant Dieu mon crime inexpiable !
Tant que je n'aurai pas, en lui disant mon nom,
Du seul fils de cet homme obtenu mon pardon,
Du salut de mon âme, hélas ! je désespère....

— Meurs pardonné, Girbert, cet homme était mon père ! »

GIRART DE ROUSSILLON

Comme tout lecteur versé dans la connaissance de la littérature du moyen-âge pourra s'en convaincre, l'auteur de cette Chanson de Geste ne s'est inspiré du vieux poème de *Girart de Roussillon* que dans ses grandes lignes, et il en a modifié complètement le dénouement pour le dramatiser ; ce poème est donc moins une adaptation qu'une œuvre personnelle.

GIRART DE ROUSSILLON

I

LE MARIAGE DU ROI (1)

Le roi Charles de France aujourd'hui se marie.
Tous les arbres sont verts, et la terre fleurie
Embaume, radieuse aux feux du renouveau.
Non, jamais Dieu ne fit un mois de mai plus beau !

Charle avait de deux sœurs choisi la plus âgée :
Sa foi depuis longtemps à Berthe est engagée ;
L'autre, dont le regard est doux comme un rayon,

(1) Charles le Chauve.

Est fiancée au duc Girart de Roussillon ;
Mais le roi, les voyant toutes deux en présence,
A la plus jeune sœur donne la préférence,
Et, pareil au lion qui s'adjuge sa part,
Dit : « Je prends Élissent, à toi l'autre, Girart !
Tel est mon gré. » — Le duc a pâli sous l'outrage ;
Un terrible courroux, une fureur sauvage
S'allument dans son cœur qui s'affole ; un moment
Il songe à se venger par un prompt châtiment,
A tuer, à broyer ce roi, deux fois infâme,
Qui manque à sa parole et lui vole sa femme !
Mais des yeux suppliants l'ont soudain arrêté,
Et tandis que le roi s'éloigne, et qu'irrité,
Girart dans la forêt va cacher son martyre,
Berthe court en secret l'y rejoindre et lui dire :
« Élissent est fidèle et vous aime, seigneur,
La volonté du roi n'a point changé son cœur ;
Mais il faut obéir, car mon père l'ordonne. »

Pauvre Berthe ! à son front eût pesé la couronne ;
Doucement résignée, elle accepte en pleurant
Que plus belle, sa sœur brille au suprême rang.
D'ailleurs, elle paraît si loyale et si tendre,
Si capable d'aimer, que le duc, à l'entendre,
Sent, dans l'apaisement, un charme l'envahir.
Donc il se calmera, puisqu'il « faut obéir. »

Mais, au fond de son cœur, à lui-même il se jure
De ne point oublier cette mortelle injure,
Et de ne jamais plus, à dater de ce jour,
Pour faire hommage au roi, reparaître à la cour.

Noël ! voici l'instant, le grand jour d'allégresse :
Aux abords du palais tout un peuple se presse ;
Les murs sont revêtus des plus riches couleurs,
Les chemins sont jonchés de palmes et de fleurs,
Et quand, resplendissant d'or, d'hermine et de soie,
Le nuptial cortège au soleil se déploie,
Une immense clameur s'élève jusqu'au ciel :
« Noël ! Paix et bonheur aux fiancés ! Noël ! »
Les jongleurs, qu'avec art la viole accompagne,
Chantent le roi puissant et sa jeune compagne
Qui, virginalement, dans sa robe aux longs plis,
S'avance, radieuse et blanche comme un lys.

Le clergé les reçoit aux portes de l'église ;
Dans le chœur rayonnant, où le soleil s'irise
A travers les vitraux aux saints resplendissants,
Ils sont agenouillés parmi des flots d'encens.
Sous la main de l'évêque ému, dont la voix tremble,
Leurs deux fronts devant Dieu se sont courbés ensemble,
Les « oui » sont prononcés et les anneaux bénits,
Et désormais leurs cœurs à jamais sont unis !

Noël ! Publiquement manifestant sa joie,
Qu'aux frais du roi, partout, le bon peuple festoie !
Hé ! bourgeois et vilains, buvez, chantez, mangez ;
Culbutez ces jambons en bataille rangés,
Défoncez les tonneaux, égorgez la volaille ;
Qu'avec les vins joyeux votre peine s'en aille,
Et qu'enfin, pour fêter le plus heureux des jours,
On danse jusqu'à l'aube à tous les carrefours !

Dans le palais aussi, pour la noce royale,
Devant les invités s'ouvre alors la grand'salle,
Et sa magnificence étonne les regards :
Les métaux précieux brillent de toutes parts ;
Les parois sont de marbre, et la tapisserie
Retrace les hauts faits de la chevalerie :
L'empereur Charlemagne, entouré de ses preux,
Et, mort à Roncevaux, le plus brave d'entre eux ;
Les quatre fils Aymon, que Bayard sur sa croupe
A travers les périls emporte en un seul groupe ;
Puis, Guillaume d'Orange, honneur du nom chrétien,
Pleurant aux Aliscans son neveu Vivien...

Un tumulte joyeux emplit l'enceinte vaste.
La table circulaire est dressée avec faste ;
La vaisselle y rayonne en merveilleux arroi,
Et, sous le maître-dais, assise auprès du roi,

Élissent apparaît comme une fleur exquise !
Non moins que l'appétit, l'esprit ailé s'aiguise,
Car les vins généreux coulent des hanaps d'or.
Rôtis, mais dans leur plume emprisonnés encor,
Cygnes blancs comme neige et paons aux couleurs vives
Circulent, promenés sous les yeux des convives.
Fins pâtés de chevreuils, de cerfs et de faisans
S'alignent à l'envi, rebondis et luisants.
Celui-là dans ses flancs renferme une surprise :
Quand l'adroit sénéchal prestement le divise,
Il en sort bruyamment tout un vol d'oiselets,
Et de rires, de cris, retentit le palais :
C'est le bouquet final. — Brillante comme un rêve
Et courte comme lui, la fête, hélas ! s'achève...
Dans le ciel empourpré déjà la nuit descend,
Et tandis que, penché vers la belle Élissent,
Le roi murmure un mot et sourit avec grâce,
Dans l'âme de Girart la colère s'amasse.

II

LA GUERRE

Un an s'écoule, et seul, Girart aux pieds du roi
N'a point renouvelé l'hommage de sa foi ;

Lui, dont la femme Berthe est la sœur de la reine,
A se conduire ainsi quel fol orgueil l'entraîne ?
Il est décidément bien grand, son fief ducal,
Et son donjon bien haut pour celui d'un vassal !
Et déjà, par la plaine où son ost étincelle,
Charles, dans Roussillon, assiège le rebelle ;
Mais, bien pourvu, flanqué de formidables tours,
Le château, sans péril, peut tenir de longs jours.
En ses murs à créneaux, encor vierges de brèches,
Et d'où pleuvent la poix, l'eau bouillante et les flèches,
Le duc fait bonne garde, et, chaque fois qu'il sort,
Dans les rangs ennemis on voit faucher la Mort.
Au messager du roi, le sommant de se rendre,
Girart a répondu : « Dis qu'il vienne me prendre !
A nul maître ici-bas je n'ai donné ma foi,
Et mon fief en alleu n'a pour seigneur que moi ! »

Cependant le donjon est livré par un traître,
Et, tandis qu'en ses murs un flot humain pénètre,
Abandonné de tous, à cet instant fatal,
Girart, grâce à la nuit, peut s'enfuir à cheval.
Traversant au galop la Provence alarmée,
De son oncle Odilon il obtient une armée ;
Provençaux et Gascons se lèvent à la fois,
Les hardis Catalans accourent à sa voix,
Avec Drogon son père, à la barbe de neige,

Et devant Roussillon tous vont mettre le siège.
Bientôt le fier donjon par son maître est repris ;
Charles s'éloigne avec son armée en débris,
Et, la victoire ayant fait son âme plus douce,
Girart offre la paix au roi, qui la repousse.
« La paix avec Girart, dit-il, je la ferai
Quand je l'aurai vaincu, broyé, désespéré,
Réduit à crier grâce au fond de son repaire !
Ce lâche et ce félon qui, nourri par mon père,
Trahit son souverain et s'arme contre moi,
Me refusant l'hommage et manquant à sa foi,
Je le dépouillerai de tout ce qu'il possède.
Et s'il osait jamais, — que Dieu me soit en aide ! —
Pénétrer sous ma tente ou franchir mon perron,
Je le ferais, céans, pendre comme un larron ! »
Le messager répond : « Sire, le duc mon maître,
Quoi que vous en disiez, n'est ni lâche ni traître,
Mais loyal et hardi ; nul revers ne l'abat,
Et si vous recherchez avec lui le combat,
Vous verrez, avant peu, tel craquement de lances
Qu'il vous poindra d'avoir dédaigné ses avances,
N'ayant plus que manchots dans votre ost déconfit.
— « Voici mon dernier mot, qu'il en fasse profit :
Sous une armure sombre, au jour de ma revanche,
Se cache qui voudra, la mienne sera blanche ! »

La guerre de nouveau, terrible, sans merci,
Ensanglante la terre et le ciel obscurci !
Sans que le souffle manque et que la voix défaille,
Comment de Valbeton vous narrer la bataille ?
La mer est moins houleuse et ses flots moins pressés
Que tant de combattants dans la plaine massés,
Et les feuilles des bois moins nombreuses fourmillent
Que sous les feux du jour, ici, d'armes ne brillent.
Le désir de combattre enflamme les deux camps ;
On entend retentir les appels provocants,
Les défis échangés par des voix goguenardes,
Et la lutte commence entre les avant-gardes !
Le margrave Amadieu, cousin du duc Girart,
Voyant flotter au vent le royal étendard,
Sort du rang et s'écrie : « En est-il de vous autres
Qui soient prêts à joûter contre quelqu'un des nôtres ? »
Le duc Gui de Poitiers bondit, et son épieu
Fait voler en éclats le heaume d'Amadieu.
Bientôt, soufflant à tous son ardeur furieuse,
La bataille s'étend, immense et merveilleuse...
Que de beaux coups d'épée et d'armes en lambeaux,
Que de morts étendus sous les pieds des chevaux,
Que d'écus fracassés et de broignes en pièces,
Et dignes des jongleurs, enfin, que de prouesses !
La mêlée aux cent voix est comme un tourbillon.
Le roi cherche des yeux Girart de Roussillon,

Et le duc, aussi prompt, fond sur son adversaire.
Mais soudain, dans la nue a grondé le tonnerre ;
Des signes effrayants apparaissent au ciel,
Et l'air est ténébreux et pestilentiel ;
Aux yeux épouvantés, ainsi Dieu manifeste
Sa réprobation pour la guerre funeste
Que deux peuples chrétiens se font aveuglément !
Chaque parti suspend sa fureur un moment,
La lutte fratricide avec le jour s'achève ;
On enterre les morts et l'on signe une trêve,
Girart pleurant son père et son oncle Odilon :
Quiconque la rompra soit déclaré félon !

La guerre cesse. Mais un meurtre la rallume,
Et sous de nouveaux flots de sang la terre fume.
Enfin, victorieux et défait tour à tour,
Le duc de Roussillon est vaincu sans retour.
Sans armes, dépouillé de tout, la mort dans l'âme,
De forêt en forêt, il fuit avec sa femme.
Le vainqueur le pourchasse et met sa tête à prix.
Rencontrant en chemin des marchands de Paris :
« D'où venez-vous ? dit-il. — Nous rentrons de Bavière,
Où, pour le museler de la bonne manière,
Les envoyés du roi cherchent le duc Girart.
— Les envoyés du roi sont arrivés trop tard :
Le duc Girart n'est plus, je l'ai vu mettre en terre.

— Dieu soit loué ! car c'est cet homme sanguinaire
Qui causa tous nos maux ! » De les entendre ainsi
Mener son deuil, le duc a froncé le sourcil ;
Et s'il avait encore au flanc sa bonne épée,
Au sang des mécréants il l'eût certes trempée.

Par les sentiers perdus faisant de longs détours,
Afin de passer loin des cités et des bourgs ;
Vivant de fruit sauvage et buvant à la source,
Proscrits et fugitifs, ils poursuivent leur course.
Parfois, las de se voir à ce point malheureux,
Le duc en sanglotant s'arrache les cheveux.
Combien à cette vie errante et misérable
La mort en combattant eût été préférable !
Mais sa femme lui rend espoir et réconfort,
Disant : « Nous serons deux contre les coups du sort. »
Ils traversent, l'angoisse et l'horreur à leur suite,
Les villages brûlés et la moisson détruite,
Et le peuple clamant ce lugubre refrain :
« Malheur au duc Girart qui nous prit notre pain ! »
Et Berthe près de lui comme un oiseau palpite.
Dans une humble chaumine ils trouvent enfin gîte.
La veuve a l'air affable et leur fait bon accueil ;
Mais quand le duc s'enquiert des causes de son deuil,
Éclatant en sanglots, d'une voix lamentable
La pauvresse leur dit quel grand malheur l'accable :

Elle pleure ses deux garçons et son mari,
En maudissant la guerre où tous trois ont péri,
Et ce duc qui sur eux déchaîna la tempête.
Et Girart atterré s'en va, courbant la tête...

Comme de son orgueil il est bien châtié !
Si Dieu, dans leur détresse, enfin n'en a pitié,
Sans asile et sans pain, sur la route déserte,
Il n'a plus qu'à mourir avec sa pauvre Berthe !

III

LE PROSCRIT

Au cœur de la forêt, sous les dômes touffus
Des combes, où le chêne et le hêtre aux grands fûts
S'élancent, — par moments, dressant sa haute taille,
Un homme au noir visage en silence travaille :
C'est le proscrit Girart, qui s'est fait charbonnier.
Voilà cinq ans qu'il peine à ce rude métier.
Lui, le seigneur si riche et si puissant naguère,
Le malheur le condamne à ce labeur vulgaire,
Et, pour ne pas mourir, c'est ainsi qu'il vivra.
Il dresse les fourneaux où le charbon cuira,
Et des cônes vêtus de terre et de ramée

On voit en longs rubans s'élever la fumée ;
Le feu, tout doucement, est ventilé par l'air,
Et quand le charbon noir, léger et sonnant clair,
Sera mis dans les sacs qu'à ses pieds il empile,
Avant l'aube, Girart l'ira vendre à la ville.
Pour livrer aux clients les sacs qu'il avait faits,
Ainsi le fier baron devenait portefaix.
Et chacun admirait la vigueur de cet homme,
Qui levait un quintal comme on prend une pomme !
Un jour, on l'avait vu, tel qu'un vrai chevalier,
D'un seul coup, en plein cœur, abattre un sanglier
Qu'une meute ou la faim avait chassé du gîte.
Mais la foule est gênante, et, farouche, il l'évite,
Car dès qu'il voit les gens devant lui s'ébahir,
En leur montrant sa force il craint de se trahir.
Si le roi le croit mort, la haine encor le guette
Et pourrait, d'un seul mot, faire tomber sa tête...

Devant la hutte en bois qui leur sert de maison
Et dont le toit verdit de mousse et de gazon,
Sous d'humbles vêtements, la duchesse est assise
Et coud. — Tout à l'amour qui les idéalise,
Ils vivent là, cachés, loin du monde indiscret,
Dans les enchantements sans fin de la forêt —
La forêt, poésie et parfum de la terre !
C'est l'heure où, ramenant la paix et le mystère

Sous les bois que rougit l'automne commençant,
Le soir mélancolique avec lenteur descend.
Un pépiement d'oiseau, la chute d'une feuille,
Seuls troublent le silence où l'âme se recueille.
Les abois d'une chasse et les appels du cor
Dans l'air pur et léger parfois vibrent encor,
Et l'on entend là-bas, des coupes éloignées,
Au poing des bûcherons résonner les cognées.

Or, pendant que Girart veille au feu de ses fours,
Dans l'étoffe soyeuse et le riche velours
Sa femme agilement fait marcher son aiguille.
En des genres divers son habileté brille ;
Des Dames de haut rang consultent son bon goût,
Et les travaux de choix lui viennent de partout.

Parfois, l'apercevant à travers la ramure,
Maint damoiseau s'arrête à sa vue, et murmure :
« Elle est, par sa beauté, digne d'être à la cour ;
Ses yeux profonds sont bleus et doux comme le jour ;
Mais pourquoi, pouvant faire une union princière,
A-t-elle préféré devenir charbonnière ? »
Et quand, sur le satin aux exquises pâleurs,
Ses fins doigts en brodant font éclore des fleurs,
Les pauvres gens, les yeux fixes, la bouche bée,
Disent émerveillés : « C'est bien sûr une fée ! »

Non, mais presque une sainte. — Épouse au cœur pareil,
Femme plus dévouée et de meilleur conseil,
Non, jamais il n'en fut, jamais il n'en dut être.
Depuis cinq ans, Girart a pu la mieux connaître,
Et son culte pour elle avec le temps grandit.
Lorsqu'il errait vaincu, traqué comme un bandit,
Elle errait avec lui, fidèle à sa fortune,
Partageant le pain noir, la misère commune,
Sachant toujours trouver le mot, le mot si doux
Qui calme la souffrance et relève l'époux.
Et maintenant, c'est elle encor, la chère femme,
Lorsque le proscrit sent la haine dans son âme
Gronder aux souvenirs amers des anciens jours,
Et trouve le travail et le soleil plus lourds ;
C'est elle qui soutient la pauvre âme blessée :
Avec des mots charmeurs où s'endort la pensée,
Entourant de ses bras le cou de Roussillon,
Cette douce colombe apaise ce lion !

IV

LE TOURNOI

Liesse et grand émoi dans toute la contrée !
Des hérauts à cheval, à la riche livrée,

Par cités et chemins annoncent un tournoi ;
Il sera, dans Soissons, présidé par le roi.
Que du chaume au palais nobles et peuple entendent,
Et que, de tous pays, les chevaliers s'y rendent !
Ducs, comtes et barons en superbe appareil
Défilent à travers les hameaux en éveil,
Et par les verts sentiers, sous le couvert des branches,
Chevauchant avec grâce au pas des mules blanches,
Les dames vont, dans tout l'éclat de leur beauté,
Le diadème au front, l'aumônière au côté,
Et les seins rayonnants d'or et de pierreries.
Comme un bouquet de mai les routes sont fleuries ;
Il semble que le cœur se dilate, en entrant
Sous la jeune feuillée au parfum pénétrant,
Et qu'un frisson d'amour emplit la forêt verte !
Le charme, lentement, gagne Girart et Berthe,
Et dans leur âme chante un souvenir lointain...
O nature embaumée, ô radieux matin !
Vous aviez cet éclat et cette transparence
Le jour où tous les deux, parmi la cour de France,
Ils passaient rayonnants de jeunesse et d'orgueil,
Sans prévoir qu'ils étaient si proche de l'écueil !
La duchesse ne peut cacher au duc ses larmes,
Et Girart, frémissant encore au bruit des armes,
N'y tient plus, et voilà qu'ils s'en vont au tournoi...

C'est l'heure ! Sous les yeux de la reine et du roi,
Qu'entoure en flots pressés la fleur de la noblesse,
Les jouteurs vont prouver leur force et leur adresse.
Déjà six chevaliers ont vidé les arçons,
Vaincus par un chef maure aux brutales façons,
Dont le heaume bruni d'escarboucles flamboie.
Il n'est point de baron qui sous ses coups ne ploie,
Et faisant face à tous venants, jeunes ou vieux,
Toujours le Sarrasin reste victorieux !
Serait-ce un enchanteur, ou le diable en personne ?
En vain le héraut crie et la trompette sonne,
La fatigue a brisé le bras le plus puissant.
Comme la lice est libre et que nul n'y descend,
Il offre de combattre avec le roi lui-même —
Le roi ! sanglant affront et minute suprême ! —
Derrière sa ventaille, il rit avec dédain,
Et pousse son cheval vers la reine...
Soudain,
Brandissant à son poing une lance de frêne,
Un homme gigantesque a bondi dans l'arène
Qu'entourent, haletants, dix mille spectateurs.
— « Arrière ! tu n'es pas au nombre des jouteurs,
Dit le Maure irrité ; je suis prince, toi rustre,
Et je ne veux jouter qu'avec un sang illustre.
— Ma noblesse ? Avant peu, tu la reconnaîtras
A la vigueur des coups que portera mon bras !

Refuser le combat, c'est avouer qu'on tremble !
— N'ai-je pas défié tous les barons ensemble ?
— Oui, mais la peur te prend de lutter contre moi.
— Tu n'es point chevalier !
— Je l'étais avant toi !
— Tu n'as pas dit ton nom !
— Qu'importe ! étant de France,
Je viens d'un étranger châtier l'insolence !... »

Sur un geste du roi, le tournoi reste ouvert.
Girart coiffe le heaume et revêt le haubert ;
Cependant, tour à tour on s'étonne et l'on doute,
Mais, dès qu'il est en selle, armé, prêt à la joute,
Charles et ses vassaux l'ont vite reconnu.
Placés l'un devant l'autre, au signal convenu,
Les jouteurs au galop ensemble ont pris le large,
Et chacun, se gardant, attend que l'autre charge.
Emporté par l'ardeur qu'il sent en lui frémir,
Lance au poing, front baissé, Girart fond sur l'émir :
L'arme vole en éclats ! Au soleil les épées !
De coups retentissants les armures frappées
Par les airs ébranlés sonnent avec fracas.
Le païen est vaillant, son bras ne faiblit pas ;
Mais le duc le harcèle : il rompt, volte ou s'avance ;
Dans ce duel tragique, on dirait qu'il dépense
La rage accumulée au sein des vils travaux.

Une sueur de sang inonde les chevaux ;
Et, toujours acharné, le combat continue.
Avant qu'il ait pris fin la nuit sera venue !

Si de bris et de coups le païen a sa part,
Plus d'une pièce manque aux armes de Girart,
Mais, tandis qu'à frapper sa vigueur se prodigue,
Son corps agile semble ignorer la fatigue ;
Il saigne cependant sous son heaume fendu !...
Le combat a repris, un moment suspendu,
Et les coups tombent dru comme grains dans un crible.
Enfin, le vaillant duc reçoit un choc terrible
Du païen qui s'épuise en efforts surhumains ;
Il recule, et levant son épée à deux mains,
Il abat d'un seul coup la tête sarrasine !

Alors, aux pieds du roi comme Girart s'incline,
Charles, pâle de joie, et de remords touché,
L'embrasse, — et devant tous, il lui rend son duché !

L'ÉCHANSON DU ROI

Dans le beau palais du roi d'Angleterre,
Derrière le trône au riche décor,
Les yeux souriants, l'âme vierge encor
Et tout glorieux de son ministère,
Un jeune échanson tient la coupe d'or.

Voici que soudain arrive de France
Un messager pâle et tellement las
Qu'il n'a plus de souffle et ne répond pas ;
Mais à l'échanson, qui vers lui s'élance,
Précipitamment il a dit tout bas :

« Le comte est malade et vous mande ; un traître
Envahit son fief, pillant et pendant
Quiconque ne veut à lui se soumettre.
Dans Boulogne en deuil, ô mon jeune maître,
Votre mère pleure en vous attendant !... »

Quel est au lointain cet enfant qui passe ?
Sous ses cheveux blonds brille son œil bleu.
C'est lui, l'échanson du roi, c'est Witasse !
Son cheval fumant dévore l'espace
Et du sol sonnant fait jaillir le feu.

— « Les champs de bruyère et les bois de rouvres,
Plaines et ruisseaux, collines et val,
Franchis tout et vole, ô mon bon cheval ;
Une fois rendus dans le port de Douvres,
Nous lèverons l'ancre au premier signal.

« Hardi, marinier ! Rame vite, rame !
Pour avoir du cœur songe à tes amours ;
En très grand péril priant Notre-Dame,
Ma mère, là-bas, pleure et me réclame,
Là-bas, au château dont tu vois les tours. »

O douleur ! partout la mort, l'épouvante ;
Le libérateur arrive trop tard ?

Non ! son glaive abat le lâche pillard ;
Son père est vengé, sa mère est vivante
Et, par eux béni, Witasse repart...

Dans le beau palais du roi d'Angleterre,
A droite du trône au riche décor,
Les yeux souriants, l'âme vierge encor,
Et tout glorieux de son ministère,
Le jeune échanson tend la coupe d'or !

LA RANÇON DU LÉPREUX

Cet épisode est tiré d'*Amis et Amiles*, — ou plus exactement d'*Ami et Amile*, — poème que M. Gaston Paris appelle « une vieille légende orientale sur un exemple d'incomparable amitié. » Cette légende devait trouver place dans le présent recueil, en raison de la célébrité dont elle a joui au moyen-âge. L'auteur a essayé de la transposer, en atténuant, dans la mesure du possible et sans la défigurer trop, son fond de barbarie, que parvient à peine à faire accepter un dénouement miraculeux.

Quant au « Jugement de Dieu, » dont il est ici question, c'était, on le sait, les épreuves auxquelles on avait alors recours pour s'assurer de l'innocence ou de la culpabilité d'un accusé. Celui-ci devait, dans le duel judiciaire qui était une de ces épreuves, avoir des otages ou garants de sa cause, et s'il était vaincu, on le déclarait coupable.

LA RANÇON DU LÉPREUX

I

Or, écoutez, seigneurs ; écoutez, nobles dames,
Un chant que le jongleur fit pour toucher vos âmes,
Et dites si depuis Euryale et Nisus
Le monde vit jamais des amis s'aimer plus.

C'étaient deux chevaliers frères par le courage,
Et tellement pareils de cœur et de visage
Que leurs mères, souvent, les confondaient entre eux.
Ayant risqué cent fois leurs jours aventureux,

Tous deux s'étaient juré — ce temps est loin du nôtre ! —
De toujours et partout se secourir l'un l'autre.

Amile remplissait une charge à la cour ;
Amis, comte de Blaye, heureux d'un pur amour,
Avait pris devant Dieu Lubias pour compagne.
Or, la belle Élissent, fille de Charlemagne,
Pour Amile aux doux yeux s'éprit éperdument
Et, non moins épris qu'elle, il devint son amant.
Mais Ardré, le duc fourbe aux sourires aimables,
Un jour, à l'empereur dénonce les coupables,
Et demain, comme lui, d'autres témoigneront !
L'empereur en silence a pâli sous l'affront ;
Un terrible courroux en son âme s'amasse,
Et la preuve du crime, il faut qu'Ardré la fasse !
Provoqué par celui dont l'honneur est en jeu,
Il accepte en champ clos le Jugement de Dieu.
Mais de garant qui veuille épouser sa querelle,
Amile en cherche en vain... O minute cruelle !
Rester la rage au cœur et l'épée au fourreau !
Charlemagne a crié : « Qu'on le livre au bourreau ! »
Toutefois, en voyant pleurer l'impératrice
Il daigne, de huit jours, retarder le supplice,
Et le condamné vole auprès de son ami.

Encor hanté d'un rêve auquel il a frémi

Et qui lui montre Amile accourant en détresse,
Amis lui-même accourt, fidèle à sa promesse.
Il le trouve en chemin et, tombant dans ses bras,
Il apprend en deux mots son terrible embarras ;
Le Jugement de Dieu, c'est la mort ! Non qu'il tremble,
Mais c'est le déshonneur et la mort tout ensemble !
— « Non, lui répond Amis, non, ce ne sera pas !
Des garants, j'en aurai. Va, rejoins Lubias,
Sans lui dire surtout quel danger nous menace ;
Moi, qui suis innocent, je vais prendre ta place. »

Le délai de retour est à peine expiré
Qu'Amis arrive... Il entre en lice et tue Ardré,
Qui tombe transpercé d'un maître coup de lance,
Et Charles, proclamant alors son innocence,
Ordonne que sa fille épouse le vainqueur.
Bien qu'il ait à jamais déjà lié son cœur,
Amis se tait, craignant de trahir la méprise,
Et mène sur le champ Élissent à l'église.
Il va jusqu'à l'autel, il fait un faux serment...
Un tel crime s'expie, et par quel châtiment !

Amis repart. Bientôt, la lèpre dévorante
A fait de tout son corps un objet d'épouvante.
Sa femme avec horreur le fuit. — « De ce lépreux,
Prêtre, délivrez-moi, dit-elle, je le veux ! »

Invoquant la pitié, l'évêque en vain résiste ;
De plus en plus pressante, implacable, elle insiste.
Et, gagné par son or, le peuple menaçant
Le contraint d'obéir. — Hier encor si puissant,
Le pauvre comte Amis est chassé de sa ville,
Comme un être maudit ; insolente et servile,
La foule, en s'écartant, hors des murs le conduit,
Pour l'enfermer vivant dans un triste réduit ;
C'est là qu'il doit languir en proie au mal immonde,
« Séparé » de sa femme et du reste du monde,
N'ayant plus ici-bas que son fils pour appui, —
Un enfant, qui proteste et qui pleure avec lui.

II

Depuis huit ans, Amis porte ainsi sa misère.
Tendre époux d'Élissent, Amile est deux fois père,
Mais par instants son cœur se serre de pitié,
Quand il songe à l'ami qui s'est sacrifié
En prenant, innocent, la place du coupable,
Et que tout proche d'eux tant d'infortune accable !
C'est à ce dévouement trop magnanime, hélas !
Qu'ils doivent tous les deux leur bonheur ici-bas ;
Et pendant que leur vie, égoïste et tranquille,
S'écoule, il attend, lui, que le secoure Amile.

Le secourir ! Comment chasser ce mal hideux
Qui le mine et le ronge ?... Or, voici que tous deux
Ont un songe pareil : « L'heure est enfin venue !
Amile a deux enfants, que lui-même il les tue
Et, lavé de leur sang, le lépreux guérira !... »

Non, c'est un songe horrible ! à l'aube il s'enfuira...
Et soudain le réveil a rassuré le père.
Amis aussi, pourtant, eut un songe naguère ;
Il y crut, et sauva son ami de la mort...
La vision revient dès qu'Amile s'endort,
Obsédante, implacable... et, la terreur dans l'âme,
Jour et nuit, pour pleurer, le père fuit sa femme.
Un père ! En est-il un d'assez dénaturé
Pour égorger l'enfant par lui-même engendré ?
Ah ! plutôt mille fois il donnerait sa vie !
Mais non ; l'ordre est formel : « Il faut qu'il sacrifie
Ses fils, car il peut *seul* délivrer aujourd'hui
Celui qui sans regret s'est dévoué pour lui.
Ne lui jura-t-il pas qu'en toute circonstance
Il saurait, corps et biens, lui prêter assistance ? »
— Pour éprouver la foi d'Abraham, Dieu jadis
A pu lui commander d'immoler son seul fils ;
Mais il n'exigea point un pareil sacrifice,
Car sa miséricorde égale sa justice...
— « Abraham devant Dieu fut sans fautes, mais toi,

Fornicateur, menteur, sacrilège et sans foi,
Crois-tu donc vivre ainsi, crie une voix intime,
Et pouvoir éviter la peine de ton crime ?... »
Contre l'appel fatal Amile se débat.
— « Lâche, expie à ton tour ; tiens ton serment, ingrat !
Amis compte sur toi, reprend la voix terrible ;
Il sait qu'il n'est sans toi de guérison possible,
Mais trop noble est son cœur pour jamais demander
Ce que spontanément tu lui dois accorder.
Pour toi, depuis huit ans, la vie a tous les charmes ;
Depuis huit ans il pleure et nul ne voit ses larmes ;
Mais il préférerait — car il est père aussi ! —
Être encor ta rançon, rester à ta merci,
Plutôt que d'attenter à ton bonheur fragile... »

Une invincible force entraîne, emporte Amile ;
Il s'en va, comme en rêve ; il entre chancelant
Dans la chambre où blottis au fond du berceau blanc
Les deux blonds chérubins, les lèvres demi-closes,
Dorment en souriant, vermeils comme des roses...
Ah ! s'ils doivent mourir, qu'ils passent, sans réveil,
Du doux rêve qu'ils font à l'éternel sommeil !
Mais voici que leurs yeux s'ouvrent ; leur regard tendre
Sourit au malheureux qui cherche à s'en défendre,
Et pleure et les embrasse avec des transports fous !
— « Père, qui vous afflige et pourquoi pleurez-vous ?

— Il faut nous séparer, le bon Dieu vous réclame,
Et vous devez mourir pour le rachat d'une âme.
— Qu'est-ce donc que mourir ?
— C'est s'en aller aux Cieux !
— Et comment irons-nous ?
— Rien qu'en fermant les yeux.
— Mais, avant de partir, verrons-nous notre mère ?
— Presque aussitôt que vous nous quitterons la terre,
Et tous deux nous irons vous rejoindre là-Haut !
— Alors, nous sommes prêts, père, puisqu'il le faut ;
Mais encore un baiser, et ce dernier pour Elle... »

Et comme les oiseaux se couvrent de leur aile,
Sur leurs yeux de pervenche ils ont posé leurs doigts...

S'affermissant le cœur par un signe de croix,
Amile a soulevé la reine des épées
Et roule défaillant près des têtes coupées !...

Le lépreux le reçoit en jetant un grand cri ;
Par le sang innocent il est soudain guéri
Et mêle ses sanglots à ceux de sa victime.
Cependant, on connaît bientôt l'horrible crime ;
Partout avec stupeur on va le répétant.
Élissent affolée accourt, se lamentant
A travers le palais. Près de franchir la porte,

Elle contient son cœur, elle croit tomber morte
Et n'ose ouvrir les yeux....
O prodige nouveau !
Ses deux fils souriants jouaient dans leur berceau !

LES NOCES DU COMTE

Le digne fils du duc Aimeri de Narbonne,
De celui qui devant Charlemagne en personne,
Au temps où la framboise embaume le verger,
Prit la ville que nul ne voulait assiéger,
Guillaume Fièrebrace aujourd'hui se marie,
Et Rome, délivrée, est joyeuse et fleurie !

Poussé par Dieu, le comte y vint juste au moment
Où le chef de l'Eglise était en grand tourment :
Galafre, émir d'Afrique, à la race infidèle
Veut soumettre le pape et la Ville éternelle ;

Leur défenseur, le duc Gaiffer, est prisonnier,
Et le mécréant vient, par ce défi dernier,
Dans Rome consternée outrager le Saint-Père :
« Il est une façon de terminer la guerre :
Choisis un champion parmi les chefs chrétiens,
Et si ce guerrier-là peut vaincre l'un des miens,
Je te rends les captifs et t'abandonne Rome. »

C'est à ce moment-là que le comte Guillaume
Arrive, accompagné de ses onze neveux.
— « Laissez-moi tout l'honneur, leur dit-il, je le veux !
Quant à toi, fils d'enfer, va-t-en dire à ton maître
Que je serai, céans, charmé de le connaître,
Et qu'un de nous deux mort, d'autres après viendront. »
En silence Galafre a dévoré l'affront,
Et pour plus sûrement châtier tant d'audace,
C'est le géant Corsolt qu'il envoie à sa place.
Corsolt, bardé de fer, a sept pieds et demi !
A son aspect, chacun en son cœur a frémi.
Pour soutenir le choc et garder l'avantage,
Il devra besogner, le comte au fier visage !

Guillaume invoque Dieu, tourné vers l'Orient.
— « A qui donc parles-tu ? lui dit l'autre en riant.
As-tu recours peut-être à quelque sortilège,
Et de mes coups mortels crois-tu qu'il te protège ?

— Je parle au Dieu de gloire, au Dieu de majesté,
Pour que son bras m'assiste et que tu sois maté.
— Ton Dieu ? Je le méprise. Il foudroya mon père,
Puis regagna le Ciel suivi de son tonnerre,
Sachant bien qu'on ne peut là-haut l'aller chercher,
Mais d'écraser les siens il n'a pu m'empêcher.
Toi-même, essaie un peu, moucheron ; prends le large,
Concentre ta vigueur et frappe sur ma targe,
En invoquant tes saints, ta madone et ton Dieu,
Tu ne me feras pas remuer plus qu'un pieu... »
Il n'a pas achevé, qu'un maître coup de lance
A fait dans son gosier rentrer son insolence
Et voler la moitié de sa targe à vingt pas.
— « Aie ! par Mahomet, dit le païen tout bas,
Il est bien fou celui qui petit homme raille
Avant que d'avoir vu comme il entre en bataille ! »
Un trait aigu, lancé d'un violent effort,
Siffle... S'il eût atteint le comte, il était mort !
Corsolt tire l'épée, il bondit, et Guillaume
Sent le fer entamer son nez avec son heaume.
— « Désormais tu seras bien marqué, vil chrétien ! »
Rugit le mécréant.
Alors, — écoutez bien
Ce qu'il advint, seigneurs, et dites quelle audace
A jamais égalé celle de Fièrebrace, —
Guillaume jette au loin son heaume et son écu,

Et pendant que Corsolt, qui croit l'avoir vaincu,
Se penche, des deux mains, par un coup formidable,
Il tranche net la tête au champion du diable !
Ses neveux accourant émus : « En ce jour-ci,
Leur répond-il, mon nez s'est un peu raccourci,
Mais, d'un autre côté, mon nom s'allonge, en somme,
Et pour me distinguer, en souvenir de Rome,
On me surnommera le Marquis au court nez !
— Allez, dit Guibelin, parmi les mieux tournés
Beaucoup seraient encor fiers d'être à votre image.
— Or ça, reprend le comte, achevons notre ouvrage. »

Sachant Corsolt vaincu, Galafre s'est enfui,
Mais on a vite fait de s'emparer de lui ;
Et Gaiffer délivré retrouve sa famille.
Il embrasse le comte, et lui montrant sa fille,
Frêle et charmante comme une fleur d'églantier :
« Voulez-vous, lui dit-il, être mon héritier ? »
Guillaume n'en a pas entendu davantage,
Et dès qu'il aperçoit l'enfant au pur visage,
Dont le chaste regard est plus doux qu'un rayon,
L'amour s'est emparé de ce cœur de lion ;
Car Dieu sait tout unir par d'invisibles chaînes,
Et la grâce des lys à la force des chênes,
Et la vierge candide au héros glorieux.
Pour la fête de l'âme et la fête des yeux

Fleur de beauté vaut bien fleur de chevalerie,
Et c'est pourquoi le comte aujourd'hui se marie.
Le rude batailleur, le champion de Dieu,
Va donc, à son foyer, se reposer un peu !

Gais carillons, sonnez ! et toi, jongleur, apprête
Ta meilleure chanson pour ce grand jour de fête,
Et chante le bonheur, car le bonheur est court.

Sur les pas du cortège à flots le peuple accourt
En s'exclamant sans fin de joie et de surprise.
Voici le noble comte et la belle promise ;
La basilique s'ouvre en les voyant venir
Et le pape lui-même est là, pour les unir,
Lorsque, sur des chevaux haletants, blancs d'écumé,
Des messagers de France, — on le voit au costume, —
Arrivent ; et fendant cette foule en émoi,
Ils abordent ainsi Guillaume, au nom du roi :
« Charlemagne n'est plus, et de son héritage
Des traîtres en secret complotent le partage ;
Son fils, trop faible, hélas ! implore votre appui,
Et le moindre retard peut tout perdre avec lui. »

La terrible nouvelle a fait pâlir le comte,
Un sanglot brusquement à la gorge lui monte :
Quoi ! se quitter, partir sans attendre à demain ?

S'arracher au bonheur quand on l'a sous la main,
Abandonner ainsi tant d'amour, tant de charmes ?
Avec des yeux chargés de tendresse et de larmes
Il regarde l'enfant qu'il peut ne plus revoir,
Il songe à l'empereur dont il est tout l'espoir
Et qui de son épée attend la délivrance...

Et, sautant à cheval, il repart pour la France !

LA CHASSE INTERROMPUE

Ébranlant les échos de la forêt profonde,
La chasse retentit d'une lieue à la ronde.
« Hardi, mes francs limiers ! Taïaut ! Taïaut ! »
Sous bois,
Qui donc entraîne ainsi la meute aux longs abois ?
C'est le duc Auberi de Bourgogne, le diable
En personne, à qui rien ne résiste ; incroyable
Mélange de bravoure et de férocité,
Et que jusqu'à présent nul homme n'a dompté.
Auberi tout à l'heure était à la quintaine,
Lorsqu'on lui signala dans la combe prochaine

Un sanglier de taille énorme. — Le repos
Pèse au duc : « A leurs jeux laissons les damoiseaux,
A demain la quintaine et courons sus au fauve ! »
Et dans le bois sonore où le gibier se sauve
Effarouché devant les chiens la gueule en feu,
Le voilà qui s'enfonce armé de son épieu.
Dans la poursuite folle où sa fougue l'entraîne
Il a déjà franchi les bords de son domaine,
Laissant derrière lui meute et chevaux fourbus,
Et la chasse est si loin qu'on ne les entend plus ;
Pourtant, du sanglier toujours il suit la trace,
Quand tout à coup le duc se trouve face à face
Avec un chevalier lui barrant le chemin.
— « Cette forêt, dit-il, est à mon suzerain
Le comte Eude, et je suis, moi, son vassal fidèle,
Anséis, qu'il chargea de la garder.
— Appelle
Alors à ton secours, dit le duc menaçant,
Car je vais chiffonner ton costume en passant ! »
Et son épieu, d'un coup, renverse l'autre à terre !
Mais aussitôt surgit un nouvel adversaire,
Puis deux, puis trois ; bientôt le duc, seul contre tous,
Charge comme un lion assailli par des loups,
Et dans sa résistance habilement conduite,
Il les couche à ses pieds ou met le reste en fuite.
Mais quand s'achève enfin ce combat inégal,

Le Bourguignon n'a plus d'armes ni de cheval.
Or, le péril renaît, car l'alarme fut prompte,
Et voici que s'approche un officier du comte.
La guerre a balafré vingt fois son front chenu ;
Auberi frémissant de loin l'a reconnu :
C'est Fouqueret, l'ancien écuyer de son père,
Et qu'il a, lui brutal, congédié naguère,
Après l'avoir honni, dépouillé de ses biens,
Sans pitié pour son âge et les larmes des siens.
Le vieillard voit le duc et change de visage...
L'homme qui lui causa le plus cruel dommage,
Au bout de son épée enfin il le tient donc !
En vain supplierait-il ; ni pitié, ni pardon !
Il l'abattra d'un coup, comme le bois qu'on tranche ;
Et tout le sang lui monte au cœur... Quelle revanche !
Le comte Eude et ses gens accourent ; les voici.
Il est là désarmé, réduit à leur merci,
Sans pouvoir résister ni tenter de retraite ;
Et le voilà traqué, lui qui traquait la bête !
Auberi les entend et pense : « Je suis mort ! »
Alors, sentant en lui sourdre un vague remord :
« Puisque tu fus l'ami du duc Basin mon père,
Crie-t-il à Fouqueret, frappe-moi, je préfère
Expirer de ta main qu'être assommé par eux.
— Basin !... N'invoque pas ce nom-là, malheureux.
Car tu n'en es pas digne !... Oui, dès ma tendre enfance,

Je le servis, ton père, avec reconnaissance,
C'est lui qui fut mon maître et lui qui m'a nourri... »
Et par ce souvenir brusquement attendri,
De son cœur à ses yeux il sent monter des larmes ;
Regardant Auberi sans cheval et sans armes,
Le vieillard saute à terre, et plus noble qu'un roi,
Au duc il tend la bride, en disant : « Sauve-toi ! »

LE PAS D'ARMES D'AIOL

I

Parmi les quolibets d'une foule incivile,
Un chevalier, d'étrange aspect, entrait en ville.

— « D'où vient ce fer-vêtu ? — Demande-lui son nom.
— Quel morceau de haubert ! La commère Aganon,
La femme du boucher, a le ventre moins large,
Et l'on pendrait un bœuf à l'anneau de sa targe !
— Hé ! chevalier, qui donc a forgé votre écu ?
Est-ce au roi sarrazin que vous avez vaincu,
Qu'appartenait le heaume encadrant votre tête ?

— Votre coursier eut tort de quitter la charrette,
Mais un bon corroyeur loge à deux pas d'ici !
— Vous faites vilenie en me gabant ainsi,
Dit Aiol étonné ; pauvreté n'est pas vice,
Et je viens près du roi demander du service.
— Au cordonnier Pierron adressez-vous plutôt,
Il vous enseignera le métier qu'il vous faut ! »
Ah ! quelle envie Aiol avait de les pourfendre !
Mais, généreux, il feint de ne pas les entendre.
— « Sire, la Table ronde a dû jadis vous voir ;
Votre cheval fut blanc avant que d'être noir,
Et sûrement Artus l'eut dans ses écuries !
— Restez donc avec nous jusqu'à Pâques fleuries
Et vous pourrez alors nous donner un tournoi !
— Je veux bien, dit Aiol, mais place ! laissez-moi
Continuer ma route. — Allez, sire, et Dieu daigne
Bénir le tavernier dont vous serez l'enseigne !... »

C'est ainsi que raillaient ribauds et mécréants
Le fils du comte Elie aux portes d'Orléans.
Un lâche courtisan, à langue de vipère,
Auprès du roi Louis avait perdu son père,
Qui depuis vivait pauvre, exilé de la cour.
L'enfant s'était juré de le venger un jour.
Dans la lande cendrée, uniformément grise,
Où le pin résineux parfume l'âcre brise,

Son corps souple et nerveux, qu'animait un grand cœur,
Avait puisé la grâce et la mâle vigueur ;
Et sa libre jeunesse, il l'avait occupée
A monter à cheval, à manier l'épée,
Et son adresse à l'arc était telle, qu'Aiol
Traversait d'un trait sûr un roitelet au vol !

Il décroche, un matin, l'armure de son père,
Pour aller vers le roi Louis, dont il espère
Aide et protection — et justice plus tard.
La mère toute en pleurs s'oppose à ce départ :
« S'en aller jeune et seul, et si loin, c'est folie ! »
Mais la fierté tressaille au cœur du comte Elie :
— « Prends mes armes, dit-il, et sache t'en servir.
La vie est un chemin parfois rude à gravir,
Mais quand on garde au cœur l'honneur et le courage,
On arrive toujours, et Dieu vous apanage.
A la cour tu seras pauvre, mais entre tous
Souviens-toi que pas un n'est plus noble que nous,
Et qu'avant mon exil immérité, naguère
Je marchais près du roi quand il allait en guerre.
Sois brave, sans jamais en tirer vanité ;
Par la force, l'adresse et l'intrépidité,
C'est au combat qu'on juge un homme.
— Ainsi ferai-je,
Répond le damoiseau.

— Pour que Dieu te protège,
Protège l'orphelin, la veuve et le vieillard ;
Chacun, petit ou grand, a droit au même égard ;
Et respecte le pauvre, étant pauvre toi-même.
Tu prendras Marchegai, mon bon cheval. Je l'aime
Comme un vieux compagnon de gloire ; tous les deux
Nous avons affronté bien des chocs hasardeux ;
Et pour qu'il fasse encor plus d'une lieue à l'heure
Pas même n'est besoin que l'éperon l'effleure.
Il n'eut point son pareil dans le combat. Voici
Ma lance, elle est tordue, et mon heaume a noirci ;
L'épée et le haubert, jadis, étaient splendides ;
Mais va, fils, ne crains rien, ils sont encor solides.
Tes débuts seront durs ; voici tout mon trésor,
Que j'ai mis de côté pour toi : quatre sous d'or !... »
Non ! la mère, elle aussi, fit des économies !
Avec un long baiser de ses lèvres blémies,
Et ses yeux tendrement au fond des siens plongeant,
Elle offre à son cher fils trois piécettes d'argent,
Prévoyante réserve et relique dernière
Que pour les mauvais jours gardait son aumônière !
Et son père aussitôt l'ayant fait chevalier,
Aiol se met en route.
O l'aspect singulier !
Si d'un noble idéal il a l'âme grisée,
Son pauvre équipement soulève la risée.

Les rênes, qu'il usa, trop courtes se trouvant,
Le brave Marchegai s'en va le nez au vent...
Tel un cerf aux abois que poursuit une meute !
Aussi, comme la foule autour d'Aiol s'ameute !
Il entend, avec un dépit mal contenu,
Chevaliers et bourgeois rire de l'inconnu ;
Les dames pour le voir se mettent aux fenêtres
Et la joie a mêlé les valets et les maîtres.
Cependant sa réplique est pleine de saveur,
Et son air avenant dispose en sa faveur.

Voyant son embarras et toute apitoyée,
Gisèle aux blonds cheveux, par sa mère envoyée,
Vers lui s'avance alors. Elle a dix-huit printemps ;
Milon d'Aiglin, son père, est mort depuis sept ans,
Et, son deuil maternel s'éclairant d'un sourire,
La comtesse à la cour commence à la produire.
De plus belle il n'est point, de plus riche non plus.
Ils ont courtoisement échangé des saluts,
Et comme un pèlerin guidé par son bon ange,
Il la suit à travers la foule qui se range.
Dès qu'il se fut nommé, la comtesse eut un cri :
« Mais nous sommes parents ! Le comte mon mari,
Paix à son âme ! était frère de votre mère.
— Vive Dieu ! fait Aiol, la rencontre m'est chère.
Mon père m'avait dit : « Mon fils, informe-toi

« S'il est de nos parents au service du roi.
« La veuve de Milon est-elle de ce monde ?
« Elle avait, tu le sais, une fillette blonde,
« La petite Gisèle, avec qui bien souvent
« Tu jouas à la cour, étant toi-même enfant.
« Hélas ! depuis dix ans que l'exil nous sépare,
« Qui sait ce qu'il advint ? Le bonheur est si rare ! »
Voilà ce qu'au départ mon père m'avait dit.
Mais en dix ans, cousine, on change et l'on grandit !
— En ce temps-là, mon front touchait presque le vôtre
Et le même cheval nous portait l'un et l'autre.
— Oui : Marchegai ! Je me souviens ! Et que de fois
Je dénichai pour vous des oiseaux dans les bois !
— Un matin, dans son nid de mousse à forme étrange,
Nous avions, en tremblant, surpris une mésange,
Et moi je la tenais tiède encore en ma main,
Quand ses petits yeux noirs se fermèrent soudain,
Et sa tête au col bleu pendait, inanimée...
La croyant morte alors, j'ouvris ma main fermée,
Mais brusquement l'oiseau s'envola vers les bois,
Nous laissant là plantés, bouche bée et tout cois... »

Ainsi, sous le regard de la mère attendrie,
Se déroulait sans fin la douce causerie,
Et le bon chevalier ainsi de jour en jour
Attendait le moment de paraître à la cour.

II

Tout à coup, par la ville éclate la nouvelle
Que le comte de Bourge, envers le roi rebelle,
Marche sur Orléans. Trois de ses champions
Vainement ont crié leurs provocations ;
Le roi Louis, qui veut les laisser se morfondre,
A fait à ses barons défense de répondre.
— « Moi qui suis, dit Aiol, indépendant du roi,
J'accepte le défi ! » — Sa tante avec effroi
Se récrie : « Affronter une pareille épreuve !
Si du moins vous aviez une armure plus neuve !
— Ma force, reprend-il, n'éclatera que mieux. »
Gisèle ne dit rien, pâle, et baisse les yeux ;
Elle tremble, elle aussi, d'une telle aventure,
Mais au fond de son âme, où s'ouvre une blessure,
Elle désire voir grandir le chevalier
Que le peuple moqueur se plaisait à railler,
Et bravement : « Allez, dit-elle, à ce pas d'armes. »
Elle sourit et sort, — mais il a vu ses larmes,
Et c'est comme un rayon qui lui descend au cœur.
Maintenant, il est sûr de revenir vainqueur !

Aiol est à cheval, la populace vile
L'escorte bruyamment aux portes de la ville ;

Et les trois chevaliers, apercevant Aiol,
Se disent : « Allons-nous joûter contre ce fol ? »
Aiol jette son gant au premier qui s'avance ;
Tous deux prennent du champ et le combat commence.
Au second choc, le fer sur l'armure a sonné
Et l'un des champions roule désarçonné...
Mais ce n'est pas Aiol ! Et la foule en liesse,
Que du haut des remparts le spectacle intéresse,
Rit de cette victoire imprévue, en disant
Que parfois le hasard se montre complaisant.
Mais Aiol au galop, superbe, droit en selle,
Revient, et Marchegai fait des bonds de gazelle.
Le second chevalier le toise avec dédain :
Il va, lui, sur le pré coucher ce paladin ;
Et fougueux, dans la lice à son tour il s'élance.
Crac ! il voit en éclats soudain voler sa lance
Et sent l'acier pointu déchirer son haubert.
— « Choisis pour la prochaine un bois un peu plus vert,
Crie Aiol, et voyons ce que vaut ton épée !
— Au sang d'un ennemi je l'ai vingt fois trempée,
Répond l'autre, et tu vas en connaître le poids. »
Le coup a fait fléchir Aiol sous son harnois
Et, deux pouces plus bas, il le pouvait occire !

La foule, haletante, avait cessé de rire.

Quand son regard perçant la surprend en défaut,
Avez-vous quelquefois vu fondre le gerfaut
Sur la tremblante proie à sa vigueur promise ;
Ou le roi du désert, lorsque sa faim s'aiguise,
Bondir sur le taureau dont la chair a frémi ?
Tel, intrépide, Aiol fond sur son ennemi
Et l'abat expirant sur l'arène sanglante.

Le troisième, un géant, à son tour se présente.
— « Toi, dit Aiol, ton heaume est assez de mon goût ;
A son brillant métal j'en devine le coût,
Aussi vais-je avec lui compléter mon armure.
— Ce n'est pas sans besoin, car elle est un peu mûre ! »
Riposte le géant. Il n'a pas achevé,
Qu'un maître coup de lance, en plein cœur arrivé,
L'abat de son cheval.
Est-ce tout ? Pas encore.
Le sol a retenti sous un galop sonore...
C'est le comte de Bourge !
« Ah ! fait le chevalier,
Que le Ciel nous assiste ! En ce coup de collier,
Marchegai, puisses-tu voir ta force renaître ! »
Comme s'il eût compris le désir de son maître,
Le brave destrier hennit joyeusement,
Et voulant du combat brusquer le dénouement,
Il s'élance, cabré, sur le comte en personne,

Si foudroyant, que net son choc le désarçonne !
— « Occis-le, crie en chœur la foule, venge-toi !
— Non, dit Aiol, qu'il jure obéissance au roi
Et qu'ici-même, en gage, il rende son épée...
Et maintenant, rentrons. Après cette équipée,
J'ai hâte de bailler l'avoine à mon cheval. »

Un peuple entier l'escorte, — ô retour triomphal !
Et voulant devant tous reconnaître son zèle,
Le roi le fit baron et lui donna Gisèle !

IL NE FAUT TENTER DIEU

« Il ne faut tenter Dieu, » le proverbe dit vrai.
Ecoutez la Chanson de Raoul de Cambrai.

Raoul est comte, mais s'il lui plaisait de mettre
La couronne ducale à son cimier d'ancêtre,
Qui donc s'opposerait à ce droit du plus fort ?
Précisément, Herbert de Vermandois est mort ;
Or, il ne convient pas, vraiment, que l'on partage
Entre ses quatre fils un si bel héritage ;
C'est pourquoi, lui Raoul, il se l'adjugera,
Et s'ils n'acceptent pas le prix qu'il offrira,

Que les intéressés décampent au plus vite !
En apprenant le coup d'audace qu'il médite,
Bernier, fils de l'un d'eux, l'est venu supplier :
« Messire, vous m'avez nourri, fait chevalier,
Et je vous suis lié par la reconnaissance ;
Mais épargnez aux miens cette mortelle offense ;
Ce que vous méditez est par Dieu défendu.
— Pas de sermon, Bernier, car c'est du temps perdu !
Je ne te savais point diseur de patenôtres ;
Si la chaîne te pèse, eh ! va te joindre aux autres ! »

Le jeune homme est parti, sombre, le cœur serré.
Déjà l'envahisseur en campagne est entré
Avec les appétits d'une bête de proie ;
Et le paysan fuit et la grange flamboie,
Et la guerre sinistre, à l'œil épouvanté,
Promène par les bourgs son spectre ensanglanté.
Implacable, cédant au diable qui le tente,
Au moutier d'Origny Raoul dresse sa tente.
— « Au porche de l'église attachez vos chevaux,
Sur le crucifix d'or perchez mes deux gerfauts,
Crie-t-il en proférant un horrible blasphème,
Et faites pour la nuit mon lit sur l'autel même !
De mon passage il faut laisser tel souvenir
Qu'il remplisse les chants des jongleurs à venir.
En ce Vendredi-Saint, où, raconte l'Église,

Le Christ pour les pécheurs sur la croix agonise,
Laissons la pénitence aux faibles de raison ;
Servez-moi paons rôtis et grasse venaison,
Pillez la basse-cour et défoncez les tonnes,
Et puis, comme bouquet, nous grillerons les nonnes ! »

Ses hommes n'osent pas suivre ce réprouvé,
Mais deux têtes soudain roulant sur le pavé
Montrent quel sort attend quiconque lui résiste.
Tel un tigre qui suit sa victime à la piste,
La meute sacrilège a souillé le saint lieu,
Et, troupeau moissonné sous le regard de Dieu,
Les vierges au blanc voile, hélas ! gisent à terre
Comme des lys brisés jonchant le sanctuaire,
Et vers le Ciel muet — ô Dieu, Dieu tout-puissant ! —
La flamme tourbillonne et monte en mugissant...
Puis, pour s'abattre ailleurs, la Mort ouvre ses ailes.

Cependant, entourés de leurs vassaux fidèles,
Les fils du duc Herbert s'avancent. — Le lointain
Est transparent et clair au réveil du matin,
Et, pour décor ayant le calme paysage,
Dans la plaine, là-bas, la bataille s'engage.
La Mort fauche. Les coups succèdent aux défis.
Ernaud, comte de Douai, voit tomber ses deux fils,
Et hurlant de douleur, affamé de vengeance,

Il provoque Raoul et charge à fond. Sa lance
A la hauteur du sein démaille le haubert,
Et l'étoffe jaillit de l'acier entrouvert.
Mais il a présumé de lui, le pauvre père !
Il ne tient pas longtemps contre un tel adversaire.
Déconfit, accablé de coups, mort à moitié,
Il fuit à travers champs, criant : « Pitié ! pitié !
Puisque mes fils sont morts, prenez mon patrimoine,
Mais laissez-moi la vie et je me ferai moine,
Je prierai Dieu pour vous !
— Non, non, tu vas mourir,
Sans espoir qu'un des tiens vienne te secourir
Ou qu'une âme s'émeuve à ton cri d'agonie.
Quant à ton Dieu, s'il est là-haut, je le renie !
— Alors, répond Ernaud, frappe ; Dieu t'a jugé :
Je ne t'estime pas plus qu'un chien enragé,
Et si nul ne m'assiste à cet instant suprême,
L'herbe me soit en aide, et la terre elle-même !
— Herbe, terre, ni Dieu, ni saints du Paradis
Ne pourront te sauver, c'est moi qui te le dis !
— Tu mens, blasphémateur, et ton heure est venue ! »
Crie une voix terrible et qu'il a reconnue.
C'est Bernier !
— « D'où viens-tu ?
— D'Origny tout en feu,
Où tu brûlas ma mère et profanas son Dieu,

Et nous allons enfin nous mesurer ensemble ! »
Et tout à coup voilà que le mécréant tremble ;
O mystère ! devant le trépas il a peur...
Peur ! lui le batailleur, le pillard, le coupeur
De têtes et de bras ! un frisson le secoue
Et la sueur du lâche a perlé sur sa joue ;
Il veut fuir, mais Bernier ne le permettra pas :
Il l'attaque, le presse ; il s'attache à ses pas,
Lui barrant le chemin chaque fois qu'il se sauve.
Raoul enfin s'arrête, acculé comme un fauve,
Et tandis qu'il s'affole en un suprême effort,
Bernier le frappe au cœur et l'étend raide mort !

LA DAME AUX ANNELS.

A Boulogne, dans leur château,
D'où la mer aux yeux étincelle
Sous le soleil du renouveau,
Le comte et sa femme Isabelle
De Saint-Jacques de Compostelle
Sont revenus, et dans ce jour
Tout est joie et le vin ruisselle,
Chez eux, pour fêter leur retour.

Chacun s'enquiert de leur voyage :
« Du banal et de l'imprévu,
Dans ce fameux pèlerinage
Si vénérable et si couru,
Que vous devez en avoir eu ! »
Le comte alors, sur l'auditoire
Promenant un regard ému :
— « Oui, dit-il, oyez cette histoire :

Deux bons pèlerins, comme nous,
S'acheminaient vers la Galice,
Quand un chevalier, dont l'air doux
Cachait un cœur plein de malice,
Leur demande comme un service
De faire la route avec eux.
— « Que le voyage s'accomplisse,
Répondent-ils, selon vos vœux ! »

La dame était belle et coquette,
Le chevalier très avenant
En fera bientôt la conquête,
Tant il se montre entreprenant.
Le benoît mari maintenant
S'aperçoit de son imprudence,
Et, sur ses gardes se tenant,
Il redouble de vigilance.

Que dans pareille occasion
Sa compagne ait l'âme assez noire
Pour chercher la tentation,
Non, vraiment, il ne peut y croire.
Ce fat viendrait par sa victoire
Briser leur bonheur conjugal !
L'épreuve est rude et méritoire,
Mais le bien sortira du mal.

Pour la solennité de Pâques,
Ils arrivèrent tous les trois
Au tombeau fameux de saint Jacques
Qu'enrichissent peuples et rois.
Ayant prié près de la Croix
Et longuement fait pénitence,
Nos trois pèlerins à la fois
Reprennent le chemin de France.

Dévoré d'un coupable amour,
Le chevalier redevient tendre,
Et pendant qu'il faisait sa cour,
Le mari vint à les surprendre.
Son courroux ne veut rien entendre ;
La mort pour cette trahison !
Et, le forçant à se défendre,
Il tue en champ clos le félon.

Quant à la dame sa complice,
Sans manifester de remord,
Elle est demeurée en Galice.
L'époux l'épargna ; fût-ce un tort ?
Prononcez, et fixez le sort
De qui perd l'honneur et son âme ! »
Un vieillard dit : « Deux fois infâme,
Elle mérite aussi la mort !

— Au nom de toute la famille,
Beau-père, vous avez jugé,
Car cette femme est votre fille !... »
A ces mots, dans l'horreur plongé,
Chacun de couleur a changé,
Chacun se tait et doute encore.
Aux pieds de l'époux outragé
On se précipite, on l'implore.

La comtesse proteste en vain
Contre la rigueur qui l'accable :
« J'en jure par le sang divin,
Je fus légère, non coupable.
Ne soyez pas impitoyable,
C'est vous que j'aime, mon époux ! »
Mais le comte reste implacable
Et rien n'apaise son courroux.

A Calais, voici qu'il l'entraîne,
Malgré les siens et leurs sanglots,
Et que là, vengeance inhumaine !
Il l'abandonne au gré des flots ;
A la lueur de deux falots,
Sans pain, sans pilote et sans voiles,
La barque aux funèbres galops
S'en va dans la nuit sans étoiles !

Le comte a lancé dans la mer
La bague de leur hyménée,
Et passé dix anneaux de fer
Aux dix doigts de la condamnée ;
Au trépas fatal destinée
Elle erre d'écueil en écueil,
Puis au large elle est entraînée,
Vivante en ce flottant cercueil !

Bientôt la minuscule barque
Est perdue en l'immensité,
Pas un regard ne la remarque,
Rien ne répond au cri jeté...
O solitude ! Éternité
D'angoisses tenant dans une heure !
Seul, par la vague au loin porté,
Un goëland parfois l'effleure.

La malheureuse à tant de maux
Pourrait mettre une fin rapide
En s'élançant au sein des eaux ;
Mais Dieu défend le suicide ;
C'est Lui le maître, qu'Il décide !
Lors, touché de son repentir,
Saint Jacque en Galice la guide
Et bientôt la fait atterrir.

Cependant, au fond de son âme,
Le comte ému fait un retour ;
En songeant à la pauvre femme,
Il sent renaître son amour.
L'éternel Juge aura son tour :
Pour quiconque fut inflexible
Dieu lui-même restera sourd,
Et ce jour-là sera terrible.

Alors, le comte épouvanté
Comprend la grandeur de son crime ;
La nuit, dans son sommeil hanté,
Il entend, il voit sa victime.
Livrée aux fureurs de l'abîme,
Qu'est-elle devenue, hélas ?
Et, tout au remords qui l'anime,
Il va la chercher ici-bas.

Pendant des mois, sur un navire,
Il affronte, il fouille les mers,
Mais sans rencontrer la martyre.
Sous les étés et les hivers
La tempête a bronzé ses chairs,
Ses cheveux sont blancs comme neige,
Mais, insensible aux maux soufferts,
Il répète : « Où la trouverai-je ? »

Dix ans de la sorte ont passé
Et le comte toujours voyage,
Indomptable, jamais lassé.
Un jour enfin, par un orage
Vers la Galice au dur rivage
Il est brusquement assailli,
Et, seul échappé du naufrage,
Dans un monastère accueilli.

Or, une femme à tête blanche,
Aux yeux rayonnants de douceur,
A son réveil vers lui se penche
Et lui parle comme une sœur.
Est-ce hasard, rêve trompeur
Qui trouble sa pauvre cervelle ?
Non, c'est le retour du bonheur,
Car cette femme est Isabelle !

Elle a vécu dans ce moutier
Où l'amour de tous l'environne.
Tous deux ont fini d'expier ;
Leurs larmes coulent, Dieu pardonne ;
Au même instant, la douce nonne
Sent les anneaux choir de ses doigts,
Et, rajeunis dans leur automne,
Ils s'aimèrent comme autrefois !

LA PÉNITENCE DU CHEVALIER

C'était un vrai bandit égaré sous l'armure,
A qui tout était bon, du viol au parjure.
Il ne rêvait que meurtre et rapine, trouvant
Un infernal plaisir à brûler un couvent,
A souiller un autel, à piller une église.
Chacun tremble, et malheur à qui se scandalise !
On l'avait même vu, par simple amusement,
Décocher une flèche en plein Saint-Sacrement !
Bref, compter ses forfaits et chiffrer ses blasphèmes
Eût été grand labeur pour les démons eux-mêmes.

Un jour, comme il chassait le cerf dans la forêt,
Son crucifix en main, un ermite apparaît
Qui l'invite au repos dans son humble chapelle.
Le forcené tressaute et son œil étincelle ;
Il songe, tout d'abord, à pendre ce frocard
Qui s'offre sur sa route et soutient son regard ;
Mais non ! Sa Seigneurie est d'humeur joviale,
Il lui prend une envie assez originale
Et dont il rit... Oui, certe, il va se confesser !
Et qu'un dix-cors le vienne à l'instant dépecer,
Si, quand il connaîtra cette vie incroyable,
Le saint homme effaré ne le prend pour le diable !

— « Or ça, moine, tu vas saisir l'occasion
Pour me nettoyer l'âme ! » Et par dérision
Il s'est mis à genoux et l'ermite l'écoute.
Comme un vase souillé qu'on vide goutte à goutte,
Il étale un par un, et gaîment, ses péchés,
Les plus connus de tous comme les plus cachés ;
Et l'ermite pour lui prie et pleure en silence.
Puis, quand il a fini : « Par quelle pénitence,
Gouaille le mécréant, moine, puis-je être absous ?
— Elle sera bien simple ; oui, mais la ferez-vous ?
J'en doute.
— Je le jure ! Et fût-elle effrayante
Que je l'affronterais, car rien ne m'épouvante.

— Eh bien ! remplissez d'eau le baril que voici ;
Une source au bruit frais coule à deux pas d'ici. »

Remplir ce barillet, la plaisante gageure !
Il la tiendra pourtant, derechef il le jure ;
Et déjà dans la source il plonge le baril
Et le replonge en vain... Pourquoi ne s'emplit-il ?
Serait-ce un sortilège, et ce diseur de messe
Compte-t-il l'empêcher d'accomplir sa promesse ?
Ah ! plus cher qu'il ne pense il le paiera, morbleu !
Si le moine a voulu de lui se faire un jeu !
Et par monts et par vaux le voilà qui voyage.

Un torrent gronde au fond d'une gorge sauvage :
Il y met le baril ; mais, inutile effort,
Le flot n'est pas plutôt entré qu'il en ressort !

Le chevalier toujours chemine par le monde.

Un vaste fleuve épand, dans une plaine blonde,
Tout couvert de palmiers, de barques et d'oiseaux,
Majestueusement la nappe de ses eaux :
C'est l'Egypte, et là-bas, fuyant sous le ciel rose,
Son fleuve bienfaisant qui déborde et l'arrose.
Le voyageur s'arrête et, courbé sur le Nil,
En toute confiance y plonge le baril.

Le vase est minuscule et le fleuve est immense,
Mais sans plus de succès, vingt fois il recommence !

Le chevalier s'éloigne à pas lents, soucieux...
Soudain, non loin du fleuve apparaît à ses yeux,
Dans la plaine fameuse où Thèbes aux cent portes
Depuis dix-huit cents ans pleure ses splendeurs mortes,
Une ville déserte aux pylônes béants
Laissant voir des palais et des temples géants
Dont les sphinx de granit gardent les avenues :
Lions ailés, profils d'oiseaux, têtes cornues,
Monolithes croulants en blocs démesurés
Surgissent aux regards, par la lune éclairés.
Dans le miroir des eaux leurs mille formes tremblent,
Et devant tous ces dieux mystérieux, qui semblent
Le regarder muets et railleurs, dans la nuit.
Une vague terreur l'inquiète et le suit.

Le soir succède au soir et l'aurore à l'aurore ;
Plus loin, toujours plus loin, il marche et marche encore.

Un autre fleuve emplit l'horizon radieux :
Le Gange trois fois saint d'où naquirent les dieux !
Comme la molle écharpe aux hanches d'une almée,
Il caresse, alangui d'amour, l'Inde embaumée.
Sous de grands arbres verts aux merveilleuses fleurs,

Passent, vêtus de blanc, des brahmanes songeurs ;
Des vierges aux longs yeux et de guirlandes ceintes,
Vont aux étangs sacrés, près des pagodes saintes...
O ciel voluptueux ! ô pays enchanté !
Vivre et mourir ici !... Mais, ô fatalité !
Du fleuve son baril n'a pas retenu goutte,
Et d'un élan suprême il se remet en route.
Il marche, pieds meurtris, mais volonté de fer,
Tant et tant, qu'il arrive en face de la mer,
De la mer infinie !... Ah ! cette fois, victoire !
A bonde que veux-tu le barillet va boire.
Il s'enfonce en l'abîme, il en touche le lit :
La vague entre, déborde, et jamais il n'emplit !

Vaincu, le pèlerin, arrêtant là sa course,
Retourne vers l'ermite et la petite source.
Le Dieu qui fit pour lui ce miracle éclatant
Eveille le remords dans son cœur repentant ;
Il revoit d'un seul coup sa vie infâme et bête,
Et s'agenouille aux pieds du saint anachorète...
Alors, de ses yeux clos, une larme soudain
Tomba dans le baril, et le baril fut plein !

TRIPTYQUE

I. — Le chevalier au Cygne

Sur la mer infinie au radieux miroir,
Dans sa barque lointaine et que guide un blanc cygne,
Symbolique guerrier marqué du divin signe,
Il vient, auréolé de la splendeur du soir.

Quel est-il ? où va-t-il ? Nul ne doit le savoir,
Car le but est secret que le Ciel lui désigne ;
Mais autour de lui flotte une grandeur insigne
Et tous les opprimés ont tressailli d'espoir !

Il est le justicier mystérieux qui passe ;
Il porte un chaste cœur sous l'or de sa cuirasse,
Et l'ombre devant lui s'éclaire d'un rayon...

Type d'un idéal que le Christ a fait naître,
A l'aube de l'an mil, tel apparaît l'ancêtre
Du héros qui sera Godefroy de Bouillon.

II. — La comtesse Ide

Dans le vieux bouclier qui lui sert de berceau,
Monseigneur Godefroy s'éveille, et de soif crie !
Sa mère — sa nourrice — est à l'église, et prie
Pour le comte parti sur un lointain vaisseau.

Comment calmer l'enfant ? Une femme, attendrie,
S'approche et tend son sein gonflé de lait nouveau ;
Et lui, la lèvre avide, il boit. Mais au château
La mère tout à coup revient... Jésus, Marie !

Son fils au sein d'une autre ! Et pâle, bondissant :
— « Arrière ! De quel droit, femme, prends-tu ma place ? »
Et pour ne pas qu'au sang glorieux de la race

En ce Prédestiné se mêle un autre sang,
Ide saisit l'enfant, et, le roulant à terre,
Lui fait rendre le lait qu'il prit à l'étrangère !

III. — Godefroy de Bouillon

Ils se battent. Duel inégal et sauvage
D'un enfant de quinze ans et d'un vieux chevalier :
Contre Albert de Namur qui le veut spolier
Godefroy de Bouillon défend son héritage.

Frappant ferme, il reçoit plus d'un choc sans plier
Et les juges du camp admirent son courage,
Quand un coup formidable, à hauteur du visage,
Brise en deux son épée avec son bouclier.

Vive Dieu ! La riposte est prompte, et l'adversaire,
Par le pommeau de l'arme assommé, roule à terre !
Ayant ainsi prouvé son bon droit devant tous :

« Vous êtes mon parent, la paix soit entre nous,
Car ce qui m'appartient, dit l'enfant magnanime,
J'aime mieux le donner que me souiller d'un crime. »

HÉLÈNE ET VALORÉ

La campagne est en fleurs, le mois de mai commence,
Et la lumière, comme une caresse immense
Eparse dans l'azur au matin d'un beau jour,
Enveloppe la terre et de joie et d'amour,
Baignant d'un flot divin les êtres et les choses.
Dans le jardin royal tout parfumé de roses,
De verveine et de lys, où chaque goutte d'eau
Resplendit au soleil et devient un joyau,
Hélène aux blonds cheveux lentement se promène
En cueillant un bouquet frais éclos pour la reine ;

Et là-bas, l'écuyer de Monseigneur Gauvain,
Valoré, fils du brave Amaury l'Angevin,
En la voyant venir si fine et si jolie,
Au lieu d'appareiller ses faucons, les oublie !...
Lui, que nul autrefois ne trouvait en défaut,
N'est plus à ce qu'il fait ; son plus hardi gerfaut,
Son chasseur préféré, qu'il dressait avec joie,
Hier, à son appel, a fondu sur sa proie,
Mais il s'en est allé sans revenir au poing ;
Le jeune fauconnier est distrait à ce point,
Que lui-même en perdit un second par méprise !
Et plein du cher tourment qui le mélancolise
Valoré suit des yeux, en retenant ses pleurs,
La belle enfant qui vient et va, cueillant des fleurs.
Tout à coup, elle pousse un cri. S'étant penchée,
Pour déprendre sa robe aux rosiers accrochée,
Une épine profonde est entrée en sa chair.
L'écuyer pâle accourt, aussi prompt que l'éclair ;
Il extrait avec soin le dard de la blessure,
Et de peur qu'il n'y reste une matière impure,
Il y colle sa lèvre ardente et boit le sang...
Hélène a retiré son bras en rougissant.
— « Merci, dit-elle, assez ; votre zèle est extrême ! »
Mais lui, s'agenouillant : « Pardonnez, je vous aime ;
Je vous aime, et ce sang est comme une liqueur
Qui m'enivre l'esprit et m'enchante le cœur !

— Cessez de tels propos, sinon à votre maître,
Devant toute la cour je vous ferai connaître ! »
A l'heure du repas, Valoré tremblait fort :
Celle qu'il offensa dispose de son sort ;
Il suffit qu'elle dise un mot pour qu'on le chasse.
Mais la belle n'a pas accompli sa menace,
Et le pauvre écuyer revient de son émoi.

De Kerléon, un soir, on annonce un tournoi.
Y manquer, les barons d'Artus n'entendent mie,
Et chacun d'eux y doit conduire son amie.
Gauvain, Gauvain surtout, à l'excès est joyeux.
Car, très épris d'Hélène, il compte sous ses yeux
Accomplir un de ces exploits qui par le monde
Ont fait son nom fameux parmi la Table ronde.
De tous ses écuyers il veut être entouré.
— « Quant à toi, mon enfant, dit-il à Valoré,
Soigne bien mes faucons surtout, en mon absence ! »
Et triste, Valoré se retire en silence.
Or, quelle joie il a, le lendemain matin,
D'apercevoir Hélène en entrant au jardin !
Il n'ose lui parler ; mais elle l'interpelle :
« J'irais très volontiers à ce tournoi, dit-elle,
S'il se trouvait encore un chevalier pour moi. »
Un, justement, passait. — « Pourriez-vous au tournoi,
Lui demande le page, emmener une dame ?

— C'est un honneur pour moi, certe, et je le réclame ! »
Sur une mule blanche au front marqué de noir,
Le chevalier courtois a fait la belle asseoir,
Et, les rires sonnant dans la suite nombreuse,
Ils sont partis au trot sur la route poudreuse.

Il réfléchit alors, le naïf écuyer,
Qu'à ses propres dépens il vient de travailler.
Il pleure, il se maudit ; loin d'elle il ne peut vivre,
Et sans mantel, à pieds, il se met à les suivre.
Insensible au soleil, à la soif, à la faim,
Il court, il court, il court et les rattrape enfin.
Le chevalier lui dit : « Entrez dans mon escorte. »
Mais Hélène proteste, et rougit, et s'emporte ;
Et, malgré ce refus qui le fait tant souffrir,
Valoré derrière eux se remet à courir.
Essoufflé, ruisselant, aveuglé de poussière,
Il court, il court toujours, déjà très loin derrière...
Accablé de chaleur, par ses houseaux blessé,
Il enlève sa cotte et marche déchaussé.
Le chevalier pour lui de rechef intercède ;
Mais la belle défend de lui venir en aide,
Et c'est en vain qu'on prie, elle ne cède point.

Enfin, ils ont fait halte et l'enfant les rejoint.
Ses pieds saignent, sa face est de sueur trempée —

De sueur ou de pleurs... qui sait ? — « Par mon épée,
S'écrie en s'indignant le chevalier, c'est mal,
Ce que nous faisons-là ! Je lui donne un cheval
Si vous ne l'amenez à cesser sa poursuite,
Et d'ici Kerléon il sera de ma suite. »
Hélène est descendue, et le prenant à part,
Son regard gravement plongé dans son regard :
— « Pourquoi cette folie, et pensez-vous me plaire ?
Retournez sur vos pas, ou craignez ma colère.
D'ailleurs, nous atteignons les bois, et forcément
Vous nous perdrez, malgré tout votre entêtement. »
Mais Valoré, tirant un couteau de sa gaîne :
— « Eh bien ! lorsque mes yeux ne verront plus Hélène,
De l'arme que voilà, devant Dieu je le dis,
Je me tuerai, certain d'aller en paradis,
Puisque je serai mort à mon amour fidèle !
— Si vous m'aimez au point de vous tuer, dit-elle,
Il est d'autres façons de prouver votre amour.
Tout près, ma sœur Biétrix habite, à Landemour ; »
Et, lui donnant un pli caché dans son corsage :
« Qu'elle fasse pour vous ce que dit ce message
Et faites, vous aussi, ce qu'elle ordonnera. »
Et Valoré, docile, obéit — et pleura.

Il s'est remis en route en songeant à sa belle ;
A chaque pas qu'il fait et qui l'éloigne d'elle,

Il sent, martyre affreux, décroître sa vigueur;
Il lui semble à présent qu'il marche sur son cœur.
Ah ! ce tournoi maudit, qu'il y voudrait paraître,
Ecuyer de Gauvain, aux côtés de son maître,
Ou plutôt chevalier, et parmi les meilleurs,
Sous les yeux de l'ingrate insensible à ses pleurs !
Il entre à Landemour se soutenant à peine
Et remet à Biétrix le message d'Hélène.
Le chapelain surpris en lit le contenu :
« Dame, dit-il, voyez ce page à moitié nu,
Qui tombe exténué, que la sueur inonde ;
C'est lui que votre sœur aime le plus au monde,
Et, dit-elle, pas un ne le mérite mieux.
Affronts, dédains, tourments et brisements d'adieux,
Elle a fait tout souffrir à ce cœur en détresse,
Sans jamais lui laisser deviner sa tendresse.
Mais le jour est venu de le récompenser.
Couvrez-le d'autant d'or qu'il en peut dépenser,
Et comblez-le d'honneurs, votre sœur vous le mande ;
Plus vous ferez, et plus sa joie en sera grande ;
Et qu'armé chevalier il se rende au tournoi
Pour y joûter demain, sous les regards du roi. »

A la vitre déjà sourit l'aube vermeille,
Lorsque frais et dispos le chevalier s'éveille.
Ah ! que tout paraît beau quand on se sent aimé !

On l'a vêtu de soie et richement armé,
Et sur le destrier superbe qui l'emporte
Il part, environné d'une brillante escorte,
Et jamais on ne vit chevalier plus courtois !

Rose comme la fleur qui tremble dans ses doigts,
Rayonnante de grâce aux côtés de la reine
Qui se penche vers elle en souriant, Hélène
Au signal du tournoi pâlit, les yeux en pleurs,
En voyant Valoré qui portait ses couleurs
Entrer en lice avec toute la Table ronde.
Son angoisse est extrême et sa joie est profonde,
Elle passe de l'une à l'autre tour à tour :
Elle sait son courage égal à son amour ;
Mais s'il allait mourir en combattant pour elle ?
Quel éternel remords d'avoir été cruelle !
Cependant, Valoré joûte superbement,
Et les vieux chevaliers, saisis d'étonnement,
Disent : « Si Lancelot ne courait l'aventure,
Nous croirions qu'il combat caché sous cette armure ! »
Déjà dix champions ont vidé les arçons ;
Le sol est tout jonché de débris, de tronçons ;
Il n'est arme qui tienne ou qui ne soit fêlée ;
Et, pour le reconnaître encor dans la mêlée,
Chaque dame dépouille une fleur, un atour,
Qu'elle remet en gage à son servant d'amour.

Or, tandis que la foule au passage l'acclame,
Valoré, dans les yeux où s'abreuve son âme
Puisant une invincible et nouvelle vigueur,
Termine le tournoi par un assaut vainqueur
Qui fait son ennemi rouler dans la poussière.
Quand le triomphateur a levé sa visière,
Gauvain le reconnaît et l'étreint dans ses bras :
« Gloire à toi, lui dit-il, tu nous surpasseras ! »
Lui-même il le conduit à la reine, et Guinèvre,
Ayant tendu sa main blanche et fine à sa lèvre,
Fait par la belle enfant couronner le vainqueur,
Car elle a deviné le secret de leur cœur
Et de leurs doux aveux elle a l'âme charmée :
« Voici le bien-aimé par qui je suis aimée, »
Dit Hélène. — « Et mon vœu, c'est d'être votre épouse. »
Lui répond Valoré qui reste à ses genoux.

De Monseigneur Gauvain jugez de la surprise !
Il tient la tête basse et tord sa barbe grise,
Confus d'être joué par les deux jouvenceaux.
Le roi rit ! Et Gauvain, en les voyant si beaux,
Sentant qu'il a passé l'âge heureux où l'on aime :
« Sire, mariez-les, je les dote moi-même ! »

LE RETOUR D'ISEULT

Ce soir, j'ai l'âme triste, et s'il faut que je chante,
Muse, tends-moi la coupe et sois mon échanson.
Oh ! la mélancolique et tragique chanson,
Qui vous poigne le cœur et sans cesse vous hante !

De tous les chevaliers que l'amour consuma,
Plus brave que Tristan jamais ne fut au monde ;
La reine la plus belle était Iseult la blonde,
Et, du jour qu'elle vit Tristan, Iseult l'aima.

Un breuvage magique, absorbé par méprise,
Pour la chute fatale avait lié leur sort,
Et leur faute devait les conduire à la mort
Par l'expiation qui les immortalise !

I

En ces âges lointains et presque fabuleux,
Le roi Marc, sans enfants, régnait en Cornouaille ;
Comme le poids des ans courbait déjà sa taille,
A Tristan, le plus brave entre tous ses neveux,

Il avait projeté de léguer sa couronne ;
Mais ses barons disaient, menaçants et jaloux :
« Prenez femme, seigneur, hormis un fils de vous,
Nous ne voulons pour chef ni Tristan ni personne ! »

Un matin de printemps que le ciel était clair
Et que le flot chantait en mourant sur la dune,
Soucieux, à l'écart de leur foule importune,
Le roi s'était assis en face de la mer ;

Quand dans l'azur limpide il vit deux hirondelles
Qui, frôlant sa fenêtre en leur rapide essor,
Laissèrent devant lui tomber un cheveu d'or
Qu'elles se disputaient à grands battements d'ailes.

Et montrant le cheveu lumineux et charmant :
« Mes barons, cria-t-il, allez, cherchez la fée
De qui vient ce fil d'or ; quand vous l'aurez trouvée,
De la prendre pour femme ici je fais serment ! »

Mais nul n'osait tenter l'impossible aventure.
— « Par grand amour pour vous, dit Tristan, moi j'irai
Fouillant tous les pays du monde, et je mourrai
Ou vous amènerai la belle, je le jure ! »

Sur un léger vaisseau par la brise emporté
A travers l'océan Tristan s'est mis en quête ;
Il cingle plein d'espoir, quand par une tempête
A la côte d'Irlande il est soudain jeté.

Un monstre a dévasté l'île qu'il terrorise,
Et chacun en tremblant s'éloigne de ses bords ;
Le roi voit reculer ses guerriers les plus forts,
Bien que sa fille Iseult au vainqueur soit promise.

De sa vaillante épée armant son bras nerveux,
Tristan occit le monstre. Il a conquis la belle ;
Mais d'un air de surprise, une fois devant elle,
Il s'arrête, et sourit en voyant ses cheveux.

« Mon oncle le roi Marc, dit-il à la princesse,
Devant toute sa cour naguère a fait un vœu :
C'est d'épouser la dame à qui fut ce cheveu ;
De vous seule dépend qu'il tienne sa promesse. »

Et rapprochant sa main du visage vermeil :
« Voyez ! » dit le héros triomphant... Tout le monde
Regarde et s'extasie : à ceux d'Iseult la blonde
Le cheveu d'or était absolument pareil !...

Ils partent. Le soleil darde ; la soif les presse ;
Alors, sans le savoir, ils boivent tour à tour
Dans le même hanap le breuvage d'amour,
Le désir éternel de leur âme en détresse !

Au rivage, le roi les reçoit tout joyeux ;
Il va bénissant Dieu, louant les hirondelles,
Le hardi chevalier, la nef aux promptes ailes
Qui sont allés quérir le charme de ses yeux.

O roi ! que de tourments aussi la nef amène !
Bientôt Iseult languit et souhaite la mort ;
Tristan voudrait s'enfuir pour cacher son remord,
Et seul Marc cherche en vain la cause de leur peine.

A ses barons la haine a déjà tout appris.
« O roi, lui disent-ils, Tristan te déshonore ;
Toi qui nous dédaignais et qui doutes encore,
De tes bienfaits passés voilà quel est le prix ! »

Le vieillard a pâli : « Taisez-vous, misérables ! »
Il s'indigne, il ne peut croire à la trahison...
Mais en son cœur le doute a glissé son poison ;
Il surveille, il épie, et surprend les coupables.

II

L'époux sera vengé, le bûcher les attend !
Tous les deux ils ont fui dans la forêt sauvage,
Et sentant sa rancœur grandir avec l'outrage,
Le vieux roi met à prix la tête de Tristan.

Sans pain, sans aliments, ils vivent de la chasse
Ou bien des fruits des bois, et boivent aux ruisseaux ;
Ils errent tristement, les habits en lambeaux,
Tremblant à tout moment qu'on découvre leur trace.

Par une après-midi, sous le soleil d'été,
Revenu fatigué d'une course lointaine,
Dans la hutte construite au pied d'un vaste chêne,
Tristan dormait, avec Iseult à son côté.

L'un et l'autre ils étaient vêtus ; sur le feuillage
Son épée entre eux deux gisait, sanglante encor,
Et de la reine, ayant au doigt son anneau d'or,
Un rayon caressait le pâle et doux visage.

Survient un forestier qui les surprend ainsi.
Quelle joie ! il aura la récompense offerte !
Il s'esquive sans bruit, pour éviter l'alerte,
Et court vers le roi Marc, — si prompt, que les voici !

Le glaive au poing, voulant mourir s'il ne les tue,
Le roi marche à l'endroit où le couple est caché ;
A travers le feuillage il voit Tristan couché,
Et dormant près de lui, la reine est étendue.

Son bras se lève, prêt à s'abattre sur eux...
Mais soudain la pitié s'empare de son âme.
« Non, il n'est pas félon, elle n'est pas infâme,
Cette épée en témoigne et leurs traits malheureux.

« En quel état ils sont, eux si brillants naguère !
Les frapper endormis, ce serait lâcheté.
Si je l'éveille et qu'il me tue, en vérité,
Songe Marc, c'est de moi que rira le vulgaire.

« Laissons-les vivre encor, mais que, s'ils ont péché,
Du moins à leur réveil terrifiés ils sachent
Qu'à mes regards en vain les coupables se cachent,
Et puisse de remords leur cœur être touché ! »

Détournant le rayon dont la reine est frappée,
Le roi fait de son gant un écran au soleil ;
Il substitue au sien son anneau d'or pareil
Et là même où gît l'autre, il pose son épée,

Puis s'éloigne, en disant au rustre : « Sauve-toi ! »
Iseult rêve, à l'instant, qu'un lion fond sur elle,
Elle sent dans ses chairs entrer la dent cruelle,
Et s'éveille en sursaut, avec un cri d'effroi !

Tristan n'a fait qu'un bond, et sa main saisit l'arme ;
Mais il l'a reconnue à l'or de son pommeau ;
En même temps Iseult à son doigt voit l'anneau...
Soudain tout se devine et la reine s'alarme :

« Ah ! nous sommes perdus, il nous a découverts ! »
Alors au doux passé chacun en soi repense,
Et de se voir errants et proscrits, en silence
Ils pleurent, en songeant à tant de maux soufferts.

Oui, l'unique moyen de finir leur détresse,
C'est d'aller implorer le roi prêt à punir...
Leurs larmes ont coulé, Marc se laisse fléchir,
Mais à condition que l'amant disparaisse.

III

Pour tuer son désir, Tristan s'est exilé.
Il a pris — ô chimère ! — une autre Iseult pour femme ;
Mais elle n'eut jamais ni son corps ni son âme,
Et par monts et forêts il erre inconsolé.

Or, un jour qu'il allait chassant à l'aventure,
Il reçoit une flèche au fer empoisonné.
A son mal sans espoir il reste abandonné ;
Seule, Iseult le pourrait guérir de sa blessure.

Alors, dans son malheur, il mande un messager,
Et, porteur d'une bague, à sa Dame il l'adresse.
« Par ce signe, dit-il, annonce ma détresse.
Et la reine viendra me sortir de danger.

« Prends ma nef aux clous d'or, à la poupe d'ivoire,
Et songe à déployer voile blanche au retour,
Si la reine te suit, fidèle à notre amour ;
Mais, si tu reviens seul, hisse une voile noire ! »

Devers la Cornouaille, en son esquif léger
Le messager s'en va, fendant la mer profonde ;
Et l'autre Iseult, chez qui sourde colère gronde,
Ayant tout entendu, jure de se venger.

A son mari, pourtant, elle fait bon visage,
Et le console avec les plus tendres propos ;
Mais lui, chaque matin, sans sommeil ni repos,
Pour voir si vient la nef, il envoie au rivage.

Au bord de l'horizon elle apparaît enfin,
Elle approche, elle accourt, voile blanche tendue !
Mais, hélas ! au moment où la terre est en vue,
La mer s'enfle et le vent se déchaîne soudain.

La nef roule, perdue au sein de la tourmente ;
Cinq jours, cinq nuits durant, le flot n'est point calmé ;
N'espérant jamais plus revoir son bien-aimé,
Iseult se tord les bras, gémit et se lamente.

Tout à coup, l'ouragan s'apaise. Nul zéphyr,
Pas un souffle dans l'air : calme plat et mer d'huile !
Malgré tous les efforts, la nef reste immobile,
Et, d'angoisse brisée, Iseult se sent mourir.

« Quel malheur est le mien ! En vain Tristan m'appelle,
Je n'arriverai point ; le Ciel ne le veut pas ;
Et lorsque je venais l'arracher au trépas,
Il fermera les yeux me croyant infidèle !... »

Pourtant l'air a fraîchi, le vent souffle à nouveau,
Et bientôt la nef cingle, ouvrant sa voile blanche ;
L'autre Iseult, qui la guette et qui veut sa revanche,
Sent l'amour et la haine affoler son cerveau ;

Elle entre chez Tristan en s'écriant : « Victoire !
Votre barque, seigneur, arrive à plein essor !
— Quelle voile a son mât ? — Elle est lointaine encor,
Mais, tendue au soleil, sa voile est toute noire ! »

Tristan a rendu l'âme en jetant un grand cri.
Iseult débarque enfin, — si belle, qu'on l'escorte ;
Elle entre, voit Tristan, et sur lui tombe morte.
Que Dieu pardonne à ceux qui s'aimèrent ainsi !

LE SAINT-GRAL

I

Au cœur de la forêt solitaire et profonde,
Loin des yeux, des rumeurs et des plaisirs du monde,
Pleurant deux de ses fils et le duc son époux,
Dont les tournois encor se redisent les coups,
La veuve, en son manoir qu'un triple mur embrasse
Vit seule, avec l'enfant dernier né de sa race.

Afin de conserver son unique trésor,
Cet enfant dont l'esprit déjà prend son essor,
Elle défend qu'on lui parle chevalerie,

Aventures, tournois ; et sa voix attendrie
Lui dit : « Prisez l'honneur et Dieu par dessus tout,
Mon fils ; le bien qu'on fait du péché nous absout,
Et la vertu de l'âme éclate dans l'épreuve.
Défendez, protégez l'orphelin et la veuve ;
Assistez l'infortune, et que jamais en vain
Le pauvre à vous ne crie ou ne tende la main.
Le monde, hélas ! est plein de méchants et de lâches ;
L'homme est voué parfois aux plus terribles tâches,
Mais quand la pureté, la foi soutient le cœur,
Il n'est point de péril dont on ne soit vainqueur ! »

Ainsi, depuis longtemps, pauvre mère imprudente,
La veuve cultivait cette nature ardente
Et versait dans cette âme au parfum virginal.
L'héroïsme, la foi, l'amour de l'idéal,
Et toutes les vertus qui font notre noblesse ;
Si bien que sa frayeur préparait sa détresse
Et que, tout aux élans qu'on tremblait d'éveiller,
Perceval était prêt pour être un chevalier.

Un jour, dans la forêt verdoyante et sonore
Où le printemps sourit aux baisers de l'aurore,
Le jeune homme tirait de l'arc sur des oiseaux,
Quand il voit s'avancer sous les profonds arceaux
Un guerrier vêtu d'or et d'acier ; droit en selle,

Son haubert resplendit et son heaume étincelle
Avec deux yeux de braise à la hauteur des trous.
Perceval le contemple, et tombant à genoux,
Emerveillé devant cet appareil étrange,
Il dit naïvement : « N'êtes-vous pas un ange ?
— Non, je suis chevalier et me rends au tournoi.
— Qu'est-ce qu'un chevalier ?
— Un soldat de la foi !
— Et ceci, qu'est-ce donc ?
— Mon épée et ma lance,
Pour frapper.
— Et ceci ?
— Mes armes de défense,
Mon heaume, mon haubert, enfin mon bouclier.
— Oh ! dit l'enfant, je veux être aussi chevalier,
Pour porter des habits éclatants de la sorte
Et combattre à cheval ! Mais vous et votre escorte,
Si magnifiquement qui donc vous a vêtus ?
— Mes armes, je les tiens du magnanime Artus,
Le grand roi qu'en tout lieu la victoire accompagne.
— Où réside ce prince ?
— Il réside en Bretagne. »

Et, tandis que l'enfant songe, dans la forêt
Le cortège brillant s'enfonce et disparaît...

De retour au château, Perceval à sa mère
Raconte l'aventure et dit ce qu'il veut faire.
Elle pâlit et pleure, et l'étreint dans ses bras :
« Beau fils, si vous m'aimez, vous ne partirez pas.
Quel malheur est le mien ! De lâches adversaires,
Par trahison, un jour, ont tué vos deux frères,
Et de chagrin, le duc votre père en est mort.
Vous seul êtes ma joie et mon seul réconfort ;
Vous séparer de moi, c'est presqu'un sacrilège !
Si vous m'abandonnez, mon fils, que deviendrai-je ? »

Mais lui, n'écoutant pas, reste silencieux
Et, sentant bouillonner le sang des fiers aïeux
Et palpiter son cœur à l'appel de la gloire :
« Apprêtez-moi, dit-il, le manger et le boire,
Sellez mon beau rouan de suite, et m'habillez,
Que j'aille vers ce roi qui fait les chevaliers ! »

II

Arrivé chez Artus, aux épreuves d'usage
Perceval est soumis ; mais cet apprentissage
Dure peu — son adresse égalant son ardeur.
Brave comme un héros, il en a la candeur,

Et bientôt il a pris place à la Table ronde,
Parmi les douze preux qui parcourent le monde
En quête du saint Gral, vase dont les parois
Gardent le sang du Christ mort pour nous sur la Croix.
Joseph d'Arimathie avait en Armorique
Autrefois apporté cette insigne relique,
Et quiconque en fera la conquête n'est sûr
D'en rester possesseur que s'il a le cœur pur.

Tandis que ses amis, l'âme ailleurs occupée,
A d'amoureux exploits consacrent leur épée,
Perceval s'abandonne à son rêve divin.
Pendant qu'un lion suit partout le fier Yvain,
Que Lancelot est fou de la reine Guinèvre,
Depuis qu'il a connu la douceur de sa lèvre
En lisant le poème où l'art du vieux conteur
Sut glisser un poison subtil et tentateur ;
Et pendant que Tristan meurt pour Iseult la blonde
Et que l'heureux Gauvain enlève Claremonde
Sur le cheval magique inventé par Croppart,
Perceval, aussi ferme, aussi pur qu'au départ,
Poursuit en tous pays la conquête immortelle.
Contre lui déchaîné, tout l'Enfer le harcèle :
Monstres, géants, démons lui barrent le chemin ;
Quand le nombre des coups a fatigué sa main
Ou qu'un charme inconnu soudain la paralyse —

Tel un nuage sombre est chassé par la brise —
Le chevalier se signe et la vision fuit.
Le Diable, ne pouvant l'abattre, le séduit.
Le voici transporté dans un lieu de délices ;
La luxure et l'amour, de la beauté complices,
Par les enlacements de leur art infernal
Amollissent ce cœur sans tache, virginal,
Et le mal, ce vautour, terrasse la colombe....
Rosefleur apparaît et Perceval succombe !

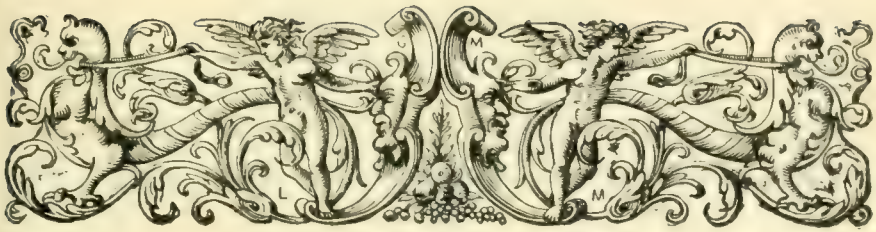
Mais soudain le remords dans son âme est entré ;
Triste jusqu'à la mort, il a longtemps pleuré
Et demandé pardon à Dieu de cette chute ;
Puis il s'est relevé plus vaillant pour la lutte.
En vain l'idéal fuit quand il se croit vainqueur,
Un espoir indomptable exalte son grand cœur !
De nouveau le chemin se hérisse d'obstacles ;
Mais, marchant avec lui, le Ciel fait des miracles,
Et sa constance ayant vaincu l'Esprit du mal,
Perceval peut enfin posséder le saint Gral.

III

Ainsi, mûs par leur foi naïve et si profonde,
Nos aïeux pour le Christ allaient au bout du monde,
En quête d'un symbole, ou, soldats de la Croix,
Châtier l'Infidèle ennemi de ses droits ;
Et nous, leurs descendants déchus, chrétiens sceptiques,
Dont l'égoïsme fuit les tâches héroïques,
Ingrats envers le Christ qui nous fit ses élus,
Sensuels ou railleurs, nous n'osons même plus
Approcher de ce Dieu qui dans l'Eucharistie,
Mieux que dans le saint Gral venu d'Arimathie
De l'obstiné pécheur attendant le retour,
Veille, éternellement captif de son amour !

LA REINE GUINÈVRE

Adapté du roman en prose attribué sans raison à Gautier Map, et de *Guinevere*, l'une des *Idylles du Roi*, de Tennyson.



LA REINE GUINÈVRE

Guinèvre aux blonds cheveux, belle et pâle d'effroi,
Et Lancelot, fuyant la colère du roi,
Au galop des chevaux s'enfoncent dans la brume.
Tout à coup, devant eux, une vitre s'allume
Et les tours d'un couvent se dressent vers les cieux.
C'est là, dans ce refuge aux murs silencieux
Où l'âme recueillie et pure vers Dieu monte,
C'est là que vient la reine ensevelir sa honte,
Vivre avec son remords, sans espoir de pardon,
En attendant la paix dans un tombeau sans nom,

Pendant que Lancelot, glissant comme un fantôme,
Pour lutter contre Artus regagne son royaume,
Bénoïc, près la mer, dans la terre d'Arvor,
Où sur le granit brun fleurit le genêt d'or.

Agravain et Mordred, associant leur haine,
Avaient juré de perdre et d'avilir la reine,
L'un parce qu'il était jaloux de Lancelot,
Et l'autre, — qui dans l'ombre a tramé le complot, —
Parce qu'il est félon et plus ingrat encore :
Oui, ce Mordred, qu'une âpre ambition dévore,
Du prince le meilleur neveu dénaturé,
Voudrait chasser du trône Artus déshonoré.
Un matin donc, pendant une chasse royale,
Comme un coup de tonnerre éclata le scandale.
« Séparons-nous, cessons à jamais de nous voir ! »
Avait dit et redit Guinèvre, et sans espoir
Désormais, Lancelot, dont la raison chancelle,
Pour ce dernier adieu s'était rendu près d'elle.
Agravain l'épiait, bête au regard subtil,
Et quand il fut entré : « Nous le tenons, dit-il
Aux hommes qu'il avait postés en embuscade.
C'est à vous d'empêcher que le traître s'évade ! »
Et vers la chambre tous s'étant rués alors,
Pour enfoncer la porte unissent leurs efforts....
Guinèvre meurt d'effroi, Guinèvre est tout en larmes;

Mais Lancelot, d'un bond, a ressaisi ses armes :
« Ah ! félons et couards, crie-t-il, attendez-moi,
Je vous ouvre, et je vais vous donner un tournoi ! »
Agravain veut franchir le seuil, un coup d'épée
L'abat le crâne ouvert ! D'épouvante frappée,
La bande a reculé. Lancelot cherche en vain
Mordred, prêt à l'étendre à côté d'Agravain.
Il charge encor ; deux, trois sont tombés à la suite,
Et son bras invincible a mis le reste en fuite.
Mais il sait que bientôt renaîtra le danger :
Le roi va revenir qui voudra se venger ;
Avant de regagner son pays, il doit mettre
Guinèvre en sûreté, loin du courroux du maître,
Et se sacrifier lui-même en la sauvant.

Voilà pourquoi la reine est là, dans ce couvent.
Après avoir couru par les bois et les landes
Où des oiseaux planaient les ailes toutes grandes,
Avec des cris plaintifs qui lui glaçaient le sang,
Elle s'en vint ici frapper, au jour naissant :
« O Sœurs, paisibles Sœurs, vers qui Dieu m'a conduite,
Sauvez-moi des brigands qui sont à ma poursuite ;
Il vous importe peu de me connaître ou non ;
Le temps n'est pas venu de révéler mon nom. »
Son charme et sa beauté lui rendant tout facile,
Sans plus dire, les Sœurs lui donnèrent asile.

Et la reine vécut, seule, dans leur couvent,
N'ayant qu'une novice auprès d'elle, une enfant
Dont l'ingénu babil la sortait d'elle-même.

Un triste jour d'automne, où le ciel était blême
Et muette la terre où traînait un brouillard,
Guinèvre était assise et songeait, le regard
Immobile, perdu dans l'angoisse d'un rêve...
Et voilà qu'à ses yeux tout le passé se lève,
Depuis le jour fatal où parut à la cour
Celui dont la prouesse éveilla son amour.
Les compagnons d'Artus s'empressaient autour d'elle,
Et Lancelot pâlit en la voyant si belle.
En quête incessamment de guerre et de tournois,
Il fut vite, entre tous, fameux par ses exploits.
Guinèvre l'admirait et le laissait paraître,
Sans soupçonner, hélas ! que déjà tout son être
Brûlait du feu secret qui le rendait si fort.
Combien de fois, pour elle, il affronta la mort !
Lorsque Méléagant vainqueur, l'orgueil dans l'âme,
Accusait en public la reine d'être infâme,
Et que tous se taisaient devant ce fier jouteur,
C'est lui qui pourfendit en champ clos l'imposteur,
Et prit pour ce haut fait place à la Table ronde.
Mais bientôt, dans leur cœur, attirante et profonde,
La passion grondait, et de leur idéal

Tous deux, vaincus enfin, déchurent dans le mal.
Dorénavant servi par des âmes impures,
L'Ordre dégénéré courut les aventures
Et le roi vit sur lui fondre tous les malheurs.
Et Guinèvre, ce soir, songe, les yeux en pleurs :
« Comme ils doivent, le peuple et le roi, me maudire ! »

Or, la petite Sœur, devinant son martyre,
Lui dit : « Ne pleurez pas, je ne suis qu'une enfant,
Mais de vous voir souffrir ainsi mon cœur se fend ;
Si d'autres ont fait mal, vous n'êtes point coupable,
Vous, madame, et le grand chagrin qui vous accable,
Je sens bien, malgré tout, qu'il est immérité,
Moi qui sais votre grâce et votre majesté.
Si vos chagrins sont grands, si vos peines cruelles,
Pour les mieux supporter, comparez-les à celles
Du roi notre seigneur, et vous verrez combien
Votre malheur est peu de chose auprès du sien,
Lui qui doit à la fois défendre sa couronne
Contre tant d'ennemis dont le flot l'environne
Et protéger, hélas ! contre la trahison,
Son bonheur menacé dans sa propre maison !
— Cette enfant me torture avec son bavardage. »
Pense la reine ; mais, découvrant son visage :
« Ne puis-je donc aussi, dit-elle, comme vous
M'associer, ce soir, à la douleur de tous ?

— Oui, c'est une douleur indicible, madame,
Pour nous femmes, surtout, que ce soit une femme
Qui de la Table ronde ait rompu l'union
Et plongé le royaume en désolation.
— Petite fille enclose en ces murs, loin du monde,
Eh ! que sais-tu d'Artus et de la Table ronde ?
— Mais oui, je sais ! Mon père était parmi ses preux
Et m'a dit les hauts faits réalisés par eux ;
Il a, voilà cinq ans, péri dans une joute.
Mais vous, qui les avez aussi connus sans doute,
Dites, des survivants fameux par tant d'exploits,
D'Artus ou Lancelot, quel est le plus courtois ?
— La courtoisie était chez tous les deux la même,
Et nul autre ne porte à ce degré suprême
Cette noble vertu, fille d'un cœur loyal !
— Oh ! Lancelot du roi ne peut être l'égal
Si c'est la loyauté qui fait la courtoisie ;
Lui qu'Artus avait mis à la place choisie,
Il trahit l'amitié de son maître et seigneur
Et se conduit, dit-on, comme un larron d'honneur ! »
La reine se redresse, et son visage pâle
S'empourpre de colère : « Assez d'un tel scandale !
Non, jamais on n'a vu fille semblable à toi,
Et l'on t'a mise ici pour te jouer de moi ! »
Plus blanche que son voile et de stupeur frappée,
Tremblant comme l'écume, aussitôt dissipée,

Que le vent au rivage apporte avec le flot,
L'enfant se tenait là, debout, ne soufflant mot,
Et quand la reine dit : « Va-t-en ! » d'un pas rapide
Elle s'enfuit au fond du long corridor vide.

Et Guinèvre, étant seule, a ressaisi son cœur :
« Ah ! dit-elle, j'ai tort, quelle injuste rigueur !
M'emporter à ce point contre une enfant que j'aime !
C'est mon péché qui tremble et se trahit lui-même.
Pourtant je me repens, ô Dieu, de mon passé....
Qu'à jamais de mon cœur il soit donc effacé ;
J'en dois bannir celui dont la faute est la mienne,
Tuer son souvenir ; enfin, quoi qu'il advienne,
Ne jamais le revoir, non jamais, jamais plus !... »
Mais, réponse ironique à ces cris résolus,
Son esprit, ramené brusquement en arrière,
Revoit — ô souvenir de joie et de lumière ! —
Le matin virginal, ineffable entre tous,
Où, fier de la conduire à son futur époux,
Merlin vint la chercher lui-même, en Carmélide :
Mai rayonnait alors sur la terre splendide,
Le bonheur avait mis dans tous les yeux des pleurs ;
Le cortège passait sous des arceaux de fleurs
Et foulait des tapis de lys et d'hyacintes ;
D'un diadème d'or ses tempes étaient ceintes
Et, longuement nattés, flottaient ses cheveux blonds.

De colline en colline ils allaient, les vallons
Leur offrant la fraîcheur des haltes préparées,
Et chevauchaient ainsi jusqu'aux heures dorées
Où dans le crépuscule, au fond de quelque val,
Ils voyaient resplendir le pavillon royal,
Près d'un ruisseau courant ou d'une source vive.
Mais quand la reine, toute à son extase, arrive
Au moment où le roi, grave et majestueux,
S'avance à sa rencontre, — un bruit tumultueux
D'hommes et de chevaux ébranle au loin la terre,
Une rumeur confuse emplit le monastère,
Et ce cri retentit soudainement: « Le roi ! »

Elle écoutait, le cœur transi, blême d'effroi,
Et quand les pas armés, qui des voûtes claustrales
Réveillaient les échos, sonnèrent sur les dalles
Et s'en vinrent heurter sa porte avec fracas,
Elle tomba la face en avant. De ses bras
Aussi blancs que la neige, et de sa chevelure
Elle se fit un voile, et dans cette ombre obscure
Elle entendit les pas s'arrêter brusquement,
Et puis, dans le silence, avec un tremblement,
Ces mots lents, prononcés d'une voix de fantôme:

« Dois-je te voir si bas, toi la fille d'un homme
Que j'honorais? Il est heureux, lui, d'être mort

Avant d'avoir connu ta honte... et ton remord !
Et tant mieux que nul fils ne soit né de toi, femme :
Les enfants nés de toi sont l'épée et la flamme,
La ruine sanglante et le viol des lois,
La haine fratricide, et partout à la fois
Les païens infestant nos côtes désarmées,
Dans ce pays du Christ où j'ai mis leurs armées
Douze fois en déroute, au temps où Lancelot,
Mon bras droit, opposant sa bravoure à leur flot,
Gagnait à mes côtés sa gloire la meilleure.
Eh bien ! veux-tu savoir où je vais à cette heure ?
Chez lui, le provoquer, guerroyer sans merci.
Quant à toi, ne crains rien, demeure en paix ici :
Je laisse de vaillants amis pour te défendre
Dans les terribles jours auxquels on doit s'attendre ;
Oui, si la prophétie antique ne ment pas,
Je suis ma destinée en allant au trépas.
Vivre n'est pas un bien si doux que je l'envie,
Car ta faute a détruit le dessein de ma vie.

Dans ce pays, au meurtre, au pillage livré,
Sous mon sceptre royal le premier j'attirai
Les meilleurs chevaliers de tous les points du monde,
Et je pus avec eux fonder la Table ronde,
Le but le plus sublime et le plus glorieux
Qui jamais ait tenté des hommes sous les cieux !

Je leur fis, à genoux et leur main dans la mienne,
Jurer de porter haut, partout, la foi chrétienne,
De parcourir la terre en redresseurs de torts
Et de toujours rester chastes pour être forts ;
De n'aimer qu'une vierge, une, et pour l'amour d'elle,
De s'illustrer par quelque entreprise immortelle ;
Car pour élever l'homme au plus noble idéal,
Rien, pensais-je, ne vaut un amour virginal.
Et le respect de tous rendit ma tâche aisée,
Jusqu'au jour, jour fatal, où je t'eus épousée.
Et plein de grands espoirs, je me disais : C'est bien,
J'ai maintenant un cœur pour soutenir le mien,
Pour alléger ma peine et partager ma joie.
Mais ce rêve fut court, et le réveil me broie,
Tant je vois de fléaux où brillaient des vertus !
Je pense combien triste il serait pour Artus,
S'il devait, lui le Roi, survivre à ce qu'il pleure,
De revenir s'asseoir en sa vaste demeure
Pour n'y plus retrouver ses anciens compagnons,
Et pour n'y plus parler de nobles actions ;
Qui d'entre nous pourrait parler d'union pure
Sans paraître songer à ton propre parjure ?
A Kamalot, notre séjour, je croirais voir
De chambre en chambre errer ton ombre, chaque soir ;
Tes bijoux délaissés, tes robes suspendues
Vous rappelleraient trop, félicités perdues !

Et je croirais entendre encor ton pas léger...
Penses-tu donc qu'il ait pu si vite changer,
Celui que ton amour dédaigna de connaître ?
Dieu d'éléments si vains n'a point formé mon être.
Et pourtant, pauvre femme, à ta honte je dois
Ici t'abandonner, si lourd qu'en soit le poids ;
L'homme qui pour sauver sa maison du scandale
Y laisse gouverner l'épouse déloyale,
Je le tiens pour un lâche et pour un malfaiteur :
Usurpant le respect sous un masque menteur,
Elle subjugue tout à sa beauté perverse,
Et son regard subtil est un poison qui verse
Au cœur des jeunes gens la luxure ou l'effroi.
Mais, c'est bien pis encor quand cet homme est le roi !
Mieux vaut que son foyer demeure solitaire
Que de voir dans l'honneur y trôner l'adultère,
Que de te voir briller au lieu d'élection,
Toi, fléau de mon peuple et sa perdition !.. »

Il se tut pour calmer le flot de ses pensées.
Elle rampa vers lui ; ses deux mains convulsées
Enlacèrent les pieds du roi...
Dans le lointain
La trompette de guerre a retenti soudain,
Et le cheval d'Artus, au fond de l'avenue,
Hennit joyeusement à cette voix connue.

Le roi reprit : « Pourtant, Guinèvre, ne crois pas
Qu'ici je sois venu pour te maudire ; hélas !
La pitié seule étreint mon cœur, infortunée,
En te voyant ainsi devant moi prosternée.
Ton crime, tu le sais, a mérité la mort
Et c'est au châtiment que j'ai pensé d'abord ;
Mais va, rassure-toi, ma colère est calmée.
Irréparablement la faute est consommée ;
Que Dieu, comme ton roi, t'accorde son pardon,
Et dans l'isolement affreux de l'abandon,
Loin des regards du monde ignorant ta retraite,
Que par le repentir ton âme se rachète !...
Mais comment, au moment de sortir de ce lieu,
A tout ce que j'aimais dire un dernier adieu ?...
O cheveux d'or, manteau royal et magnifique,
Que ma lèvre baisait ainsi qu'une relique,
Quand je ne savais pas !... O formes, ô beautés,
Comme il n'en fut jamais pour mes yeux enchantés !...
Ma lèvre désormais ne peut toucher la vôtre,
Car elle s'est livrée à la bouche d'un autre ;
Ni presser votre main, elle n'est plus à moi ;
C'est Lancelot qui vous possède et non le roi !
Et pourtant, dans ma chair, jusqu'au fond de mon être
Ton amour, ô Guinèvre, à tel point me pénètre
Que mon destin sans doute est de t'aimer encor.
Que l'épreuve ici-bas t'épure comme l'or,

Et plus tard, devant Dieu, nos âmes immortelles
Peut-être pour s'unir se retrouveront-elles ;
Et si mon cœur du tien n'a pas été compris,
De son amour alors tu connaîtras le prix
Et verras qu'en grandeur aussi bien qu'en noblesse
Ton époux égalait celui que ta tendresse
Aveugle fit régner sur mon bonheur détruit.
Laisse-moi cet espoir, le dernier... Dans la nuit,
Résonne de nouveau l'appel de la trompette.
Là-bas m'attend l'armée, au combat elle est prête,
Et moi son chef, j'y vais, et ne reviendrai plus,
Car les destins prédits sont pour moi révolus.
Adieu donc pour toujours, toi que j'ai tant aimée!... »

Et pendant qu'à ses pieds elle était abîmée,
Blanche comme une morte et ne pouvant pleurer,
Elle sentit, dans l'ombre, un souffle l'effleurer,
Et puis le geste lent d'une main bénissante.

Alors, elle attendit, brisée et gémissante,
Et quand se fut éteint le pas lourd de l'époux,
Elle se traîna vers la fenêtre à genoux,
Pensant : « Si je pouvais seulement au passage
Une dernière fois contempler son visage,
Le voir sans être vue!... » Et le roi, justement,
Aux lueurs des flambeaux passait en ce moment,

Escorté des meilleurs chevaliers du royaume ;
Mais il avait fermé complètement son heaume
Surmonté du dragon dont l'œil lance des rais,
Et Guinèvre ne put apercevoir ses traits
Où la douleur mettait une beauté céleste ;
Mais elle vit Artus faire un souverain geste
Et l'étendard royal dans la nuit flamboyer,
Puis les formes au loin se fondre et se noyer
Dans la brume qui flotte, ondoyante et nacrée...

Alors, elle étendit les bras, désespérée,
Et s'écria : « Parti, lui mon maître et mon roi,
Parti venger son nom déshonoré par moi !
Sa générosité m'a pardonné quand même,
Et je n'ai pu répondre à son adieu suprême.
Et je n'ai pas osé crier mon repentir,
Tant je sentais sa majesté m'anéantir !
Mon roi !... l'appeler mien, c'est lui faire une injure :
L'ombre d'un autre s'est collée à moi, souillure...
Me tuerai-je, en rançon de mon loyal seigneur ?
A quoi bon ? Je ne puis tuer mon déshonneur.
Pour laver mon péché, mes larmes seraient vaines ;
Les jours succèderont aux jours, et les semaines
Et les mois, et les ans aux ans s'ajouteront,
Et les siècles, et rien n'effacera l'affront !
Ah ! je vois maintenant combien était sublime

Celui dont j'ai brisé le bonheur par mon crime ;
Mais avant que là-bas il s'en aille mourir,
Qui donc, qui donc, mon Dieu, criera mon repentir,
A lui que j'aime tant, à lui qui me pardonne?
Par pitié, par pitié, rappelez-le !... Personne !... »

Et la reine à la vitre attache encor ses yeux,
Mais l'époux magnanime et le roi glorieux
Qui la tient désormais subjuguée et ravie,
Auquel elle voudrait sacrifier sa vie
En expiation des coupables amours,
Disparaît dans la nuit, ... à jamais, ... pour toujours !

LE ROI PRISONNIER

« La victoire est restée à la gent sarrasine,
Les Francs sont en déroute et le roi même est pris ! » —
La terrible nouvelle éclate dans Paris
Par la voix d'un jongleur venant de Palestine.

— « Impossible ! Tu mens, messager de malheur !
Vaincu, lui, le saint roi, dans une telle guerre ?
Il a pris Damiette, il marche sur le Caire,
Et pour ton châtiment, on te pendra, jongleur ! »

Et tous, les yeux fixés sur la Sainte-Chapelle,
Qui s'élance vers Dieu dans un sublime essor
Et rayonne et fleurit sous sa flèche aux lys d'or,
N'ayant pour se poser que la pierre en dentelle :

« Quoi ! ce serait pour voir les mécréants vainqueurs,
Châsse resplendissante aux verrières féeriques,
Qu'il t'eût fait préparer pour les Saintes Reliques ?...
Ah ! de ce coup, la foi déserterait les cœurs ! »

Mais, bientôt, au désastre on est forcé de croire,
Et là-haut, abîmée aux pieds du crucifix,
La reine-mère pleure en priant pour son fils,
Tandis que le jongleur dit la tragique histoire :

« Le bon roi Louis Neuf et les barons chrétiens,
Droits sur les étriers, merveilleux de bravoure,
Transformant en champ clos la plaine de Mansoure,
A larges coups d'épée ont fauché les païens !

— Va, jongleur, parle ! parle ! » Et la foule en silence
Se presse, haletante, avide, et, dans son deuil,
A l'épique récit elle frémit d'orgueil
En songeant qu'il n'a pas d'égal, le sang de France !

« Mais les païens vaincus reviennent plus nombreux ;
La peste et la famine ont épuisé l'armée,
Et ses chefs, la voyant aux trois quarts décimée,
Pâlissent aux regards qu'ils échangent entre eux.

« Il faut se replier en couvrant la retraite ;
Malades et blessés retardent les convois ;
Tous aux bords du Thanis se pressent à la fois,
Et, tandis qu'on franchit le pont, le roi s'arrête.

« Joinville le conjure en vain de s'éloigner,
De pousser jusqu'au Nil et de prendre le large.
— « Quand le roi passe avant, c'est pour mener la charge,
« Quand on bat en retraite, il marche le dernier. »

« Dans le camp des chrétiens l'ennemi se hasarde.
Près de lui, Châtillon meurt pour le dégager ;
Donnant l'exemple à tous, sans souci du danger,
Le roi, l'épée au poing, reste à l'arrière-garde.

— « Sire, criait Soissons, vos jours sont menacés ! »
Mais lui, montrant ses gens, très calme, lui dit : « Comte,
« Du moindre de ceux-ci dois-je pas à Dieu compte ?... »
Et le bon roi passa quand tous furent passés !

— O le meilleur des rois, que le Ciel nous le rende ! »
Et chacun va prier Notre-Dame et son Fils,
Leur faisant de soi-même une mystique offrande,
Pour qu'ils aient en pitié le royaume des lys...

Même vaincue, alors, que la France était grande !

LA GUERRE DE CENT ANS

A Crécy, la fortune ayant trahi Valois,
Cent ans durant, frappant et d'estoc et de taille,
Le Français et l'Anglais se livreront bataille,
Pour savoir qui des deux pliera l'autre à ses lois.

L'honneur mourra-t-il donc sur le vieux sol gaulois ?
Non ! la hache à la main, dressant sa fière taille
Et tenant tête au flot qui de partout l'assaille,
Jean le Bon, malheureux, vaut le plus grand des rois !

O Bertrand Duguesclin, dans ta rude épopée,
Fauche l'envahisseur à larges coups d'épée ;
Bois ton sang, Beaumanoir qui jamais ne faiblis !

Et toi, pleure, Clisson, témoin du deuil suprême,
En attendant que vienne, à l'appel de Dieu même,
Celle qui doit sauver le royaume des lys !

UN TROUBLE-FÊTE

Charles-Quint arrivait au trône impérial ;
François Premier jaloux, épiant son rival,
Opposait sans répit ses attaques aux siennes,
Et guerroyait alors autour de Valenciennes.
Un jour, s'aventurant hors du camp ennemi,
Un groupe de soldats, de tous pays vomi,
S'en allait en maraude à travers la campagne.
Débris de Marignan et reîtres d'Allemagne,
Espagnols et Flamands, pandours et vieux routiers,
Gens de sac et de corde aptes à tous métiers,

Ils vantaient à l'envi leurs prouesses passées :
— « Moi, dit l'un, sans parler des têtes fracassées,
J'ai bien, à coups d'épée, occis vingt combattants.
Au service du Pape. Ah ! c'était le bon temps !
Vive la guerre vraie où librement on pille,
Sans souci des manants !
— Moi, fait l'autre, en Castille,
J'ai mis en fuite, avec la lame que voilà,
Le chef *comunero* don Juan de Padilla.

— Et moi, dit un Toscan, au siège de Ravenne,
Après avoir tué les Français par douzaine,
Je sortis le dernier, par l'armée assailli ;
Plus tard même, à Novare, oui, messieurs, j'ai failli,
Comme il allait dîner, prendre le connétable !...
A propos, j'ai grand'faim. Quand se met-on à table ? »

Justement, un château s'offrait à leurs regards.
Ses habitants ont fui la guerre et ses pillards,
Mais tout y reste en place et la cave est garnie.
« Quelle aubaine ! On va donc dîner de compagnie,
Dans la vaisselle d'or, comme de grands seigneurs,
Et des vins les plus vieux déguster les meilleurs.
Mais si quelque fâcheux nous dérange, bataille ! »
Et les voilà riant, buvant, faisant ripaille,
Réveillant les échos par leurs chants et leurs cris

Saccageant la demeure et souillant les lambris.
Si l'on dansait ? L'un d'eux court au bout de la salle,
Et du haut d'un bahut conduit la saturnale,
Se faisant un tambour d'un baril défoncé...

Soudain, ils se sont tus, les rires ont cessé ;
Il semble, tout à coup, que l'épouvante gagne
Tous ces foudres de guerre et ces tranche-montagne,
Et leur bande au galop décampe sans retard, —
Car là-bas, sur la route, ils avaient vu Bayard !

LES CHEVALIERS DE MALTE

Premiers soldats du Christ, Frères Hospitaliers,
Volontaires servants des humbles, chevaliers
Qui juriez d'obéir, d'être pauvres et chastes,
Et qui, dans les exploits dont rayonnent vos fastes,
Mûs par un idéal de notre âge incompris,
Faisiez face à la mort avec tant de mépris ;
L'Isle-Adam, d'Aubusson, La Valette, ô grands maîtres !
D'une race intrépide héroïques ancêtres,
Que ne puis-je, en des vers moins indignes de vous,
Opposer votre gloire à nos rivaux jaloux,

Et, sonnant les hauts faits qu'accomplit votre épée,
Aux siècles à venir léguer une épopée !...

Ces hommes-là croyaient, et partout ils sont grands.
La Croisade les voit combattre aux premiers rangs :
Edesse, Ascalon, Tyr, Antioche, Damiette,
Mansourah, Saint-Jean-d'Acre où sombra la conquête,
Quels témoins immortels du courage chrétien !
Pour eux, rompre est d'un lâche et l'obstacle n'est rien ;
Comme au sein de la terre entre un soc de charrue,
Quand leur escadron rouge à croix blanche se rue
A la charge, il renverse, écrase, emporte tout !

A Rhodes, sur la brèche Aubusson est debout,
Faisant au loin voler tant de têtes coupées,
Qu'il paraît, à lui seul, manier dix épées.
Insoucieux du sang qui coule de son corps,
Incessamment, toujours, il entasse les morts,
Cible exposée aux traits, sans casque et sans cuirasse.
— « Mettez-vous à couvert et laissez-nous la place ! »
Clament ses chevaliers. — « Non, j'y reste, dit-il,
La place du grand-maître est au cœur du péril ! »
A bout de force, enfin, sur ses genoux il tombe...
Alors, au cri jeté, ce fut comme une trombe ;
Et saisis de panique et roulant aux fossés,
Quinze fois plus nombreux les Turcs sont repoussés.

L'Isle-Adam est encor plus beau dans la défaite,
Lorsque, voyant flotter l'étendard du Prophète
Sur les murs écroulés où Rhodes succomba,
Il va, lui dont le front jamais ne se courba,
Implorer Soliman pour un peuple en détresse,
Et que là, sous la neige, à la porte on le laisse
Tout un jour, sans pitié pour l'âge et le malheur....
Ah ! mon cœur se révolte et saigne de douleur,
A l'affront dont un lâche ennemi le soufflète !

Tu seras son vengeur, toi, Jean de La Valette !
Sur le rocher stérile où l'Ordre s'est posté,
Malte, que transforma ton génie indompté,
Tient tête, quatre mois, aux forces de l'Asie
Et met fin sur les mers à sa suprématie.
Mais que de flots de sang il faut répandre, hélas !
Tels que les trois cents Grecs avec Léonidas,
Les martyrs de Saint-Elme au fer des janissaires
En chantant le *Credo* s'immolent pour leurs frères,
Et, les yeux souriants fixés sur la croix d'or,
Leur phalange décroît, sublime, et chante encor !
En vain la trahison, le nombre accablent Malte,
La foi la transfigure et l'épreuve l'exalte,
Jusqu'au jour mémorable où la voix du canon
Annonce que le Turc s'enfuit à l'horizon,
Tandis que, tous fêtant l'insigne délivrance,

Le grand-maître acclamé de la « Langue de France »
Se dérobe au triomphe et nu-tête, humblement,
Dit : « Louange à Dieu seul, dont je fus l'instrument ! »

O fiers barons du Christ, orgueil de la patrie,
Qu'êtes-vous devenus, fleur de chevalerie,
Qui, sept siècles durant, seuls avez résisté
Aux assauts de l'Islam contre la chrétienté ?
Alors qu'aux histrions on prodigue la gloire,
A peine daigne-t-on vous nommer dans l'Histoire ;
Mais, d'un ingrat oubli vous vengeant sous nos yeux
Et rappelant les fils au culte des aïeux,
L'Infidèle vous cite encore comme exemple,
Frères de l'Hôpital et chevaliers du Temple ;
Et, meurtri d'un passé qu'il ne peut abolir,
Comme autrefois il tremble à votre souvenir !

VIEILLE LÉGENDE

Au pays avranchin fleurit cette légende.

Amel était pêcheur sur la côte normande,
Et chaque fois qu'en mer il jetait son filet,
Amel priait ainsi : « Fais, mon Dieu, s'il te plaît,
Que le poisson abonde et qu'il s'en emprisonne
Assez pour que j'en vende et pour qu'aussi j'en donne ! »
Penhor, sa femme, allait vendre au mont Saint-Michel
La pêche qui grouillait dans la barque d'Amel,
Et du produit vivait heureux l'humble ménage.

Ceci date de loin : c'était au moyen-âge.

Dieu de ces pauvres gens avait béni l'amour
En leur donnant un fils, blond chérubin. — Un jour,
Ou plutôt une nuit, ils furent dans les sables
Surpris par la marée aux flots infranchissables,
Dont un brusque ouragan précipitait le flux,
Et tous les trois alors se sentirent perdus.
Amel dit à Penhor, que déjà la mer frôle :
« Pour durer plus longtemps, monte sur mon épaule ! »
Et remettant son âme entre les mains de Dieu,
Ferme et droit, dans le sable il entre comme un pieu.
Lorsque Penhor le vit disparaître : « Ah ! dit-elle,
Elle n'est pas pour toi, la mort la plus cruelle ! »
Et comme elle enfonçait dans l'abîme à son tour,
Elevant dans ses bras le fruit de leur amour :
« Pour échapper au flot qui te menace, pose
Sur mon épaule, ami, ton cher petit pied rose,
Et d'Amel et de moi qui vais aussi périr,
Dans ton cœur à jamais garde le souvenir ! »

Penhor a disparu. Le petit enfant pleure,
La mer l'aura lui-même englouti tout à l'heure ;
Ses cheveux sur les eaux seuls surnagent encor.
Mais saint Michel arrive, et par ces cheveux d'or
Tirant l'enfant du gouffre, il le rend à la vie.

— « Tu pèses bien ! » dit-il.
Non moins blonde et jolie,
Une autre chevelure émerge ! C'est Penhor ;
Rien n'a pu dénouer ses bras, elle est encor
Suspendue à son fils bien-aimé.
— « C'est étrange
Comme vous êtes lourds tous deux ! » reprend l'archange.
Tenant toujours Penhor, Amel paraît enfin.
Et calme, souriant, le messager divin
Arrache aux flots vaincus cette vivante chaîne.
Et tendrement unis, cœurs vaillants et sans haine,
Ils vécurent longtemps, satisfaits de leur sort.

Le véritable amour est plus fort que la mort !

LA CHARGE IMMORTELLE

— 6 août 1870 —

Sur le ciel flamboyant que sa lueur inonde,
La bataille se tord, hurle, crépite ou gronde,
Telle qu'un incendie affolé par le vent.
Ah ! c'est épouvantable et splendide !
— « En avant ! »
Et d'autres escadrons roulent comme un tonnerre
Dans le gouffre où tout croule et sombre...
Ainsi, dans l'aire,
Le moissonneur bronzé par la chaleur des jours,
Sans trêve, à la batteuse offre les épis lourds ;

Et la gueule de fer, qui dévore et qui broie,
Est là, toujours béante et réclamant sa proie !

De Wœrth à Frœschviller, zouaves et turcos
Bondissant et de cris déchirant les échos,
Nous luttons depuis l'aube écrasés par le nombre.
Et sans cesse, là-haut, s'étend la ligne sombre.
La multitude accourt du fond de l'horizon...
Angoisse inexprimable où fléchit la raison !
C'est l'envahissement du pays qui commence :
Le pied de l'étranger sur le cœur de la France,
Nos foyers, nos autels à sa merci livrés,
Et nos mères — tordant leurs bras désespérés
En entendant nos sœurs pâles crier vers elles !

Déjà, les Prussiens débordent nos deux ailes.
Vaincre étant impossible, on songe seulement
A couvrir la retraite. Et voici le moment,
L'heure du dévouement suprême et du martyre !
Pendant que son armée à pas lents se retire,
Mac-Mahon fait venir les derniers cuirassiers :
« Allez ! et soyez grands comme vos devanciers ! »
Dit-il, en leur montrant, là-bas, la mer humaine.
Ils sont cent mille ! Et nous ? Une poignée à peine !
Mais, sans s'inquiéter de l'impossible effort
Contre deux cents canons aboyant à la mort,

— Car nos soldats alors ignoraient la défaite —
Ils se sont alignés comme pour une fête !

— « Chargez ! » Le régiment s'ébranle entier, pareil
A quelque être inouï sous les feux du soleil !
Penchés sur le pommeau de leur selle, intrépides,
Ils vont, pointant au corps et sabrant sur les brides ;
La mitraille les fauche avec des craquements
Horribles, les boulets ouvrent des trous fumants
Dans cet amas d'éclairs qui passe et tourbillonne ;
La salve les renverse et l'obus les moissonne...
Où sont-ils ?... Perdus ?... Non ! les voici, balayant
Tout ce qui fait obstacle à leur vol effrayant ;
Et l'armée allemande, ouvrant son orbe immense,
Flotte, hésite, et recule enfin. — Vive la France !...

Mais le rempart de fer au choc a résisté.
Après Morsbronn, Elsasshausen, — fatalité !
Après ceux-ci, ceux-là ! Poussant des cris de joie,
Là-haut le vautour plane, en attendant sa proie.
Quels festins lui promet ce duel surhumain !

A travers l'ouragan se frayant un chemin,
Ils chargent l'ennemi caché qui les massacre,
Comme les Templiers chargeaient à Saint-Jean-d'Acre,
Et comme leurs aînés chargeaient à Waterloo.

Toute la plaine en feu tremble sous leur galop,
Et vaincus et vainqueurs, pour l'œuvre expiatoire,
Culbutent pêle-mêle au charnier de la gloire !
D'autres entrent en ligne, escadrons déployés,
Et sont bientôt rompus, fusillés et broyés !...
Oh ! ne pouvoir saisir ces tueurs invisibles
Qui, de loin, sans danger, les choisissent pour cibles ;
Ne pouvoir arriver jusqu'à ces Bavarois
Blottis dans les houblons et derrière ces bois,
Pour cracher son mépris à leurs faces épaisses
Et, d'un coup, les clouer pantelants sur leurs pièces !

Ivres, les poings crispés, les yeux levés au Ciel,
Et leur âme flottant loin du monde réel,
Ils vont, troupe héroïque aux trois quarts décimée,
Que le vertige emporte à travers la fumée,
Par dessus les blessés et les chevaux épars,
Un deuil inexprimable emplissant leurs regards...
Que voient-ils ? Ton image adorée, ô Patrie,
Pour qui la Mort les pousse à l'horrible tuerie !
Ils se savent perdus et chargent sans espoir ;
Mais ils donnent leur vie en martyrs du devoir.
L'amour qui les exalte et qui les transfigure
Leur fait dans le drapeau chercher la sépulture ;
Soufflétant la victoire aux aveugles tournois,
Ils reforment leurs rangs pour la septième fois,

Et, beaux comme des dieux sous l'armure étoilée,
Les derniers cuirassiers plongent dans la mêlée !...

Ne pleurons pas, chantons ces immortels soldats,
Et, gardant de l'oubli nos cœurs trop vite ingrats,
Répandons les lauriers et les fleurs par jonchée
Sur le vaste ossuaire où leur ombre est couchée ;
Car, Français d'un autre âge et vaincus sans rivaux,
Ils ont dans notre histoire éclipsé Roncevaux !

A SAINT GEORGES

Patron des chevaliers, dont le nom est le mien,
Que mon vers soit par vous une mystique épée ;
Gardez-moi l'âme ardente et fièrement trempée
D'un vrai soldat du Christ au service du Bien.

Pour réveiller l'honneur et le courage ancien,
J'ai voulu rajeunir notre vieille Epopée ;
Mais qu'est à ce labeur une vie occupée ?
La vertu seule compte et le reste n'est rien.

Quand donc la mort viendra chercher l'humble trouvère,
Les mains vides devant le Juge au front sévère,
Et de tous ses péchés accablé sous le poids,

Soyez-moi secourable à cette heure suprême,
Afin qu'au Paradis je sois admis quand même,
Près des bons chevaliers dont j'ai dit les exploits !

Rochefort-sur-mer, 23 avril 1901,
En la fête de saint Georges.

TABLE

Préface v

Douce France. 1
La Chanson du roi Sighebert. 7
Où Dagobert en remontre à son maître 35
La Mort d'Orri 39
La Reine Berthe 43
Le Défi de Fierabras 59
Le Duc et ses fils 65
La Foi jurée. 70
Le Fils d'Olivier 76
Aude et Roland. 83
La Colère d'Ogier. 88
L'Épée. 94

Girbert de Metz 104
Girart de Roussillon 113
L'Échanson du Roi 131
La Rançon du Lépreux 137
Les Noces du Comte 145
La Chasse interrompue 151
Le Pas d'armes d'Aiol 155
Il ne faut tenter Dieu 165
La Dame aux annels 170
La Pénitence du Chevalier 178
Triptyque 185
Hélène et Valoré 188
Le Retour d'Iseult 196
Le Saint-Gral 207
La Reine Guinèvre 217
Le Roi prisonnier 232
La Guerre de Cent ans 236
Un Trouble-fête 238
Les Chevaliers de Malte 241
Vieille légende 245
La Charge immortelle 248
A Saint Georges 253

Rochefort. — Société anonyme de l'Imprimerie Ch. Theze.

BINDING SLIP JAN 15 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2265
G7C5
1903

Gourdon, Georges
Chansons de geste